10294

Palat. LIII 1912

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE Mme. NECKER.

73n
5M5.F

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE Mme. NECKER.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire,
rue Thomas-du-Louvre, N.° 246.

AN VI. (1798, vieux style.)

TABLE

DU TOME SECOND.

Pensées et traits. . . . pag. 1
Lettres et fragmens de lettres. 155
A M. de Guibert. . . . . ibid.
*A Mr. ***.* 158
A M. le Ch. Aude. 163
A M. l'abbé Barthelemi. . . 167
A M. le marquis de Caraccioli. 169
*A Mr. ***.* 173
A M. Meister. 175
A M. de Saussure. 179
A M. Dubucq. 183
Au même. 185
A M. de Saussure. 189
Au même. 191
A Mme. Hubert. 193
Souvenir d'une conversation avec M. de Buffon, sur un ouvrage de M. Thomas. . 196

Réflexions grammaticales sur quelques pages d'Émile. . 203
Sur M. de Guibert. 207
Pensées et traits de société. . 219
LETTRES ET FRAGMENS DE LETTRES. 354
A Mme. Nadot. . . . . . ibid.
A M. Polier de Saint-Germain. 359
A M. le docteur Favre. . . 363
A M. le comte de Schewalof. 367
A Mme. de Montesson. . . 369
A M. l'abbé de Lille. . . . 370
Portrait de M. Necker. . . 372

Fin de la table du tome second.

ERRATA.

Pag. 70, lig. 17, avant *maintenant*, mettez *le mot.*

71, ligne première, M. Beauveau, *lisez* M. de Beauvau.

103, lig. 12, Walpoole, *lisez* Walpole; et rétablissez ainsi ce nom partout où il se trouvera.

MÉLANGES

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE Mme. NECKER.

Pensées et Traits de Société.

Le gouvernement d'une conversation ressemble beaucoup à celui d'un État; il faut qu'on se doute à peine de l'influence qui la conduit. L'administrateur et la maîtresse de maison ne doivent jamais se mêler des choses qui vont d'elles-mêmes, mais éviter les maux et les inconvéniens qui viennent à la traverse, éloigner les

obstacles, ranimer les objets qui languissent. Une maîtresse de maison doit empêcher que la conversation ne prenne un tour ennuyeux, désagréable ou dangereux ; mais elle ne doit faire aucun effort tant que l'impulsion donnée suffit et n'a pas besoin d'être renouvelée : trop accélérer, c'est gêner. Il faut craindre aussi de dominer la conversation en cherchant les moyens de faire briller un homme en particulier, en le mettant sur des sujets qui l'intéressent seul, ou qu'il sait mieux que les autres, ou qui lui sont personnels ; il faut conserver cette marche pour le tête-à-tête : car si l'on plaît ainsi à l'homme qu'on distingue, l'on déplaît à tout le reste de la société ; chacun veut avoir son tour et parler selon que les sujets lui fournissent des idées et l'animent. La conversation qu'on ne dirige point dans le dessein de plaire à une personne en

particulier, mais dont les objets généraux font la base, est toujours la plus piquante; elle satisfait tout le monde, et même l'homme qui aime le plus à parler de lui et de ses ouvrages; car il s'applaudit en rentrant chez lui, s'il a exercé son esprit et acquis de nouvelles connoissances; et il a un remords secret s'il a trop parlé de lui, car il soupçonne d'avance le ridicule qui l'attend.

Il faut toujours acquérir en vieillissant, pour réparer les pertes que le tems nous cause; et nous avons toujours la carrière de la vertu accessible à tout âge, et dans laquelle à tout âge on peut remporter le prix.

L'habitude de l'attention se reprend à tous les âges.

Il est facile de trouver un rapport entre une idée morale et une idée physique : les comparaisons, même les plus belles, sont du domaine de

l'esprit ; mais les rapprochemens qui supposent l'étendue du génie, ce sont ceux où l'on trouve la réunion de deux idées morales qui sembloient très-éloignées ; car c'est ce genre de découverte qui instruit, qui éclaire, qui rectifie les principes, et qui prouve l'étendue de l'esprit par les progrès de la vérité.

Quand l'attention devient habitude, elle ne fait plus de mal au corps, et elle fait beaucoup de bien à l'esprit ; peut-être même, en réfléchissant sur la propension des esprits animaux à se porter du côté où notre pensée est attirée par la douleur, on trouveroit, dans l'attention, des moyens de diversion aussi efficaces que les inventions physiques des plus habiles médecins.

L'art de l'écrivain est de tirer un peu les mots à lui hors de la signification commune.

Le défaut de tous ces ouvrages intitulés *Consolations sur la vieillesse*, c'est d'attribuer les plaisirs dont elle est encore susceptible, à des reflets de jeunesse ; il falloit, au contraire, mettre une ligne de séparation entre ces deux âges, et chercher les ressources de l'âge avancé.

Il faut avoir une volonté prompte et ferme contre tout ce qui nous fait du mal au corps ou à l'ame.

M. Thomas s'élevoit trop quand il vivoit seul, parce qu'il cherchoit toujours son niveau.

Il est dangereux de se permettre des mots piquans sur une personne absente : s'ils lui sont répétés, ils feront sur elle une impression plus difficile à effacer que des offenses directes ; l'on sent vaguement qu'ils sont la suite de la réflexion et non de l'humeur.

Pour conserver sa réputation d'homme à talent ou d'homme d'esprit, surtout à Paris, il falloit sans cesse ramener sur soi l'attention du public, et se présenter continuellement, avec quelque chef-d'œuvre nouveau, tantôt aux gens de lettres, et tantôt aux grands, deux organes des réputations : mais à présent ces organes ne sont plus ; il faut chercher la renommée dans l'univers entier, son palais et sa demeure.

Il n'est pas surprenant qu'on oublie ses propres idées quand on néglige de les écrire au moment où elles se présentent à notre esprit ; car une pensée neuve n'est pas seulement le résultat des connoissances que nous avons acquises, mais encore d'un aperçu accessoire et fugitif qui est venu s'y joindre d'une manière imprévue : c'est un éclair que notre mémoire et nos efforts ne

pourroient vraisemblablement jamais reproduire.

Les qualités acquises procurent l'estime ; les qualités naturelles font naître l'amour : il faut donc tâcher de rendre les dernières si invariables, qu'on les juge l'effet de la réflexion ; et les autres, si simples et si faciles par l'habitude, qu'on les croie l'effet de la seule nature.

Je ne mens jamais, disoit Mme du Maine ; je ne dissimule jamais, car je me suis aperçue qu'on ne trompe personne. C'est ainsi qu'elle changeoit une vertu en personnalité, par de petits motifs.

Quand on n'est pas sûr de son caractère, il ne faut jamais se mêler dans une dispute ; et en général il faut réserver ses forces pour les objets essentiels, et laisser passer, sans les relever, les erreurs indifférentes.

Il n'y a rien d'absolu dans la nature, ni en morale.

La nécessité de la pensée se montre par-tout pour empêcher la confusion des choses, et l'on ne peut pas plus se passer d'intelligence que de lois physiques.

Certains caractères s'occupent avec la même ardeur d'une bagatelle et d'une chose importante ; ce sont des fours brûlans qui consument également le ciron et l'éléphant.

Lire est une habitude ; ceux qui l'ont perdue dans les affaires, ont bien de la peine à la reprendre.

Un habile agriculteur ne pouvant venir à bout d'engager le peuple à semer des pommes de terre, en laissa un champ entier sans être gardé, dans l'espérance d'être volé ; il le fut heureusement, et le peuple s'est accoutumé à cette denrée. Tout homme

de génie qui préfère la vérité et le bien public à son amour propre, pensera de même, et sera fort content d'être environné de plagiaires.

Dans tous les pays où l'on ne connoît pas les mœurs domestiques, quand les femmes ne règnent pas, il faut qu'elles obéissent; elles n'ont une place marquée dans la société et en propre, que chez les peuples où le mariage est respecté.

L'abbé de Condillac disoit à M. de Leyre : L'éloquence n'est que la liaison des idées. Ajoutez, dit M. de Leyre, qu'elle n'est que la liaison des idées *qui nous intéressent.*

Il n'est pas besoin, dit M. de Leyre, que les gens de lettres voient le monde; la lecture leur suffit: c'est ainsi qu'ils aperçoivent, comme des ombres, tous les grands corps qui passent.

On disoit que les frères du roi

de France se plaisoient à rappeler les torts et les ridicules du roi de Prusse. Il faut, dit Mme. de Boufflers, leur bien prouver que c'est *malgré* cela, et non *avec* cela, qu'on est un grand homme.

L'allégorie, dit Marmontel, est toujours froide au moral, et très-agréable au physique. Personnifier l'ambition ou la vengeance, c'est l'allégorie au moral; peindre l'ambition dans Ixion, dans Phaëton et dans Icare, c'est l'allégorie au physique.

Le noble, dit l'archevêque d'Aix, se trouve toujours dans le naturel: les anciens n'ont jamais peint la nature que dans toute sa beauté; Thersite est le seul objet désagréable qu'ils ont présenté à l'imagination.

Vous vous trompez, disoit quelqu'un à ma fille qui cherchoit un

nom propre ; vous ne l'avez jamais su : mais vous devinez si bien à vingt ans les idées dont on s'occupe à quarante, que vous croyez aussi pouvoir deviner les mots.

Un des grands principes de l'usage du monde, c'est de paroître bien avec toutes les personnes qu'on rencontre, soit qu'on les aime, soit qu'on ne les aime pas ; car si l'on y fait attention, il est possible de rapprocher toutes les maximes de la politesse, des préceptes de l'Évangile ; les unes sont l'image et les autres la réalité. Il est aisé de retrouver ici ce beau passage : *Aimez vos ennemis*, etc.

Il ne faut jamais rebuter le sentiment, quelle que soit la nature de l'intérêt qu'on nous montre ; il faut même savoir gré des attentions qui nous sont indifférentes par leur effet, mais qui ne peuvent jamais l'être par le principe.

Souvent on a la frayeur de soi-même.

Il est essentiel, dans la dispute, de reconnoître toutes les propositions raisonnables de nos antagonistes, et de les approuver, quelque opposées qu'elles soient au parti que nous avons embrassé; c'est une justice, et d'ailleurs une preuve de justesse d'esprit dont l'impression est favorable à la cause que nous soutenons.

Les moucherons s'assemblèrent un jour sur un champignon; l'un d'eux, appesanti par l'âge, parla ainsi aux plus jeunes: Écoutez-moi; j'ai une longue expérience; j'ai vu le lever de l'aurore et je vois la fin du monde. C'étoit la nuit qui s'approchoit.

Pour bien rendre la nature, il faut l'avoir vue. Vouloir peindre une tempête sans avoir traversé les mers et

couru les dangers du naufrage, c'est vouloir faire le portrait d'une femme sur le récit de ses traits ; la physionomie manqueroit toujours.

Il faut éloigner tous les souvenirs pénibles, excepté les remords, qui servent à nous corriger et à nous punir. Il faut de même éloigner les craintes de l'avenir, à moins qu'elles ne puissent entretenir notre prévoyance et nous donner des leçons de sagesse ; mais l'on doit d'ailleurs bannir tous les fantômes de l'imagination par la grande pensée de l'Être qui veille au bonheur de la vertu, et qui est pour elle un asile toujours prêt et toujours assuré.

On fait plus utilement de bonnes lectures dans les langues étrangères que dans sa propre langue ; l'attention qu'on donne aux mots sert à fixer les idées.

Les petits objets fatiguent les nerfs et excitent ainsi l'humeur et le caractère. Il faut s'accoutumer à fixer son attention sur des pensées qui s'enchaînent, et qui, par la multitude de faces qu'elles présentent, appuient nécessairement sur une succession de nerfs différens, et donnent de l'exercice à la tête. En posant ses doigts sur la même touche d'un clavecin, l'on ne produit qu'un son monotone et ennuyeux ; en jouant un air l'on varie toutes les notes ; et cependant elles sont en rapport entre elles et se rappellent mutuellement.

Il faudroit, en général, ne charger sa mémoire que des objets qui se rapportent et se tiennent entre eux par quelque point, mais de telle manière, cependant, que nos idées se lient plus qu'elles ne s'enchaînent ; car une méthode continuelle qui ne permettroit pas de se rappeler les

objets en franchissant les intermédiaires, et qui exigeroit que tout fût plein et sans intervalles, auroit de grands inconvénients. Les esprits élevés de cette manière, sont lents dans la conversation ; ils ont toujours l'air de chercher leur existence et la présence de leurs idées, comme on le fait après un long sommeil.

Le séjour de Paris exalte les têtes et anime les passions, malgré la diversité des sensations qui remplissent la vie et qui sembleroient devoir s'affoiblir réciproquement.

Il ne faut aller dans le monde que pour s'occuper des autres. Quand on veut s'occuper de soi, l'on doit s'enfermer seul dans son cabinet.

Les vers gâtent l'harmonie de la prose ; mais un hémistiche réussit quelquefois et tombe agréablement pour l'oreille.

Quand on veut peindre une action prompte ou un mouvement rapide de la pensée, il faut le faire par des mots sans nasales ; les *e* muets doivent être évités dans les chutes de phrases.

Dans tous les vers faits du tems de la Fronde, on ne trouve qu'un seul couplet de bon.

L'abbé de Bois-Morand étoit fort éloquent ; il faisoit de beaux sermons. Un jour il jouoit et perdoit. Tout d'un coup il se tourna vers le ciel, et s'écria : *L'on vous convertira !* Et c'est cet extravagant qui avoit fait la traduction de Milton sous le nom de M. Dupré : tant une même tête peut réunir des sentimens disparates ou même opposés.

Il faut adresser la parole à toutes les personnes qui entrent dans la chambre, ne jamais négliger l'homme inférieur devant l'homme supérieur, et

et l'on est sûr d'être ainsi plus estimée de tous les deux.

Quand on n'est plus jeune, il ne reste plus que la religion, les mœurs, l'amitié et l'esprit ; il faut donc alors vivre dans la retraite et très-souvent dans la solitude ; car ces biens divers ne se cultivent que loin des hommes, et se perdent souvent au milieu d'eux.

Dès qu'on se sent un air embarrassé ou inquiet, il faut en rendre raison aux personnes qui nous sont chères, afin qu'elles ne portent pas leur attention sur des idées étrangères qui les refroidiroient.

Mlle. Gaussin ne se donnoit pas la peine d'étudier la nature du rôle qu'elle devoit jouer : elle n'avoit jamais pensé que Rodogune n'était point une princesse doucereuse, et qu'elle demandoit la tête de Cléopâtre ; et loin de donner à tout le rôle de cette princesse l'empreinte de ce

caractère général de férocité, elle disoit ce couplet,

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,

comme Zaïre auroit pu le dire: Mlle. Clairon le prononçoit, au contraire, avec humeur et dépit, en personne qui cède malgré elle à la fatalité d'une passion invincible. C'est là l'origine de la dispute qu'elle eut avec Duclos dans le foyer de la comédie.

L'abbé de St.-Pierre croyoit qu'on se dégoûteroit de l'éloquence, et il disoit d'un ouvrage bien écrit: *Cela est encore fort beau.*

M. le Sage est partisan de la chaleur centrale. Les physiciens admettent deux systèmes: ou ils croient, avec M. de Buffon, que la terre est une masse de feu qui s'est refroidie insensiblement, ou ils pensent que la terre a été pénétrée de chaleur par la succession des tems, et qu'elle conserve intérieurement cette chaleur

qu'elle a reçue graduellement. M. le Sage me disoit : Cette dernière opinion n'est pas la mienne ; je répugne à introduire les causes secondes dans ces grands phénomènes de première création ; je crois que la volonté divine les a seule produits immédiatement, et que les causes secondes n'ont dans leur domaine que la conservation de la nature, après qu'elle a été créée, avec tous ses attributs et tous ses grands ressorts.

M. du Rocher a traduit, *gaudente terrâ vomere laureato.*

La terre, fière alors d'un laboureur guerrier,
Tressailloit sous un soc couronné de lauriers.

L'art de d'Alembert pour bien lire, n'est que celui de bien ponctuer ; il s'arrête dès qu'il veut faire effet, et il élève un peu la voix sur le mot qu'il cherche à faire applaudir, mais par nuances, et presque imperceptiblement.

Voltaire, disoit-il, a tiré de son esprit tout le parti dont il étoit susceptible. Son esprit étoit pour lui comme une éponge qu'il a exprimée de toutes ses forces jusqu'à la fin ; en sorte qu'à sa mort il n'y restoit pas une seule et dernière goutte. D'Alembert recommandoit aux auteurs d'employer tout leur esprit à cacher celui qu'ils avoient mis dans leurs ouvrages. D'Alembert a dit le secret de sa manière de lire, en analysant le *Système de la Mothe sur la déclamation.* Pour produire un plus grand effet, il faut quelquefois précipiter sa lecture, et quelquefois la ralentir.

Il ne faut jamais plaisanter que lorsqu'on se sent l'air naturel ; un instinct intérieur nous en avertit.

Il faut toujours donner de grandes facilités aux gens qui veulent se séparer de nous, afin qu'ils ne croient pas à notre ressentiment, qui nous en feroit des ennemis.

Il faut avoir le courage d'ignorer toutes les choses inutiles ; car l'inégalité des esprits dépend en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire.

Le grand art du bonheur, c'est de substituer l'amour de la vertu à l'amour propre.

Il ne faut jamais laisser paroître sa personnalité dans des arrangemens de fortune ou de plaisir, ni en soutenant avec aigreur des opinions différentes de celles qui sont reçues ; l'on ne permet d'être personnel que dans l'emploi du tems.

Il ne faut jamais insister, dans la conversation, avec vivacité, sur des opinions indifférentes ; le principal intérêt doit être de plaire à celui à qui l'on parle, et non de montrer qu'il a tort ; il faut garder cette vivacité pour des opinions essentielles.

On trouve un grand rapport entre l'homme éloquent et le médecin habile ; tous les deux sont plus appelés à deviner les effets qu'à les calculer. Une maladie peut avoir des caractères si bizarres, et résulter d'une combinaison si extraordinaire, que l'instinct du médecin, les élans de sa pensée pour rapprocher, par quelques côtés imprévus, les symptômes qui semblent contraires, le serviront mieux que tous les raisonnemens. L'homme éloquent doit se conduire de même quand il veut attaquer les passions. Le médecin méthodique ressemble à l'orateur sophiste ; il sait tous les lieux communs par lesquels il doit passer, mais il n'a aucune ressource dans les cas imprévus.

C'est ainsi que l'on meurt et qu'on donne la vie ;

Assez beau vers pour exprimer les douleurs de l'enfantement.

Les acteurs, dans la surprise de

l'amour, devroient n'avoir pas l'air de se douter de la force des mots qu'ils prononcent, tandis qu'ils sont clairs pour les spectateurs.

Il faut écrire plusieurs fois une pensée fine, jusqu'à ce qu'elle soit exprimée clairement et simplement; les premières règles du goût étant toujours la clarté et la simplicité.

Pour faire des comparaisons fines et des allusions ingénieuses, il faut connoître parfaitement la science dans laquelle on prend ces allusions.

Le Kain étoit au chauffoir, où il racontoit que la portion des comédiens ne s'étoit élevée qu'à 8,000 liv.; il s'en affligeoit. Un officier s'écria : Cet histrion se plaint de n'avoir que 8,000 liv. ; et moi qui verse mon sang pour la patrie, je n'ai que 400 liv. — *Et comptez-vous pour rien le droit de me parler ainsi ?* lui répondit le Kain.

En fait de flatteries, disoit quelqu'un, on aime mieux le barbouilleur que le peintre.

Mme. Geoffrin fit beaucoup de réflexions avant de partir pour la Pologne. On est curieux de me voir ; on s'attend que j'aurai beaucoup d'esprit, que je développerai les plus grandes connoissances : si je le fais, je n'étonnerai personne, on s'y attendoit. Si, au contraire, je suis très-simple, si je ne pense jamais à ce que j'ai à dire, si je le dis sur le champ et le plus naturellement possible, on sera surpris, on ne s'y attendoit pas, et l'on se croira à mon niveau ; on m'en saura gré. Elle se conduisit donc de cette manière ; ce qui lui réussit à merveille : en sorte qu'après tous ses succès, elle revint à Paris plus simple encore qu'auparavant.

La simplicité, dit M. Necker, est

comme la ligne droite en géométrie, la plus courte de toutes les lignes entre deux points.

Épitaphe de M. de Boufflers, par lui-même.

Ci gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce que dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

M. le dauphin étoit malade ; on lui dit : M. le duc d'Orléans vous aime tendrement ; il donneroit la vie de son fils pour la vôtre. Je le crois bien, répondit-il. C'est lui-même qui racontoit cette anecdote à Mme. de Beauveau, pour prouver qu'il avoit été mal élevé.

Le petit duc de Bourgogne voyoit tout le monde triste après la bataille de Rosbach, et il répétoit continuellement : *Pourquoi être triste? je me porte bien.*

Un homme rencontrant le chevalier de Boufflers sur un grand chemin, lui dit : Ah ! monsieur, je suis bien charmé de vous trouver chez vous.

On ne peut trop se répéter que les femmes ne viennent à bout de rien, parce qu'elles manquent de persévérance.

La gaieté sied par-tout, pourvu qu'elle ait l'air naturel ; elle est toujours déplacée quand on l'affecte.

Il faut être sans distraction, et tout entier à la chose qu'on dit et à celle qu'on nous dit ; et pour plaire, ou même pour ne pas déplaire, on doit éloigner les idées étrangères à l'objet qui nous occupe dans le moment : aussi est-il essentiel de ne laisser jamais captiver sa tête par le sentiment des petites choses, ni par celles qui se passent autour de nous pendant la conversation que nous soutenons.

Les distractions sont insupportables, et même offensantes, pour ceux à qui l'on parle ; il faut les vaincre et ne pas entreprendre de les cacher ; car elles se marquent malgré nous dans notre manière de regarder, et les yeux perdent alors leur principal charme, celui de rapprocher notre ame et de l'ouvrir, en quelque manière, à ceux à qui nous parlons. Il faut donc faire des efforts continuels pour se ramener sans cesse à la pensée qui doit nous intéresser. Les idées générales prêtent moins aux distractions, car elles s'enchaînent toujours par quelque côté à une conversation suivie et raisonnable, tandis que les idées particulières nous en éloignent. D'ailleurs les distractions nous font perdre de vue les égards d'usage et les moyens de nous rendre agréables ; elles nous détachent encore des idées des autres, et nous empêchent de les faire valoir.

Rien ne captive tant les maris, que l'esprit simple et doux de leurs femmes; rien ne convient mieux, dans l'amitié, que la simplicité, la franchise, la douceur et la gaieté; rien ne réussit mieux avec les étrangers. Concluons que les qualités utiles et agréables, dans tous les rapports de la société, dans tous les états et dans tous les âges, sont celles qui doivent être le plus cultivées.

L'air imposant est un air emprunté; l'air embarrassé est un air emprunté: ce sont des vêtemens qui ne sont pas faits pour notre taille et qui ne siéent jamais.

Il faut réunir la franchise à la circonspection, et il est inutile de prendre des partis hautement dans toutes les choses qui ne concernent ni les mœurs ni la religion. Les déterminations positives sur les petites choses, sont comme de grands efforts

pour soulever une plume ; elles blessent d'ailleurs ceux qui ont des avis contraires.

La sensibilité, dit d'Alembert, est cette qualité de l'esprit ou de l'ame, qui va chercher dans les objets les plus simples tout ce qui peut nous émouvoir.

Il faut, disoit-il encore, que l'esprit d'un poëte ait cinq sens comme le corps ; le tact pour déméler les convenances, le goût pour retrancher tout ce qui ne fait pas impression, l'oreille pour l'harmonie, la vue ou l'imagination pour se représenter les objets, et l'odorat, que d'Alembert compare à la sensibilité, en ce qu'elle déméle avec une sagacité surprenante tout ce qui peut émouvoir. Cette définition du poëte pourroit bien s'appliquer aussi à l'orateur ; et d'ailleurs ces sens, tantôt pris au propre, tantôt comme comparaison, gâtent un peu

l'agrément et la justesse de ce parallèle. D'Alembert en a fait un d'un autre genre, en rapprochant les vers de Corneille, de Racine et de Voltaire ; les vers du premier lui rappellent *le Gladiateur*, ceux du second la *Vénus de Médicis*, et ceux du troisième l'*Apollon du Belvédère*.

Voltaire est quelquefois simple et naïf, non par caractère, mais pour donner à ses vers les plus sublimes et les plus soignés, l'air de l'instinct. Il vouloit paroître grand sans effort et naturellement ; et c'est ce que produit nécessairement le mélange du naïf et du sublime.

Les idées générales, disoit M. Dubucq, dispensent de la connoissance des détails. Il est impossible qu'un roi ou un premier ministre suivent les derniers rameaux des ordres qu'ils ont donnés ; c'est aux principes qu'ils doivent s'attacher.

Les amans de Pénélope, continuoit-il, ne pouvant plaire à la reine, séduisirent les femmes de chambre. C'est ainsi que font les gens qui s'occupent des détails faute de connoître les principes.

Le tems de l'homme sauvage étoit tout employé à satisfaire ses sensations ; il dormoit, il cherchoit sa nourriture. En se perfectionnant, il est parvenu à économiser le tems par les instrumens qui en multiplient l'usage ; il faut donc que sa perfectibilité lui serve à présent de ressource contre l'ennui.

Tout ce qui est, tient toujours à ce qui fut autrefois ; il est impossible de rendre raison de certaines choses, si l'on ne remonte à celles qui les ont précédées.

M. Dubucq répète sans cesse qu'il faut lire fort peu de livres, mais les méditer souvent et long-tems, et

qu'on parle agréablement même d'une idée commune acquise par la suite de nos réflexions, les idées communes étant souvent les plus utiles. Il est bon d'observer que la seule manière de les bien posséder, c'est de les avoir trouvées soi-même. La lecture, dit M. Dubucq, n'est bonne que pour les paresseux.

M. Vicq-d'Azir manquoit tellement de physionomie, qu'on disoit de lui quand on l'annonçoit : Sa personne n'a l'air que d'être la suite de son nom.

On emploie quelquefois des mots par attraction, qui ne pourroient s'admettre seuls. M. Ginguené avoit dit, *Dévorer des leçons et des faits;* en mettant *dévorer des faits* tout seul, l'expression paroîtroit plus bizarre.

Ceux qui fondent une opinion, sont moins fanatiques que ceux qui l'adoptent

l'adoptent sur la foi d'autrui ; car les premiers ont vu les deux côtés de l'objet, et les autres n'en ont vu qu'un seul.

Trois livres caractérisent l'esprit françois ; les quatre premiers volumes de Mme de Sévigné, les *Mémoires de Grammont*, et *la Fontaine.*

On n'est jamais dupe, dans le monde ni dans la société, des personnes qui jouent les qualités qu'elles n'ont pas ; car elles ne sauroient être continuellement dans leur rôle, et l'on surprend toujours leur véritable nature, on déméle leur vrai caractère, lorsqu'elles ne sont pas sur leurs gardes. L'homme qui méme réfléchit le moins, se dit quelquefois : Je ne crois pas à cette vertu, et je ne sais pourquoi. C'est qu'il s'est fait dans sa tête, et à son insçu, une suite d'observations insensibles, et enfin un résultat déterminé. Il faut être ce

qu'on veut paroître; il faut se corriger, se perfectionner, et ne jouer jamais rien qu'au théâtre; et là même encore, l'acteur a besoin de l'homme pour réussir pleinement : la sensibilité ne peut jamais se feindre quand on n'a pas reçu ce beau don de la nature. L'homme insensible ne sait pas que dans le moment où il croit faire le plus d'illusion, son accent, un certain choix de paroles, le trahissent; et il ne le saura jamais, car cette langue et ces moyens des ames tendres lui seront toujours inconnus.

L'exagération est contraire à la finesse; car le propre de la finesse est la mesure.

On est toujours plus malheureux des torts qu'on a avec les autres que de ceux qu'ils ont avec nous.

Dans les grands dangers, les précautions qu'on croit inutiles sont presque toujours les plus utiles.

Habitude et attention, voilà les deux grands moyens d'éducation sur lesquels on doit porter ses soins et ses réflexions.

Les paysans d'Italie ont, en général, de l'esprit. L'un d'eux rencontra un jour un médecin qui s'en alloit, en chassant, chez un de ses malades. *Monsieur*, lui dit le paysan, *que faites-vous de ce fusil? avez-vous peur de le manquer?*

M. Mercier écrivit une charmante lettre à M. Thomas sur son ouvrage; ce sont des pensées détachées sur chaque chapitre, qu'il traçoit apparemment à mesure qu'il lisoit.

Mercier disoit à M. Thomas: Votre ouvrage est comme l'œil humain; il se lie à tout; les objets viennent s'y peindre ainsi que sur la rétine: aucun n'y semble appelé par le sujet, et tous s'y placent naturellement.

Mme. du Deffant a perfectionné

son style en ne se permettant jamais d'écrire une simple lettre sans faire deux ou trois brouillons.

Mme. de Boufflers disoit à sa belle-mère, en réponse à une question indiscrète : *Si ma mère et vous vous étiez en danger de vous noyer, je sauverois ma mère, et j'irois me noyer avec vous.*

La considération, disoit M. de Saint-Lambert, est l'art de se faire valoir par les autres.

Entre les choses qui servent le plus à la considération, disoit Mme. Geoffrin, l'on doit compter un bon maintien, se tenir droite, se présenter bien, et se mettre noblement et simplement : l'on n'ose pas mal parler d'une personne qui a tous ces avantages, parce qu'ils supposent de l'attention, de l'ordre et de la raison.

Allégorie du comte de Creutz sur la Pudeur, tirée de ses poësies.

Par-tout on se plaignoit de l'Amour: sa mère, irritée de ses vols, lui donna *la Pudeur* pour gouvernante; il la traita si mal, que pour le punir on la lui ôta, et l'on obligea *l'Ennui* de la remplacer.

L'amusement dépend souvent de l'attention, et l'ennui naît de la distraction : qu'on fixe un moment sa pensée, et l'intérêt commence à naître.

Rien n'est si ridicule, en style, que l'imitation de la chaleur. Les nouveaux romanciers veulent tous marcher sur les traces de Rousseau. L'héroïne d'une de ces brochures éphémères avoit un amant en prison, près de monter sur l'échafaud ; et pour marquer son désespoir, elle écrivoit

à son amie : Il est minuit, et je n'ai pas encore fermé l'œil.

Quand on ne travailleroit tous les jours que deux heures, l'on feroit encore un ouvrage immense, pourvu qu'on s'imposât la loi de n'y jamais manquer ; c'est un petit secret qui pourroit nous assurer de grands progrès tant dans la culture de notre esprit que dans celle de nos qualités morales.

Le système de la fatalité étoit né de l'ignorance sur les causes morales des événemens. Tous les peuples qui ne sont pas encore civilisés, croient à la fatalité : les finesses et les développemens du cœur humain n'appartiennent qu'à des nations très-instruites ; et c'est pour cela que les tragédies et les farces ont toujours précédé la bonne comédie, et que les Anglois ont plutôt des pièces d'intrigue que de caractère.

Le tems est comme l'espace ; on ne le mesure que par les objets qui le remplissent.

Son étoile commence à blanchir ; expression agréable pour marquer la chute prochaine d'un homme en faveur.

Le style bourgeois est ce qui reste dans la langue après en avoir ôté le coloris, l'épigramme et la chaleur.

Le sens intérieur du cerveau est comme un clavecin ; il faut en jouer souvent, si l'on ne veut pas perdre l'habitude du travail et de l'attention.

Il vaut mieux faire très-bien une seule chose que médiocrement un grand nombre ; car avec un grand talent, quel qu'il soit, on est sûr de plaire et de se rendre utile.

Il ne faut rien exiger qui soit

inutile; car on doit toujours associer la raison à ses commandemens, afin que celui qui obéit entre en partage de votre empire sur lui-même.

Une grande douceur, des conseils ou des ordres donnés sans humeur, sans reproches sur le passé, mais avec une fermeté calme, conviennent à tous les caractères, et ne laissent ni regrets, ni souvenirs.

Il faut faire une lecture toute entière, sans interruption; c'est la seule manière de s'y intéresser et d'en conserver des traces permanentes : car les propositions ou les faits qui se suivent, rappellent ce qui précède, et forment enfin une trame durable.

Dieu, en créant l'homme, lui laissa la liberté, parce qu'il ne pouvoit avoir de vertu sans elle : mais que de précautions pour qu'il n'abusât pas de ce bienfait ! la raison, la conscience,

les forces limitées, les sentimens qui nous transportent dans autrui, l'équilibre des puissances morales et physiques, la crainte des résistances ou des réciprocités ; et malgré tant de contre-poids, l'homme abuse encore de cette liberté ! Cette observation devoit faire prévoir les suites d'un gouvernement où la liberté étoit regardée comme le premier but et prenoit la place du bonheur de tous, qui est en effet le seul terme auquel les hommes veulent atteindre, et dans lequel la liberté physique n'est qu'un moyen qu'on échange sans peine contre d'autres biens. Que n'auroit-il donc pas fallu y joindre de raison, de morale, de sentiment, pour en diminuer l'influence! L'homme a voulu aller plus loin que le premier de tous les êtres ; et loin de chercher à l'imiter, il a osé passer la mesure qu'il avoit daigné se prescrire.

Il est plus difficile de changer un *iota* dans les arts que de résoudre le problème des trois corps : la solution d'un problème n'est souvent que l'ouvrage d'un homme ; les arts sont le fruit de l'expérience des siècles.

Les hommes n'ont d'autre moyen pour agir que l'impulsion : la nature a l'attraction, qui agit intérieurement dans les trois dimensions ; elle a aussi le tems sans mesure, ainsi que l'observe M. de Buffon.

Il faut que les lectures nous choisissent, et non que nous les choisissions ; du moins lorsqu'on cherche à fixer une attention égarée depuis long-tems. Si notre pensée ne s'écarte jamais d'un livre, ou du sujet qu'il traite, c'est une preuve qu'il convient à notre genre d'esprit ; si elle le quitte et va chercher ailleurs des images et des sentimens, c'est une marque d'incompatibilité qu'il ne faut tâcher

de vaincre que dans le cas où nous avons absolument besoin des idées contenues dans l'ouvrage.

Il est bien aisé aux gens distraits de soutenir la conversation des gens médiocres ; mais elle est insupportable pour ceux qui ont l'esprit présent.

Montaigne a peint l'homme, et la Bruyère les hommes. Les faits que rapporte Montaigne sont en nous ; l'esprit et les réflexions peuvent les découvrir sans secours. Montaigne est le livre des paresseux : mais les observations que la Bruyère nous transmet sont hors de lui ; on a besoin de ses écrits pour les connoître. Son livre est donc généralement plus utile que les *Essais de Montaigne.*

Les bons mots sont plus fréquens dans les pays où l'on n'ose pas dire ce que l'on pense ; car ils

consistent surtout à n'indiquer ses idées qu'à moitié : la source pourroit bien en être tarie depuis qu'on publie au son du tambour les opinions les plus bizarres et les sentimens les plus grossiers.

Parler avec beaucoup d'emphase sur un sujet de peu d'importance, c'est ce que Montaigne appelle faire de grands souliers pour de petits pieds.

On disoit d'un homme qui discutoit lourdement : C'est avec la massue d'Hercule qu'il coupe un cheveu en quatre.

Pour faire des transitions en vers, quand on n'a pas d'autre moyen, il faut user d'un peu d'adresse ; il faut employer un petit art qui n'exige aucune contention d'esprit ; c'est de faire rimer le vers qui commence une nouvelle idée, avec celui qui termine

Google

le sujet précédent ; ainsi se forme la transition de l'oreille au défaut de celle de la pensée : mais en prose, rien ne peut dispenser d'enchaîner les idées les unes aux autres.

En s'imposant la loi d'écrire tous les jours une demi-heure seulement sur tous les sujets qui se présentent, on se feroit un fond d'idées inépuisable, et dont le cachet ne permettroit pas de méconnoître le propriétaire.

Tout le monde croit reconnoître la vérité, et bien peu de personnes ont ce privilége inestimable ; car les limites qui en font la justesse nous sont encore inconnues. C'est ainsi qu'après avoir entendu parler toute sa vie de la Bourgogne et de la Bretagne, on ne sait où l'une de ces provinces finit, où l'autre commence.

On ne peut pas dire *le foyer d'un*

mouvement accéléré, en parlant du séjour de Paris; car ce mot *foyer* est une image, *mouvement* en est une autre; et ces deux images n'ont aucun rapport entre elles. Cependant on diroit fort bien, *Le soleil est le foyer du mouvement accéléré des planètes*, parce qu'en effet le soleil est un feu, et que l'image se trouve ainsi d'accord avec la réalité, ou plutôt que ce n'est pas une image, mais un fait en physique.

La langue françoise, a-t-on dit, peut se perfectionner par les nouvelles découvertes, non en se servant des mots nouveaux des sciences comme comparaison ou métaphore, mais en les appliquant dans le sens propre à la chose morale que l'on veut exprimer, et de telle manière qu'on en fasse un terme nouveau par le sens, sans que personne s'y méprenne. Ainsi dans le Réveil des sens,

Digitized by Google

ce beau morceau de M. de Buffon, l'on trouve, *Cette volonté vive acheva mon existence.* On disoit en physique, *force vive ;* et pour exprimer le sens contenu dans cette phrase entièrement nouvelle, *volonté vive*, l'écrivain sans génie auroit mis froidement, *et ce désir acheva mon existence ;* mais ce mot rendroit platement la pensée : quelle différence ! *Acheva* étoit aussi un terme de physique qu'on prend ainsi au moral.—*Vie contentieuse : contentieux* est un terme de jurisprudence, et l'on s'en sert dans ce paragraphe pour désigner une vie agitée, c'est au bon goût à déterminer dans quel cas ces mots ainsi transportés rendent l'idée avec plus d'énergie.

M. de Montesquieu ne pouvoit écrire lui-même ; et c'est peut-être ce qui rendoit son style si décousu. Il étoit quelquefois trois heures sans

avoir une idée qui lui plût. Son secrétaire étoit habitué à rester la plume à la main pendant ces longs intervalles. Ainsi lorsqu'il fit ce fameux chapitre, *Quand les sauvages de la Louisiane veulent manger du fruit d'un arbre, ils le coupent par le pied; image du despotisme*, il fut trois heures avant de trouver ces deux lignes.

Les anciens croyoient à la fatalité; car leur religion n'étant pas liée à la morale, ils ne pouvoient se rendre raison des événemens dès qu'ils n'en trouvoient pas une cause physique. La cause morale des choses leur paroissoit donc l'effet du hasard; et ils étoient loin de cette belle théorie qui découle si naturellement des perfections de l'Être suprême, et qui enchaîne le bonheur à la vertu et le malheur au vice : en sorte que les exceptions très-rares que le monde nous

nous présente quelquefois, ne sont réellement que des arrhes ou une pierre d'attente pour garantir à la vertu les dédommagemens des peines qu'elle éprouve sur la terre.

Il est difficile de bien faire parler les personnages allégoriques de nos passions humaines; car ces divinités-là n'ont pas les sentimens qu'elles inspirent. Il falloit cependant des êtres allégoriques à l'Opéra ; mais ils sont inutiles et même déplacés à la Comédie françoise. Il suffit à ce théâtre, pour inspirer des sentimens tels que l'amour et la haine, de rôles bien composés et d'acteurs excellens; car l'espace et le genre de spectacle permettent d'employer des moyens longs et détournés pour parvenir à son but, pour inspirer des sentimens et des passions : mais la musique ne se prête pas à toutes ces nuances; elle permet peu de discours, et souvent

elle réussit avec des moyens prompts et non compliqués, tels que les serpens de la haine ou les flambeaux de l'amour.

Le roi de Prusse a toujours du tems à lui, par l'habitude qu'il a prise de se coucher de bonne heure, de se lever matin, et de mettre un ordre si grand dans ses affaires, qu'il fait exactement les mêmes choses aux mêmes heures, sans s'écarter d'une minute.

Le grand art pour avoir toujours du tems à soi, est de ne faire jamais exception à la règle, et d'être bien connu par sa fermeté à cet égard ; on ne vous fait plus alors de demandes importunes, et vos calculs deviennent aisés.

On ne nous attribue guère, dans le monde, que les mots qui sont dans notre caractère donné. Jamais on

ne citera un éloge prononcé par un médisant.

La lecture des mauvais livres est souvent utile aux gens d'esprit ; ils y trouvent des germes d'idées qui n'ont pu éclore dans la tête glacée de l'auteur, et qui s'insinuent et se développent dans celle d'un lecteur intelligent.

M. de Buffon prétendoit qu'en se faisant une loi de regarder toujours les choses fâcheuses sous une face favorable, en éloignant toutes les idées qui augmentoient nos peines, en se rappelant toutes celles qui pouvoient les diminuer, nous contractions enfin une habitude qui devenoit, sans nous en apercevoir, un véritable tour d'esprit, un heureux caractère pour nous et pour les autres.

Un des caractères de la vérité, dit M. Dubucq, est d'être féconde et *multiforme*.

Les Lacédémoniens répondirent à un harangueur trop abondant : Nous avons oublié la première partie de votre discours, ce qui nous empêche de comprendre le milieu, et c'est pour cette raison que nous ne pouvons répondre à la fin.

L'attention est le seul moyen de prolonger la vie.

Horace, me disoit M. de Buffon, assure, dans ses vers, que l'homme de génie brûle ceux qui l'entourent. Je sens qu'il ne brûle pas, ai-je répondu à ce grand homme, quand sa chaleur vient de très-haut, comme celle du soleil.

L'abbé de Lille avoit fait ce vers,

D'un corps harmonieux les rondeurs élégantes.

Le mot de *corps harmonieux* a été fort critiqué ; car l'on peut bien dire un *ensemble harmonieux*, en tirant le mot seul *harmonieux* de son sens ordinaire ; mais l'on est trop accou-

tumé à joindre à ces deux mots, *corps harmonieux*, l'idée d'un corps qui retentit, pour avoir pu les tirer à la fois de leur acception connue; c'est donner lieu à l'erreur. C'est ainsi, pour répéter à cette occasion ce que j'ai avancé plus haut, c'est ainsi que l'on fait une faute en disant, *le foyer d'un mouvement accéléré*, parce que le mot *foyer* ne doit s'appliquer qu'au feu, ne doit pouvoir réunir que du feu, de la lumière, ou ce qui ressemble à de la lumière : ainsi l'on dit bien le *foyer de nos idées*, parce que les idées sont une lumière, mais non *le foyer du mouvement.*

La sensibilité, disoit M. de Buffon, est l'effet de la réunion de tous les sens en un seul centre. L'animal est sensible, parce qu'il a un cœur, où tout aboutit. L'arbre n'est pas sensible dans toute l'étendue du terme,

car il a divers points de sensibilité. Il en est donc, lui dis-je, du monde moral comme du monde physique ; plusieurs objets de tendresse détruisent absolument la profonde sensibilité.

Les hommes sont plus sensibles à un manque d'égards qu'aux plus grands services. Souvent vous perdez tout le fruit d'un bienfait, en ne parlant pas assez à la personne qui l'a reçu, ou en vous occupant plus d'un autre que d'elle. Quand on a été utile, il faut redoubler d'égards envers notre obligé ; car en général, et dans le mauvais esprit de ce siècle, il ne demande pas mieux que de nous trouver des torts, pour se dispenser de la reconnoissance. Paroître nous apercevoir des fautes des autres, lorsque nous n'avons aucun espoir de les corriger ou aucun empire pour les réprimer, rappeler directement ou

indirectement nos bienfaits, toutes ces échappées du caractère sont un très-mauvais calcul.

Dès qu'on change d'idées en écrivant, l'on peut passer immédiatement d'une image à une autre; mais le retour du figuré au simple est indispensable, si l'on prolonge le développement de la même idée; sans quoi l'on seroit obligé ou de soutenir la première image, ce qui dégénère en affectation, ou de présenter le même objet sous deux images différentes, ce qui souvent choque le bon goût et fatigue le lecteur, par la longueur et par une sorte de décousu dans la suite du discours, que ce changement d'image produit nécessairement.

Moins l'art est sévère, plus l'artiste doit l'être : c'est pour cela que l'écrivain en prose ne doit se permettre aucune négligence, même les plus

légères. Tout se rapproche : ainsi les lois indulgentes doivent être exécutées à la rigueur.

Il faut que les ouvrages les plus sérieux entraînent le lecteur comme un roman : ce charme vient en partie du juste et continuel enchaînement des idées les unes aux autres. Rien ne nuit plus à l'intérêt que les longueurs. Il est aisé de se juger soi-même : si l'on reste froid après la lecture d'un chapitre, d'une lettre, d'un ouvrage qu'on vient de faire, il faut travailler de nouveau les mêmes pages, changer, retrancher jusqu'au moment où l'on sent cette unité de ton, cet entraînement, ce mouvement, qui captivent l'attention. Les mauvais écrivains ne peuvent se résoudre à brûler une seule ligne sortie de leur cerveau ; mais on sait que Newton refit dix-huit fois le même chapitre.

On dit fort bien, *Mon dessein a échoué*, et non pas *Mon dessein est tombé par terre* ; en voici la raison : l'homme qui voyage sur mer a un but auquel il veut atteindre, ce qui le rapproche, avec justesse, de celui qui forme un dessein. D'ailleurs, *échouer* est noble, car un naufrage effraie, et la terreur suppose toujours une grande cause et un grand effet ; *tomber par terre* est risible, et par conséquent est une expression ignoble.

Pour les ames tendres et vertueuses, le mouvement du cœur, l'occupation continuelle de l'esprit, servent d'expérience en beaucoup de choses.

M. de Buffon rend raison de tous les motifs de préférence qu'il a eus pour tous les mots de ses discours, sans exclure même de cette discussion les moindres particules, les conjonctions les plus ignorées.

Un administrateur, dit M. Dubucq, peut dormir en repos, quand il a réglé les affaires du royaume sur un principe métaphysique. Moïse exprimoit cette vérité dans ces paroles : *Prenez garde de ne rien faire dont vous n'ayez vu le modèle sur la montagne.*

Le peintre Renou gagea avec Lemierre qu'il feroit une tragédie, mais que Lemierre ne feroit pas un tableau. Le peintre gagna, et sa tragédie de Térée eut quelque succès.

Je ne me défie de personne, disoit Mme. Geoffrin, car c'est une action; mais je ne me fie pas, ce qui n'a point d'inconvénient.

M. Duhamel, dans un ouvrage qu'il a fait sur une maladie des bœufs, en désigne ainsi le premier symptôme : *Les bœufs commencent par devenir imbécilles.*

Mignard avoit fait un beau portrait de Louis XIV; un courtisan le louoit, et disoit *Mignard;* le roi le reprit par ce vers :

Et le mot de monsieur n'écorche pas la bouche.

Mignard lui dit : Ah ! sire, je travaille depuis quarante ans à faire ôter ce mot de mon nom.

M. le Régent offrit à Fontenelle la présidence perpétuelle de l'académie des Sciences : Non, monseigneur, dit-il, je n'aime à vivre qu'avec mes égaux.

Massillon se promenoit souvent en carrosse avec des femmes. Il rencontra un curé qui en conduisoit une en croupe; il lui fit une sévère réprimande. Monseigneur, répondit le curé, je ne suis pas assez riche pour les faire promener en carrosse.

On plaisantoit Mme. du Châtelet sur son incapacité en poësie ; elle

fit ces vers pour la fête de Mme. de Luxembourg :

Pour vous chanter, aimable Madelon,
Je n'ai pas besoin de leçon ;
Mais sans faire tort aux apôtres,
Tous les jours où je vous voi
Sont des jours de fête pour moi,
Qui me font oublier les autres.

Quand Voltaire arriva, on étoit à table ; Mme. du Châtelet lui montra ces vers. Ils ne sont pas de vous, lui dit-il. Mme. du Châtelet réplique avec aigreur ; la dispute s'anime, la rage s'empare de tous les deux, et enfin Voltaire prit un couteau, et la menaçant : *Ne me regarde donc point tant*, lui dit-il, *avec tes yeux louches et hagards.* Le lendemain Voltaire fit des vers charmans pour Mme. de Luxembourg, dont le sens étoit qu'elle inspiroit tous les feux que Madeleine avoit su dompter.

Pour que la lecture de Montaigne soit véritablement utile, il faut avoir,

avant de se la permettre, une connoissance parfaite de la langue françoise : alors les images, les singularités de cet auteur échauffent le style de ceux qui l'étudient ; ils profitent de tournures et d'expressions que la vétusté fait paroître nouvelles, et ils ne risquent pas d'adopter des locutions impropres et des négligences qu'on ne se permettroit pas à présent.

La douceur dans la conversation est un véritable bienfait pour les malheureux, ou pour les gens dont l'imagination est mobile. La bonté naturelle est un bon guide quand on veut calmer les peines des autres ; mais il faut aussi se former une petite poëtique : par exemple, montrer toujours le remède à côté du mal ; quand on se représente des idées fâcheuses, ne jamais contrarier ceux qui souffrent, et convenir même des

critiques qu'ils nous adressent et des défauts qu'ils nous trouvent dans les accès de leur humeur; nous occuper, en leur répondant, de leurs goûts et de leurs sentimens quand ils n'ont aucun inconvénient, et ne jamais chercher à soutenir les nôtres, ni même à les laisser paroître lorsqu'ils peuvent blesser. La religion et la morale doivent être toujours exceptées de ces maximes, parce que leurs droits et leurs avantages sont au-dessus de toutes les considérations.

Je conserverai vos feuilles volantes, disois-je à Diderot, *comme si j'étois la postérité même.*

Au retour de Russie, M. Diderot dédommageoit de la longue privation de sa société en parlant de cet intervalle : car il multiplie le tems par ses pensées ; il le rend présent par la vivacité de ses récits ; et quand on se les rappelle, on croit avoir vécu, dans

un quart-d'heure, les seize mois d'absence de cet homme extraordinaire.

On profite plus en s'entretenant avec un homme d'esprit qu'en lisant ses ouvrages; car il ne se rappelle que les idées majeures dont il est occupé, et il néglige nécessairement les développemens et les idées moins propres à faire impression.

Tout ce qu'on apprend aux enfans, on les empêche de le savoir : ils ne sont jamais bien instruits que par eux-mêmes; il faut qu'ils voient ou qu'ils éprouvent. Il en est de même de l'érudition ou des maximes qu'on lit ou qu'on entend; ce sont les habits pris à la friperie, trop longs ou trop courts pour notre taille : mais ce qui fait un plus mauvais effet, quand il n'est pas né sur notre sol, c'est le sublime; le sublime répété est de l'oripeau. Voyez tous les discours de ***.

On ne sauroit instruire un homme par des maximes qu'il n'a pas faites ; car il en ignore les bornes et les confins. Les maximes sont comme les limites d'une terre seigneuriale, justes jusqu'à telle place ; mais le champ ou la ligne suivante appartient à la terre contiguë, sur laquelle on est très-aisément braconnier sans le savoir : et de plus, on franchit un grand intervalle d'une maxime à une autre ; c'est cet intervalle qu'il faut parfaitement connoître si l'on ne veut pas se tromper. Les connoissances sont entre elles une société intime ; plus on sait, mieux l'on sait : ainsi les maximes qui conviennent à un état, s'adaptent à tous les états possibles ; et un habile homme qui voudroit enseigner la politique, pourroit le faire avec les aphorismes d'Hippocrate. Par exemple, allez chez un horloger ; il vous dira, Les ressorts trop tendus cassent ; chez un magistrat, Les lois

lois trop sévères s'annullent ; chez un médecin, Ne forcez jamais la nature, etc.

Des enfans glissoient sur la Seine : un petit pâtissier avoit sur sa tête une corbeille remplie de petits pâtés ; il étoit le premier, la glace manqua sous ses pieds, le petit garçon fut englouti. La corbeille étant plus large que l'ouverture, resta sur la glace : tous ces petits hommes se jetèrent sur la corbeille et pillèrent les petits pâtés. Image de la vie.

Dès qu'on veut intéresser sur un événement, sur une maladie, il ne faut jamais dire, Cela m'est arrivé ; mais si cela est vrai, l'on peut dire, Je l'ai vu ; cela est arrivé à mon père, à ma mère, à mes enfans, etc. Si vous parlez de vous-même vous n'êtes pas écouté.

On trouve dans Plutarque, que Caton l'Ancien avoit fait une histoire

de Rome sans noms ; c'étoit simplement *le Consul*, *l'Armée*. Cela montre des mœurs bien contraires aux nôtres, dans lesquelles rien ne touche que l'individu.

On doit mettre beaucoup d'attention à ce que l'on dit : on se répète faute d'être tout entier non à son objet, mais au moment de la conversation; et l'on se sert souvent aussi de phrases confuses ou mal conçues. La conversation est bien différente de la pensée ; la pensée est la réalité, et la conversation est le spectacle. Si *Ariane*, quand elle est dans ses accès de douleur, oublioit qu'elle joue la comédie, ses attitudes seroient disgracieuses ; elle se répéteroit vingt fois, elle feroit des grimaces : de même, quand on parle, il ne faut jamais oublier que la conversation est la parure de la pensée. Comment donc peut-on être distrait dans ce

moment, où il faut penser à la fois à ce que les autres disent et à ce qu'ils sont, hommes, femmes, grands seigneurs, bêtes, gens d'esprit, gens d'affaires ou gens de lettres; à ce que nous sommes, à ce que nous leur disons, et à la manière dont nous le disons; aux gestes, au son de voix, à l'expression du visage, à la correction du langage, à la propriété et à la politesse du mot, à la finesse et à la justesse de l'idée ? Il faut bien penser, d'ailleurs, que c'est par la conversation, par un mot, par une phrase, qu'on donne de soi une bonne ou une mauvaise idée.

On juge que l'esprit d'un homme lui appartient en propre, quand il suit une idée et que ses pensées s'enchaînent les unes aux autres; mais quand il écrit par découpures, son ouvrage peut être le fruit de diverses conversations dont il a recueilli tous les

traits. C'est l'idée qui reste après avoir lu les éloges faits par M. de Champfort.

Il faut éloigner toutes les idées dont la présence intellectuelle chasse les pensées plus intéressantes ; c'est une foule bruyante qui interrompt mal à propos un bon orateur.

Souvent des vers très-harmonieux feroient un mauvais effet si on les réduisoit en prose par quelque inversion.

Deux grands défauts dans la conversation : 1.° être distrait quand les autres parlent ; 2.° n'apporter dans le dialogue direct qu'un quart de son être, soit lorsqu'on nous adresse la parole, soit dans notre réponse : ainsi nous ne saisissons qu'imparfaitement la pensée des autres en les écoutant foiblement, et nous rendons mal la nôtre en ne daignant pas nous écouter.

L'impératrice a fait six comédies, qui toutes ont été jouées ; celle de *la Cagote* a détruit ce caractère à Pétersbourg.

Puisque l'esprit est la connoissance des rapports, il ne faut pas s'étonner qu'on ait plus d'esprit sur un objet que sur un autre ; car le sujet dont on s'est le plus occupé, nous fournit toujours le plus de rapports.

Plus les mouvemens sont libres et naturels, plus les accens sont vrais et sans manières ; plus les gestes du corps sont doux et sans saccades, plus on est sûre de faire une impression agréable et d'inspirer la confiance.

Il faut que le cœur fasse la loi à l'oreille, et non l'oreille au cœur ; aussi toutes les règles d'harmonie dérivent-elles du sentiment qu'on éprouve ou de celui qu'on fait éprouver. Si l'on veut exprimer la tristesse,

il faut employer des mots longs, des terminaisons sourdes ; car la tristesse est toujours languissante. Voulez-vous marquer de la colère ; que vos mots soient courts et éclatans, *Marche, frappe, approche ;* et la syllabe sourde ne sert qu'à faire heurter davantage la syllabe éclatante par le contraste. Presque toute la bonne prose est composée de vers dont le mètre n'est changé que par les *e* muets ; le prosateur se sert des *e* muets au gré de son oreille, et l'art du lecteur est de retrancher ou de prononcer les syllabes muettes quand cela est nécessaire à l'harmonie : par exemple, un lecteur peut faire *maintenant* de deux ou trois syllabes, selon la place où il est. Quand M. Suart lut dans une lettre écrite à Diderot, *C'est dans vos ouvrages qu'il faut chercher votre véritable durée,* il traîna ce mot *durée*, et cela fit un grand effet, l'harmonie étant

alors conforme à l'idée : M. Beauveau le prononça légèrement, et l'effet fut nul. L'admiration doit être marquée par des mots éclatans : *on n'est pas maître de soi ! ah !* l'amour, par des mots sourds, car on parle à une seule personne, et l'on craint que les murs ne nous entendent.

Un grand naturel, une grande vérité, de la familiarité sans bassesse; voilà le genre d'esprit qui sied le mieux aux gens d'esprit : la timidité, les complimens ne leur siéent point et leur donnent l'air gauche. On n'est véritablement éloquent et réellement aimable, que par la simplicité et la vérité. La vérité convient à tous les esprits ; c'est un secret le moins connu de tous, quoique le plus facile à connoître, qui nous donne l'avantage sur tout ce qui nous entoure, et dont très-peu de personnes savent faire usage.

Il faut prononcer d'une manière très-distincte, pas trop rapide, et avec un ton sonore.

Quand on veut juger les peuples, et même les hommes, on ne pense qu'à ce qu'ils sont, jamais à ce qu'ils ont été ; et de cette manière on ne les connoît jamais qu'imparfaitement.

La propreté ne consiste pas seulement dans des vêtemens ou dans des meubles propres ; mais elle se montre par le grand arrangement des choses qui nous entourent. Cet ordre avertit l'imagination que rien n'a été négligé.

La franchise est une vertu qui n'est permise qu'aux personnes qui les ont toutes : celles qui manquent de principes n'en sont pas dignes ; elles sont même souvent obligées à la dissimulation ; et ce n'est pas un

des moindres malheurs attachés à une conduite et à des sentimens peu délicats, que d'être obligé de mettre de grands défauts au nombre des moyens de pallier ses fautes, et je dirois presque au nombre de ses devoirs.

L'amitié est une manière de s'occuper de soi qui ne suppose point d'amour propre, et qui montre même que nous sommes exempts de ce défaut et de ce ridicule.

La réunion de tous les arts produit un mauvais effet dans les jardins; c'est comme en sculpture, quand on peint les statues. On a souvent entrepris de faire un tableau dans un jardin, par le choix des perspectives: mais l'on y réussit difficilement; car le point de vue n'est pas fixe, et il varie même à chaque pas qu'on fait en se promenant.

Il faut, dans les jardins comme

dans tous les objets de goût, que l'agrément soit toujours uni à quelque chose d'utile. Par exemple, un jardin de fleurs doit avoir l'air de n'être destiné qu'aux abeilles.

Il faudroit toujours écrire sur les sujets qu'on agite dans la société et sur lesquels l'on n'a pas encore pris un parti déterminé ; c'est la seule manière de se former une opinion raisonnable et à soi, et de se faire écouter par les gens qui se connoissent en pensées.

Chaque son est composé d'un grand nombre de tons, comme chaque couleur est composée de diverses couleurs. Si vous frappez une cloche, ou que vous fassiez vibrer la corde d'un instrument, vous entendrez à la fin du son un retentissement en quarte, en quinte, en octave ; sans cela vous n'auriez que du bruit, comme quand on frappe sur du bois. L'accompa-

gnement est donc, en quelque manière, le prisme de l'oreille, qui lui montre un son décomposé ; c'est, si vous voulez, le microscope de l'oreille, qui grossit les tons pour les lui faire apercevoir ; c'est l'accompagnement ordinaire. Mais souvent aussi l'accompagnement représente la nature et semble entrer en dialogue avec l'acteur qui chante les paroles : il parle, l'accompagnement répond. Tantôt c'est un ruisseau qui murmure, des vents qui soufflent, le tonnerre qui gronde : ces voix sont connues, et la musique de l'accompagnement est facile. Quelquefois ce sont des objets moins aisés à reconnoître, et que la musique de l'accompagnement tâche de faire deviner ; un vaste désert, le lever de l'aurore, etc. Il faut prêter une voix à toutes ces circonstances, à toutes ces parties du monde, puisqu'elles n'en ont point. L'on observe enfin une

troisième espèce d'accompagnement qui sert à découvrir le fond de la pensée de l'acteur qui chante : aussi, quand une jeune fille dit à son amant, Je vous perds sans regret, l'accompagnement doit peindre le désespoir. Les sons, comme nous l'avons dit, sont composés de tierces, de quintes ; mais notre oreille n'est pas assez fine pour s'en apercevoir. Chacune de ces tierces, etc., est derechef composée aussi, comme le premier son, d'une tierce, d'une quinte, etc. ; et ainsi à l'infini.

Il ne faut jamais s'abandonner, avec une personne qui nous est chère, à l'impression qu'elle nous fait dans le moment, à moins que cette impression ne lui soit favorable.

Abreuver marque de l'intention dans celui qui a bu, etc. *Il s'abreuve d'amertume.*

Il faut, pour inspirer de l'affection

à quelqu'un, tâcher de l'occuper sans cesse de soi ; car aimer, c'est penser continuellement à une personne avec le désir de lui plaire ou de la conserver : il faut commencer par obtenir cette pensée habituelle ; le désir de plaire ou de conserver vient ensuite. On a vu contracter ainsi une violente passion, même pour des choses inanimées dont on s'étoit beaucoup occupé. Une femme s'engoue d'un magot de cire ; un homme, d'une statue ; et si le dépit ranime l'amour, c'est qu'il nous occupe longtems de l'objet qui blesse notre amour propre.

Lorsque nous sommes trop agités, ou désagréablement affectés par un événement ou par une pensée, il faut, au moment même, se fixer à une occupation qui n'ait aucun rapport avec l'objet qui s'est emparé de nous.

Un Espagnol racontoit à d'Alembert qu'il avoit été long-tems dans les prisons de l'Inquisition. D'Alembert lui dit : Eh bien ! monsieur, ne vous êtes-vous point dégoûté, après cela, de la religion catholique ? *Non, monsieur*, répondit-il ; *je suis été né catholicien, je mourirai catholicien : si j'étois né Tourck, je mourirois Tourck.* Ce trait donne une idée des contes si célèbres de d'Alembert : sa plaisanterie étoit un je ne sais quoi qui tenoit beaucoup plus à sa physionomie et au son de sa voix, qu'à ce qu'il disoit.

Plus on lit M. de Buffon, et plus ses idées semblent belles : mais la première lecture de Rousseau est celle qui fait le plus de plaisir ; son livre ressemble aux idées de la jeunesse, dont le charme s'efface.

La personne que l'on comble de biens nous sait mauvais gré de la

privation d'une légère faveur ; mais elle auroit été très-contente, si on lui en avoit accordé beaucoup moins et qu'on ne lui eût rien ôté : il en est de même des attentions.

Quand on écrit avec chaleur sur un objet, l'idée particulière et relative à cet objet est la première qui se présente ; et si quelque idée générale s'y lie, on ne la présente que comme accessoire. Le défaut des gens de lettres, au contraire, est de commencer par l'idée générale ; ce qui refroidit ; car les hommes s'intéressent toujours plus à un objet particulier qu'à une idée abstraite qui est un peu plus loin d'eux.

M. d'Angivilliers faisoit un mémoire sur les moyens de garantir de maladies les religieux de l'ordre de Saint-Lazare. Il ajoutoit à la fin de son mémoire : *Et quand ces moyens paroîtroient dispendieux, la vie*

des hommes ne sauroit être trop achetée. M. Thomas, en corrigeant, avoit mis dès le début, *La vie des hommes ne sauroit être trop achetée :* il commençoit la phrase par ce qui devoit être l'accessoire ; car les gens de lettres pensent toujours que l'idée abstraite et grande doit être la principale. Ils se trompent ; c'est celle qui intéresse dans le moment, et c'est un des grands moyens de chaleur de faire tout servir à l'objet dont nous sommes occupés uniquement.

Rien ne donne plus de considération qu'une parfaite mesure en toutes choses ; mais il est impossible de l'avoir dans des objets qui ne nous sont pas parfaitement connus, et que nous n'avons pas étudiés sous toutes leurs faces et dans tous leurs rapports : voilà pourquoi il est si rare qu'une femme parle convenablement pour elle, des affaires politiques ; elle

elle est toujours en-delà ou en-deçà de son objet. Le grand avantage attaché à cette mesure, qui n'est, au fond, que la juste empreinte de la raison et de la vérité, c'est que tout le monde l'approuve et que tout le monde en est juge, même les gens qui en sont le plus éloignés dans leurs discours : ils ont le modèle dans leur intérieur, ils s'en écartent eux-mêmes, et cependant ils le reconnoissent lorsque les autres le leur représentent.

L'honneur apprend aujourd'hui à ne pas faire des sermens légèrement, à respecter la religion; ces deux puissances, étrangères l'une à l'autre, font une étroite alliance au moment de leur danger commun.

Le grand défaut de la loi sur le divorce, c'est qu'il est impossible de trouver le *criterium*, la manière positive de désigner l'incompatibilité d'humeur. Les Zuricois enferment

dans une tour, sur leur lac, pendant quinze jours, absolument tête à tête, le mari et la femme qui demandent le divorce pour incompatibilité d'humeur. Ils n'ont qu'une seule chambre, un seul lit de repos, une seule chaise, un seul couteau, etc., en sorte que pour s'asseoir, pour se coucher, pour se reposer, pour manger, ils dépendent absolument de leur complaisance réciproque. Il est rare qu'ils ne soient pas réconciliés avant les quinze jours.

Les résultats secs en conversation sont toujours désagréables; ils supposent qu'on ne veut pas se donner la peine d'alléguer ses raisons et de les faire approuver.

Il ne faut pas que tous nos vêtemens soient hors de mode, car c'est se faire remarquer. Il ne faut pas non plus suivre une mode en particulier, quand elle manque de

simplicité ; car on ne demande jamais, *Pourquoi madame une telle n'a-t-elle pas cette parure ?* mais on demande souvent, *Pourquoi a-t-elle pris cette nouvelle coiffure, qui lui sied si mal ?*

La force, la beauté, les talens, prouvent que l'égalité de parité n'est pas dans l'ordre de la nature : ce n'est donc pas s'éloigner de ses vues, que de se contenter de l'égalité de compensation.

Il ne faut jamais faire un conte sans qu'il ait une chute piquante, et sans être parfaitement sûr de sa mémoire. Dans tous les détails, cependant, beaucoup de mouvement peut suppléer à la finesse du dénouement ; et c'est ce qui arrive lorsque le fait est récent, que nous en avons été témoins, et que notre imagination est assez frappée pour fournir des traits propres à remplacer une fin

piquante : mais comme ce mouvement ne peut avoir lieu dans les contes anciens, il faut, dans ces contes, que la fin ait toujours un peu de *sel attique.*

Il ne faut jamais soutenir l'opinion de quelqu'un pour le secourir dans sa foiblesse ou pour le faire briller : il faut être pour le parti de la raison, ou se taire ; et les genres d'amour propre qui nous touchent le plus, ceux de notre mari ou de nos enfans, ne doivent pas être sacrifiés à des étrangers ; cette liberté ne peut se prendre qu'avec soi, et l'on n'a jamais un autre soi-même en ce genre.

La toilette d'une femme ne doit se faire remarquer que par la simplicité.

La grande taille est un avantage ; l'exagérer c'est la rendre ridicule, comme quand on exagère son caractère. Toute chose a sa mesure ; et

celle que la nature nous donne ne doit jamais être dépassée.

Il faut qu'une maîtresse de maison interrompe adroitement les personnes qui s'appesantissent sur des arrangemens particuliers : on a tort de dire qu'il suffit à une maîtresse de maison de laisser aller les choses ; son rôle est toujours de recueillir le volant quand il tombe de la raquette.

Mme. du Deffant étoit assise sous un tableau très-lourd de Mme. Geoffrin. C'est le seul moment, disoit-on, où Mme. du Deffant est intéressée à ne pas faire tomber Mme. Geoffrin.

Une femme qui n'est plus jeune peut mettre tout le tems qu'elle veut à sa toilette, pourvu qu'elle n'ait pas une parure étrangère à son âge. Quand on aperçoit une robe rose, on s'attend à voir ensuite un joli

visage ; et si la femme qui porte ce vêtement n'est plus jeune, on est trompé désagréablement.

Quand on parvient à vaincre son caractère ou ses maux pendant un mois seulement, on est extrémement avancé dans la perfection ou dans la guérison.

Mme. Geoffrin sollicitoit pour Marivaux une place à l'académie françoise. Il faut, disoit-elle, que les étrangers trouvent de tout à l'académie ; et que s'ils demandent du Marivaux, on tire d'abord la layette où il est placé.

On peut alléguer en faveur des romans, et au désavantage de l'histoire, que le passé est dans la méme classe que le possible ; car peut-être il ne reviendra plus.

Pour savoir bien une chose, on

doit d'abord apprendre à la connoître dans tous ses détails : mais un homme de génie oublie ensuite les détails pour ne conserver que les résultats, parce que la tête des hommes n'a pas une capacité infinie, et qu'elle ne sauroit contenir tous les accessoires avec l'ensemble.

Les longs conteurs, ceux qui n'oublient aucune circonstance, sont rarement des hommes de génie. On a vu un homme à grande mémoire, qui retenoit un sermon sans oublier une virgule, mais qui n'étoit pas en état d'en raisonner et de le juger.

Retenir les choses avec tous leurs accessoires, est presque toujours la marque d'un petit esprit. Les gens de génie ont, sans s'en douter, une sorte de crible dans leur tête, qui sépare les objets dénués d'interêt.

Il est plus aisé d'écrire en vers qu'en prose ; car en prose il faut

être plus frappé par la chose même que par la manière de la rendre. En prose l'on ne doit jamais se permettre les équivalens qu'on pardonne à la gêne des vers.

Ce n'est plus la mode à présent d'avoir recours aux divinités de la Fable pour embellir son style par des images ; du moins il faut user bien rarement et bien à propos de cette ressource ; il faut prendre dans la nature les couleurs de son style. Si une comparaison rend notre idée plus lumineuse, il faut tâcher de la changer en images. La comparaison a toujours un peu d'apprêt ; mais le mot qui fait image ne se distingue pas de l'objet même.

Rien n'est si difficile que la peinture des êtres moraux.

On perfectionne son style à tous les âges, et l'on gagne en correction ce que l'on perd en chaleur. L'on

n'écrit jamais bien avant quarante ans, disoit M. de Buffon ; car le style est le résultat de nos pensées. Pour qu'un morceau de prose soit parfait, il ne faut pas qu'on puisse en rien retrancher, ni substituer aucun équivalent soit dans les idées, soit dans les mots, soit dans les phrases. M. de Buffon lui-même ne commença d'écrire qu'après quarante ans.

Il faut toujours proportionner son style au ton de l'objet dont on parle.

Je n'ai jamais vu sans émotion la joie d'un vieillard, son sourire pénètre jusqu'au fond de mon cœur.

Depuis deux ans seulement j'ai découvert le secret de la nature humaine, et les exceptions m'en deviennent plus chères ; mais l'espèce me fait peur : ainsi j'agrandis l'espace en paroissant le resserrer ; et mon ame, lasse d'être enfermée dans

ce cercle misérable, s'élance plus ardemment vers le ciel, se réunit plus intimement à la grande et belle nature, et trouve dans une amitié moins distraite, de nouvelles ressources et de nouveaux mouvemens du cœur.

L'existence auroit toujours quelque chose de vague et d'indéfini, si on ne la circonscrivoit par ses sentimens.

Nous ne pouvons penser à retourner à Paris, tant que les colombes ne trouvent pas une branche où elles puissent se reposer.

Souvent les pensées ne nous apparoissent qu'à travers un nuage ; il faut attendre, pour les exprimer, que le nuage soit dissipé.

On demandoit à l'ambassadeur d'Espagne s'il verroit la société à Madrid. Il répondit : Je ne prends jamais de résolution d'avance pour les petites choses ; c'est le hasard

et le moment qui en décident ; la règle que je me suis faite de ne résoudre les petites choses qu'au moment, m'empêche d'aller au spectacle, parce qu'il faut, pour s'y rendre, des arrangemens antérieurs. Tout l'esprit et tout le caractère de l'ambassadeur d'Espagne sont dans ses maximes : c'est une quintessence tirée à l'alambic ; il ne reste plus, pour la conversation, que la *tête-morte*, comme dans le fond d'un vase chimique.

Pour avoir un goût parfait, faut-il être né dans un pays ou dans une société, à Paris par exemple, où l'on reçoive les principes du goût avec le lait et par l'autorité ? ou seroit-il à préférer d'y arriver dans l'âge où l'on peut les acquérir sans préjugé, et apprendre à juger par sa propre raison nouvellement éclairée ? Ce goût, ainsi formé, seroit plus sûr et

plus dégagé de toutes les préventions du siècle, du lieu et de la mode. C'est ainsi que Rousseau, dans un objet plus grave, vouloit que l'on ne prît une religion que quand la raison seroit formée.

Certaines personnes sont tellement leur propre idole, que le *moi* passé et le *moi* à venir ne leur appartiennent pas; ils ne sont pas assez près d'elles.

Il est fort différent de concevoir l'éternité dans un être spirituel et simple, ou dans un être matériel et composé : on découvre une certaine grandeur dans la simplicité, qui permet de lui attribuer les choses les plus extraordinaires, et une certaine foiblesse dans les êtres composés, qui suppose l'appui, la succession et les changemens.

Il semble qu'un des charmes de l'esprit et de la conversation, est de

pouvoir se plier à l'esprit, à l'amour propre et aux idées des autres, par ondulation, si l'on peut s'exprimer ainsi, et comme l'accompagnement dans la musique. Cette faculté tient quelquefois au défaut de principes et d'idées fermes et raisonnées ; elle dépend quelquefois aussi de certaines qualités ou de certains défauts qui ne sont ni souplesse, ni abandon, ni intérêt, mais qui en ont tout le charme apparent. Un homme curieux lit dans vos regards, suit toutes vos paroles ; il vous charme de cette manière, sans prendre cependant d'autre part à ce qui vous touche que celle de sa curiosité : ainsi, avec le désir de plaire et de faire effet, l'on parle et l'on répond sur ce qui les intéresse, on montre de l'abandon, de la douceur, de la sensibilité, et l'on ne pense en effet qu'à paroître plus aimable.

On est sûr de ramener, avec un

mot sensible, toutes les imaginations mobiles pour le bien.

Malheureuse la femme que les distractions rendent heureuse, dit un Allemand.

Ce mot de Bacon, *Dire que les connoissances n'ajoutent rien à l'esprit, c'est prétendre qu'une bourse particulière peut être aussi riche que la bourse publique;* ce mot, dis-je, pourroit bien n'avoir pas une justesse parfaite, du moins pour la somme d'esprit et de talent : car c'est dans leur propre fond que les grands hommes trouvent leurs richesses; le reste n'est que d'emprunt; et comme il ne leur appartient pas, il ne les enrichit pas. Les grands hommes de tous les siècles ne sont tels que par leur propre pensée; et s'il faut cultiver son esprit, c'est bien plus pour apprendre à l'exercer, que pour s'emparer des pensées des

autres, comme une terre qui produit beaucoup plus quand on la cultive, mais qui ne produit jamais avec abondance et dans leur perfection que les fruits qui sont crus originairement dans son propre sein. Il est donc encore incertain si la lecture continuelle des bons auteurs est nuisible ou utile à un homme de génie, et s'il ne vaudroit pas mieux qu'il passât, à réfléchir sur ses propres pensées, le tems qu'il donne à s'occuper de celles d'autrui? Rien n'est si bien fait pour nous, que les ouvrages composés par nous : c'est pour cela aussi que M. de Buffon voit beaucoup plus qu'il ne lit ; car la vue donne occasion de penser, sans nous présenter la pensée même. Les personnes qui ne sont pas accoutumées à réfléchir, voient, il est vrai, les objets sans les comparer à rien, sans en tirer un seul de ces résultats qui font tressaillir un homme de génie et lui font naître

une foule d'idées : ce genre d'esprit a besoin qu'on lui donne sa nourriture toute préparée, et l'on voit tous les jours des femmes qui passent leur vie sans rien observer, sans faire aucun progrès, parce qu'elles n'ont pas l'habitude ou la faculté de réfléchir. Apprenez à penser à celles qui en sont susceptibles ; et le monde, la nature, tout ce qui les environne sera pour elles un meilleur livre que les livres mêmes. Les livres sont à notre esprit ce que les guides sont aux aveugles ; ils nous mènent par la main dans tous les lieux où nous devons passer ; et à force de les traverser plusieurs fois, nous apprenons à faire machinalement la même route, et sans nous heurter : mais si nous avions eu des yeux, nous aurions été sans guide, non-seulement dans ce chemin battu, mais encore dans tous les autres. Quand on est jeune, il faut apprendre à voir des yeux de l'esprit,

l'esprit, comme on apprend à voir de ceux du corps. Tout le monde sait qu'on voit d'abord les objets renversés ; l'habitude, la raison et le secours de tous les sens nous montrent la manière de rectifier cette erreur : c'est une image assez fidelle de ce qui se passe dans l'esprit ; il faut commencer par rectifier l'instrument, avant de l'exercer. Ainsi la lecture est toujours utile dans la jeunesse ; et ce que j'ai dit contre cet exercice de l'esprit, ne peut s'appliquer qu'à l'âge mûr. M. de Buffon avoit cru qu'on pouvoit former les jeunes gens à penser comme les gens d'un âge mûr ; il faut, disoit-il, les faire voyager, cela leur fait de l'esprit. Mais il s'est trompé ; il a fait voyager son fils dans le tems peut-être où il falloit le faire lire. Les hommes, comme les oiseaux, ont besoin qu'on leur présente d'abord les alimens tout

préparés ; mais quand ils sont grands, il faut qu'ils les préparent eux-mêmes. D'ailleurs, c'est par les idées déjà acquises qu'on s'élève aux idées nouvelles : les livres abrégent la route, en nous mettant au quatrième étage ; sans eux il auroit fallu passer par le rez-de-chaussée, et peut-être nous serions-nous égarés. Cependant distinguons deux choses, l'art de penser, et celui de rendre sa pensée : cette dernière partie étant beaucoup plus arbitraire que l'autre, et tenant plus au mécanisme de l'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'à sa spiritualité, demande aussi plus de connoissances antérieures ; car s'il est possible de se faire, comme M. de Buffon, une grammaire en s'exerçant sans consulter les grammairiens, il faut cependant toujours avoir fait beaucoup de lectures pour connoître toutes les idées accessoires des mots, et ceux que l'usage admet

ou rejette : il faut aussi avoir formé son oreille à l'harmonie ; il faut encore connoître l'orthographe, l'étymologie, la prononciation, et plusieurs autres choses qui, étant purement techniques, ne peuvent s'apprendre que par les livres, c'est-à-dire, par les autres ; mais il est certain que toutes les choses qu'on peut acquérir par soi, par ses propres réflexions, avancent les progrès de notre esprit. Malheureusement il faudroit vaincre sa paresse, pour conquérir ainsi la plupart de nos connoissances, non-seulement au dehors, mais même au dedans de soi! Il faut encore éviter un écueil dans lequel les penseurs tombent souvent; c'est de revenir sur leur route. Le balancier dont rien ne change l'équilibre, décrit sans cesse la même ligne : ainsi, quand les objets nouveaux ne viennent pas détourner le cours de nos idées, il faut en chercher dans des études appro-

fondies qui nous éloignent de notre chemin ordinaire.

La chute des réputations s'accélère ; elle suit la règle du carré de vitesse en approchant de la terre.

Nous précédons l'opinion quand nous suivons l'impulsion de la raison et le mouvement de notre cœur, et nous sommes sûr alors de l'obliger à nous suivre ; mais quand nous ne consultons que le monde, c'est nous qui la suivons à notre tour, et elle nous échappe.

On ne captive l'opinion qu'en ne faisant rien pour elle ; c'est la prêtresse du temple de la Vertu.

Lorsque les philosophes n'étaient qu'humains et que le clergé étoit intolérant, on avait raison de blâmer le clergé et d'approuver les philosophes. A présent les philosophes sont athées et fanatiques, et le clergé

tolérant; il faut donc blâmer les philosophes, et approuver le clergé.

Il faut approuver ou désapprouver selon son sentiment et non selon son caractère.

La propreté est la toilette de la vieillesse.

On ne peut satisfaire son caractère qu'aux dépens de son bonheur.

Lorsqu'on est vieux et qu'on a rempli sa tâche sur la terre, il faut regarder comme assez bien employé le tems qu'on passe sans faire de fautes, sans ennui et sans douleur.

J'ai lu cette nuit, avec le plus grand étonnement, une préface de M***: c'est encore ici un genre d'esprit qui m'est absolument nouveau, et que je n'avois même jamais imaginé. Cette préface est remplie d'idées ingénieuses; mais il faut se tourmenter pour les découvrir à travers l'obscurité

du style ; et quand on est parvenu à les deviner, on s'aperçoit qu'elles ne peuvent être bonnes à rien, et qu'elles ne s'enchaînent avec aucune de nos pensées : c'est l'association la plus parfaite de l'esprit à la sottise ; par-tout on voit que l'auteur a de l'esprit, et par-tout qu'il l'applique à des futilités. C'est d'ailleurs une méprise continuelle ; il prend l'amour propre pour la sensibilité, la personnalité pour le goût de la retraite, les images pour l'imagination ; semblable à l'araignée qui se file sans cesse, il couvre de ses émanations tous les objets ; mais l'on croit voir la raison qui, semblable à une bonne ménagère, détruit d'un seul coup le travail de toute l'année. Il n'est même aucune de ces images qu'il emploie continuellement, qui soit ou juste ou convenable. Tantôt elles sont gigantesques et rapetissent l'objet, tantôt elles n'ont qu'un rapport imparfait avec la pensée,

ce qui l'obscurcit, loin de l'éclairer; et cependant les images sont superflues, quand elles ne sont pas nécessaires à la clarté. L'obscurité de ses idées fait qu'il se répète en mille manières, comme ces animaux qui, pour s'échapper dans la campagne, font faire plusieurs tours aux liens qui les retiennent, et s'entravent plus fortement encore. Pour tous ces genres d'esprit, il faut toujours en revenir au mot de M. Walpoole, sur la marquise de Fleuri : *Que fait-on de cela au logis?* Et que fait-on en effet, au dedans de soi, de tout ce fatras de petites idées qui ne facilitent les progrès ni de la morale, ni du bonheur, ni de la raison, ni de la sensibilité. M*** lutte encore contre une autre difficulté, celle de son état: il voudrait parler d'amour, de galanterie, d'indécences; il est obligé de tout indiquer par des périphrases; et la raison en est bien simple, c'est

qu'il s'occupe de toutes les idées en métaphysicien ou en voluptueux, et non en moraliste. M. de Fénélon ne craignoit pas de nommer l'*amour*, car la manière dont il plaçoit ce mot étoit un service qu'il rendoit aux mœurs.

Quand *personne* est synonyme du mot *nul*, il est toujours masculin, comme dans cette phrase : *Personne n'est assez vertueux.*

Certaines expressions sont trop fortes, sans être déshonnêtes, pour qu'une femme puisse se les permettre : il ne faut rien d'exagéré dans leur bouche ; tout doit être voilé. Le mot de *gueux*, par exemple, quoiqu'il ne soit pas indécent au masculin, est de mauvais ton.

Une des premières règles pour plaire et pour entretenir la conversation, n'est pas toujours de ne dire que des choses réfléchies, mais au

contraire de se laisser aller à sa première pensée ; car la vérité, même dans les idées sans réalité et qui ne font que peindre les nuances rapides de notre ame, a toujours son charme particulier.

Vers sur une promotion de maréchaux de France.

Eclatez en transports, ô trop heureux Français!
Les maréchaux que le roi vient de faire,
Doivent vous annoncer une éternelle paix ;
Ils ne sont pas faits pour la guerre.

Un capucin qui faisoit des vers, disoit : Je veux chanter l'éloge de Louis XV. Ah ! lui dit-on, vous aurez plus à siffler qu'à chanter ; vous avez plus besoin des talens du merle, que de ceux du rossignol.

Quand on parloit à Rousseau d'une femme aimable, il prenoit la plume et du papier, et demandoit : Est-elle jolie ? il posoit zéro. Spirituelle ? zéro. A-t-elle des talens ? zéro. A-t-elle de

la douceur? combien ? quatre degrés, cinq degrés ? Et c'étoit ainsi que le zéro prenoit une valeur, car il posoit quatre ou cinq à la tête de la ligne.

Quelqu'un disoit : M. de Guibert a le génie de tous les talens qu'il n'a pas, et M. de Chastelux n'a pas le génie de tous les talens qu'il a.

On demandoit au gentilhomme du prince Henri, comment le roi de Prusse étoit avec ce prince : Comme un mari avec l'amant de sa femme; —en faisant allusion à la gloire.

Toutes les fois qu'on parle de M. de C**, c'est en l'excusant. C'est un homme, ai-je dit, dont on corrige sans cesse la réputation.

L'on m'adresse continuellement tous les éloges dont on comble M. Necker : je ressemble à ces portraits d'un roi absent, vers lesquels on se tourne dans les jours de céré-

monie. M. Necker est si absent quand on lui parle de lui-même, qu'il faut bien que je le représente; mais ce n'est qu'en peinture.

On disoit qu'il falloit mourir de douleur, après la perte des gens qu'on avoit tourmentés pendant leur vie: c'est qu'on traite ici les sentimens comme les présens de nouvel an; on veut qu'ils soient inutiles.

Nous avons certainement, ainsi que l'ont dit les Anglois, des sens moraux qui ressemblent beaucoup à nos cinq sens par la promptitude des avertissemens qu'ils nous donnent; nous approuvons, nous désapprouvons, sans qu'il nous soit possible de distinguer la réflexion d'avec le sentiment. On nous objecteroit en vain que la raison venant toujours confirmer nos goûts ou nos répugnances, nos décisions ne sont en effet qu'une succession de pensées

trop rapides : on pourroit employer le même argument en faveur de nos sens ; car toutes les opérations qu'ils nous commandent, tendent à nous garantir de quelque mal, ou à nous procurer quelque bien.

Ici chaque instant semble influer sur plusieurs ; il faut poursuivre sa vie dans les derniers retranchemens, pour qu'elle ne soit jamais inutile.

M. de Castillon est rempli de bonté, mais ce n'est pas de celle qu'il est facile de tourner à son gré ; et ses distractions apparentes semblent quelquefois un moyen d'échapper à la persuasion.

La différence des âges se marque bien plus encore par la diversité des sentimens que par la diversité des sensations.

Mlle. Gaussin avoit un air doux, un regard céleste, une voix char-

mante, et cette indolence qui sied si bien quand elle n'est ni ennui, ni froideur, et que la vivacité de l'esprit et du sentiment se joint au calme du visage ; lorsque l'expression des yeux et un doux sourire sont les seuls mouvemens qu'on puisse apercevoir, et sont parfaitement d'accord avec une manière de parler peu commune, où les paroles se suivent sans se heurter. Mlle. Gaussin racontoit aussi avec une voix douce, et sans le moindre accent du reproche, tous les mauvais procédés qu'on avoit eus avec elle; c'étoit sa manière d'être malicieuse.

La vieillesse doit conserver sur-tout deux habitudes, de l'indulgence pour les autres, et une curiosité active pour tous les événemens du jour.

L'oisiveté fait paroître extrêmement long l'instant qui s'écoule, et ne laisse aucun souvenir de celui qui s'est écoulé; en sorte qu'elle a tous

les inconvéniens de la longueur de l'ennui et de la briéveté de la jouissance.

La sensibilité a sa modestie et sa pudeur.

Le remède à une sensibilité trop vive, est d'avoir dans son intérieur un arrangement uniforme ; les personnes qui s'y sont astreintes rentrent plus promptement dans le calme.

Il faut se rendre nécessaire à ceux dont on dépend, et tâcher continuellement de leur plaire. A force de patience et de douceur, on s'empare de la main qui tient nos chaînes, et elles ne pèsent plus sur nous.

Il faut rendre les hommes plus heureux de ce qu'ils font pour nous que de ce qu'ils font pour eux-mêmes. Il faut qu'ils jouissent plus de leur ame, de leur esprit et de tout leur être quand ils nous l'ont abandonné.

Les mauvaises actions qui ne dépendent pas de nos rapports habituels, sont moins mauvaises que les autres, comme n'étant pas sujettes à être répétées.

Marc-Aurèle a dit que l'homme n'est bon qu'autant qu'il est un, c'est-à-dire, toujours d'accord avec lui-même : telle est aussi la théorie du style et de tous les beaux arts.

L'homme doit tendre continuellement à conserver et à perfectionner son être ; il n'est point de vertu qui ne contribue à l'un ou à l'autre de ces effets, et point de vice qui ne fasse le contraire.

Il faut faire de nos facultés tout l'emploi possible, sans cela on les verroit diminuer insensiblement et se perdre tout à fait. Il faut quitter le travail à l'instant qui précède celui de la lassitude, et faire tous les jours

quelques pas de plus, à mesure qu'on sent l'accroissement de ses forces.

Conserver de l'empire sur soi-même, s'accoutumer à une grande présence d'esprit; ne point se laisser aller à ses idées, les suivre, les prévenir, les écouter, les diriger; réprimer souvent les fantaisies les plus innocentes, contrarier ses habitudes, réfléchir sur tout, se défier de ses premiers aperçus, être toujours dans une sorte de guerre avec soi-même; voilà les vrais préceptes de la morale.

Il ne faut ni se refuser ni se livrer entièrement à aucune jouissance innocente et agréable; si on s'y livre, elle nous ennuie bientôt, ou l'habitude en fait un esclavage.

Nous avons une grande disposition à devenir machine, c'est-à-dire, à être le lendemain ce que nous avons été la veille : mais en même tems

tems il n'y a rien que nous fassions plus sûrement, ni mieux, que ce que nous faisons ainsi machinalement. Il convient donc de s'accoutumer à faire machinalement tout ce qui est utile, et qu'on n'exécuteroit point d'une autre manière sans trop de peine et d'efforts, comme l'exercice, les soins d'ordre et de propreté, et enfin tout ce qui tient à des détails pénibles, monotones, ou minutieux.

En style, le pis est l'obscurité; en prononciation, le bredouillement; en sentiment, la réserve et le manque d'abandon.

L'enfance n'est pas une objection contre l'existence de l'ame; car si cela étoit, le néant antérieur à notre existence en seroit une aussi.

L'on juge M. Necker comme le voyageur trompé juge les rivages de

la mer ; il les accuse de s'éloigner de lui, quand c'est lui qui s'éloigne d'eux.

Il faut que la mémoire soit à la suite de l'esprit, et non l'esprit à la suite de la mémoire.

Il semble que les choses qu'on peut inventer clairement dans sa pensée, peuvent exister en réalité.

Nous avons reçu, dans l'ordre physique, l'organe délicat de la vue pour traverser l'espace, où le toucher ne pouvoit atteindre ; de même, dans l'ordre moral, nous avons reçu le sentiment pour parvenir à l'infini, trop loin de notre esprit et de notre raison pour y arriver par de simples réflexions.

Socrate étoit né avec le germe de de tous les vices : il devint vertueux ; mais sa physionomie resta celle d'un homme vicieux. Ne louez point trop celle de M***; elle est l'inverse de celle

de Socrate : il étoit né vertueux, et il n'a gardé que la physionomie de la vertu.

Mme. de Chaulnes fit beaucoup de frais pour plaire à une femme dont on lui avoit vanté l'esprit ; cette femme n'ouvrit pas la bouche. Quand elle fut sortie, Mme. de Chaulnes se récria sur sa stupidité. — Ne vous y trompez pas, lui dit-on ; c'est qu'elle vous craignoit. — Ah ! cette crainte est la conscience des sots.

En voyant M. Necker se tourmenter dans les idées communes et s'élever dans les objets difficiles, je le comparois à ces paysans qui tombent sur le parquet, et qui marchent d'un pas ferme dans des chemins qui ne sont point encore frayés.

Vouloir anéantir les idées d'un homme vertueux, c'est ressembler au démon, qui cherche à ravir l'immortalité aux ames des gens de bien.

Les principes vertueux sans action, disoit M. Thomas, sont comme le papier-monnoie, une richesse qui ne fait que nous avertir de notre pauvreté.

Il est certain qu'on ne peut exprimer des idées abstraites sans se servir d'une image physique : c'est ainsi que la langue a été formée. *Pensée* vient du mot latin *peser ; idée* vient du mot grec *image ; attention* désigne l'action de tendre à quelque chose, du mot *tendu ; réflexion* présente une image physique. Le peuple a bien senti qu'il ne pouvoit exprimer les mouvemens de l'ame que par des images qui lui fussent connues : quelle hardiesse dans celle-ci, *Je suis tout hors de moi !* Quand on dit, pour peindre son chagrin, *mon cœur se serre*, on donne une idée assez nette de ce qu'on éprouve ; tant la douleur morale produit un

effet pareil à la douleur physique ! C'est ainsi que quand on veut poser un principe ou donner un précepte, il faut toujours remonter plus haut ; il faut des racines aux idées qui doivent nous servir de règle.

Un maire étoit à table entre deux jeunes gens qui le persifloient. Je vois bien, leur dit-il, messieurs, que vous voulez vous moquer de moi, et je vais vous donner une idée juste de mon caractère. Je ne suis pas précisément un sot, ni absolument un fat ; je suis entre deux.

M. B. *** étoit passionné pour la langue françoise ; il rencontra un officier allemand qui sortoit de chez sa femme, et dont les assiduités lui déplaisoient beaucoup. Monsieur, lui dit l'officier, j'ai entendu sonner l'heure qui annonce votre retour, et j'ai pensé qu'il falloit *que je m'en*

aille. Dites *que je m'en allasse*, répondit M. B.***, plus irrité encore de la faute de françois que de la visite d'un rival.

Le frère et le fils de Mme. de Longueville étoient à l'armée : elle demanda des nouvelles de son frère après une bataille sanglante ; car, dit madame de Sévigné, sa pensée n'osoit aller plus loin.

Un père disoit à son fils : Voulez-vous, pour vos étrennes, vingt-quatre sous ou un million ? L'enfant répondit, Vingt-quatre sous ; car il n'avoit aucune idée d'un million. Je suis sûre que Mlle. Raucour auroit sauvé son domestique, si elle eût montré dix louis aux pêcheurs au lieu de leur promettre dix mille francs.

Dire, M. de Guibert s'intéresse à tous les sujets, c'est ne faire aucune impression ; mais dire, M. de Guibert

a cent mille pattes dans la conversation, qui touchent, qui atteignent à tout, c'est employer une expression plus vive, et on se la rappelle. Il faut toujours que la pensée parle auxyeux.

Un des mérites du style du chevalier de Boufflers, vient des allusions de tous genres, sur lesquelles il ne se gêne point. Est-il en Afrique, au milieu d'arbres inconnus, il dit, *Je n'étois pas doué, comme Adam, de la faculté de nommer sans connoître.* Parle-t-il d'une eau vraiment pure, il ajoute, *dont la source, comme dit le Dante, est dans la volonté du Créateur.* Parle-t-il des lianes qui enveloppent de grands arbres, *Ce sont des dragons entortillés au pied de l'arbre des Hespérides.* Envoie-t-il des domestiques faire sa route, *Ce sont des licteurs armés de haches, qui précèdent un dictateur.* Ainsi tout le charme de

sa Lettre sur l'Afrique tient presque à trouver des souvenirs, des rapports, des images étrangères, dans les objets présens. Ce genre d'esprit plaît extrêmement; il anime tout ce qu'il touche par la variété, et vous avertit de vos connoissances en vous faisant admirer celles de l'auteur. M. de Buffon se fait au contraire une loi de ne rien tirer hors de son sujet, et c'est la véritable éloquence; car on ne se représente jamais bien fortement un objet, on n'est bien pénétré d'un sentiment ou bien convaincu d'une vérité, que lorsque toutes les facultés de notre ame ont été recueillies sur un seul point, ou par nos propres efforts, ou par ceux de l'auteur: mais c'est le privilége du génie et de l'attention portée au plus haut point. L'un de ces écrivains tâche de faire tout venir à son sujet, et l'autre cherche à faire tout venir de son sujet.

Quelque chose que l'on dise, le marquis de Chastelux croit en trouver le premier germe dans la félicité publique ; c'est que son esprit et ses idées sont comme ces nuages mal dessinés, qui représentent toujours aux regards la chose qu'on nomme un arbre, une montagne ou un clocher.

C'est toujours une mauvaise disposition de l'esprit, que celle qui produit des jeux de mots ; c'est une preuve que l'on a plus de penchant à observer les sons que les idées ; et avec cette tournure, il est impossible de penser profondément.

Un autre défaut du marquis de Chastelux, est de n'avoir jamais des sensations telles que la nature les donne : les objets du dehors ne lui servent qu'à former des systèmes et à faire une sorte de composition avec ses idées, qui n'est plus ni une impression, ni une véritable image. Par

exemple, s'il parloit des couleurs, il en parleroit comme l'aveugle Sanderson, en cherchant ce qu'elles doivent être d'après le système qu'il s'est formé, sans penser à rendre compte de ce qu'elles lui font éprouver.

Tout ce qui est simple et vrai plaît toujours, quelque bizarre qu'il puisse être ; tout ce qui est controuvé ne plaît jamais : les hommes de tous les états ont là-dessus un tact qui les éclaire à l'instant même.

Je connois quelqu'un qui s'est fait une loi de dire toujours du mal de Rousseau, sans qu'il y ait rien dans son tour d'esprit qui ait pu produire ce faux jugement : cette personne-là ne fait aucun effet quand elle traite ce sujet ; j'en connois une autre qui a une véritable antipathie pour Rousseau, parce qu'il a des bizarreries réelles qui lui font haïr l'éloquence et les paradoxes ; alors cet homme

m'intéresse toujours, quand il parle de Rousseau; car, quoique ce qu'il dit ne soit pas vrai en soi, ses assertions sont vraies dans sa nature particulière, et me la représentent sans cesse.

Le tems, pour qui réfléchit, a une existence tellement relative, que j'ai bien de la peine à concevoir la différence de vingt-quatre heures à vingt-quatre ans, ou plutôt que je ne la conçois point du tout.

En écrivant, il faut être parfaitement clair, et ne rien dire par allusion aux phrases des autres sans les répéter ou les rendre très-intelligibles. En parlant, il faut être très-attentive et très-abandonnée, dire tout ce qui vient dans l'esprit, en s'exprimant toujours avec pureté, avec noblesse, et en ne disant jamais des choses déraisonnables ou indiscrètes: mais dès qu'une pensée vient dans la tête, il faut l'arrêter au passage,

la réaliser en dehors, et la soutenir si elle est juste et honnête. De même en écrivant.

Rien n'est si lourd qu'une ironie qui est clairement une contre-vérité. Par exemple : *Le caractère obligeant est un vice dont vous avez peine à vous corriger.* L'ironie n'est supportable que quand elle n'est pas aperçue de celui à qui on l'adresse, ou quand elle est amère, et qu'elle dit foiblement ce qu'on veut faire entendre avec la plus grande force. L'amertume la distingue seule du persiflage.

Et si Flaminius en est le capitaine,
On pourra lui trouver un lac de Trasimène.

Les transitions qui se font par un rapport purement grammatical, sont fort plates : *Il est incertain si je vous verrai cet hiver, mais il ne l'est pas que je vous aimerai toujours.* Ces impertinentes liaisons ne

tombant que sur les mots, ne sont qu'apparentes, et sont de mauvais goût.

Les poëtes comiques doivent tirer des plaisanteries des caractères les plus sérieux, comme les chimistes tirent des étincelles du charbon.

Quand Mme. du Deffant eut fait, après la mort de Mme. du Châtelet, ce portrait qui eut tant de succès, M. Thomas disoit : Elle me rappelle les paroles d'un médecin de ma connoissance : *Mon ami tomba malade, je le traitai ; il mourut, je le disséquai.*

On peut n'être pas sensible à la louange, et l'être beaucoup à la critique ou à la désapprobation. On ne doit donc jamais ni rien dire, ni rien lire, ni exercer aucun talent devant les autres, qu'on ne soit parfaitement sûr de réussir ; et d'ailleurs, tant

qu'on plaît par son caractère, l'imagination nous prête beaucoup d'esprit, à moins qu'on ne nous donne un démenti par les preuves du contraire.

Quand on s'égare, il vaut mieux monter un mauvais cheval qu'un bon; il ne nous mènera pas si loin. Image fidelle d'un homme d'esprit ou d'un sot dans l'erreur!

Un grand homme trouve souvent du plaisir dans la conversation de quelqu'un qui ne comprend pas ses idées, mais qui les sent.

On aime un certain abandon de simplicité et de caresses innocentes, et l'on hait l'esprit dans tous les ouvrages qui ne sont pas destinés à *en faire.*

L'ivresse du désir des succès est bien différente de celle de l'inspiration. Les jeunes auteurs se disent, Quand pourrons-nous créer des

pensées, voir autour de nous les ames des Milton et des Corneille ? dans le même sens que les jeunes femmes se disent, Quand pourrons-nous verser ensemble ces douces larmes de tendresse ? et cependant l'on sait qu'elles n'aiment point leurs amies ; elles croient seulement qu'il est beau d'aimer et de pleurer.

Lorsqu'on a une certaine imagination tendre et sombre, il faut s'abandonner à la sensibilité et à la vérité sans exagération, et l'on est presque toujours sûr de plaire, pourvu du moins que notre style soit harmonieux et facile.

On disoit à Mme. de Giac qu'une femme de qualité avoit épousé un bourgeois : Je ne le crois pas, dit-elle ; on ne fait qu'une de ces folies en un siècle, et je l'ai déguignonée.

Le peu de soin que les Sauvages

ont des vieillards, et le mépris qu'on a pour eux à Paris, montrent que les deux extrêmes se ressemblent toujours en mal.

Il faut éviter l'importance des petites choses ; importance qui rappelle ordinairement nos défauts ou nos manies.

Deux caractères distinctifs font reconnoître le style de M.** entre tous les autres : il couvre ses pages de mots, il est diffus, et il fatigue le lecteur par une multitude de vers avant de venir à son but ; il emploie beaucoup d'épithètes, et il associe continuellement deux mots abstraits sans y joindre le mot propre. Par exemple, il dit *l'orgueil de la puissance*, au lieu de dire *l'orgueil de l'homme puissant*, etc.

Demander ou offrir du Champagne, et non du vin de Champagne, est de mauvais ton, et en voici la raison :

La

La règle est de ne rien se permettre en société qui instruise de notre vie particulière ; c'est ainsi que deux amis n'oseroient se tutoyer dans le monde : quand on retranche le mot *vin*, il semble qu'on fait confidence de sa familiarité avec le vin de Champagne; on a l'air d'insinuer qu'on est assez habitué à en boire pour vouloir diminuer la longueur des mots propres. Toutes ces règles ont des exceptions que le bon sens dicte : ainsi, dire J'ai passé six mois dans la capitale, est une phrase ridicule, car on montre par-là qu'on est une provinciale; mais si l'on disoit, Les bonnes mœurs règnent dans les villes de province, et le bon ton dans la capitale, on diroit bien, car les mots *villes de province* et *capitale* se trouveroient en opposition.

Je connois, disoit Mme. Destrées, la manière de faire des extraits de

M. de *** : il dit qu'il réduit le chevalier Folard à-peu-près à la moitié ; c'est qu'il prend les feuilles pairs, et qu'il laisse les impairs.

Il faut toujours qu'une maîtresse de maison adresse la parole à la personne qui entre dans sa chambre ; quand cette première politesse est faite, elle peut ne plus s'occuper de ce nouveau venu pendant le tems que dure sa visite. Cette règle, pourtant, ne convient qu'aux hommes, car les femmes exigent plus de soins. C'est donc immédiatement, et en entrant, qu'il faut faire accueil à ceux qui viennent nous voir : le délai est un manque d'attention; quand on revient ensuite, on a l'air de se reprendre et de vouloir corriger son indifférence. Personne n'entre chez Mme. la duchesse de Grammont, qu'elle ne se lève et n'entame une conversation debout et avant de se rasseoir ; en-

suite elle se remet, continue le sujet qui occupoit sa société avant cette interruption, et néglige impunément l'homme qui vient d'entrer, tant que sa visite dure.

L'habitude nous a été donnée par la nature pour balancer les écarts de l'imagination.

Adresser la parole à quelqu'un par son nom, c'est lui faire plaisir s'il est notre inférieur; c'est une trop grande familiarité s'il est notre supérieur.

On se guérit des distractions, en s'arrangeant de manière que rien ne puisse nous troubler, ou dans la conversation ou dans notre cabinet; c'est le seul cas où les petites choses doivent précéder les grandes, afin de ne pas être obsédé par les premières.

Voltaire avoit écrit une lettre en vers à Horace, aux champs Élysées, et Clément lui avoit répondu au nom

de Boileau. Voltaire dit à cette occasion :

Je ne sais si ma lettre aura pu lui déplaire,
Mais il m'a répondu par un plat secrétaire.

Voltaire, après avoir peint les soupers charmans du roi de Prusse, ajoute :

Maupertuis gâta tout; le plaisir s'envola,
Je partis avec lui. . . . . .

Quand Sedaine instruisoit les acteurs qui devoient jouer ses pièces, il leur faisoit apprendre leur rôle, et ensuite exécuter devant lui toute la pantomime de ce rôle ; et lorsqu'il devinoit par le geste le vers que l'acteur récitoit intérieurement, il étoit content: mais quand il ne reconnoissoit pas le vers et qu'il ne suivoit plus l'acteur, il jugeoit que sa pièce seroit mal jouée.

L'impératrice sait choisir entre les choses contraires et également utiles;

elle tient le peuple loin du trône en lui montrant des degrés qui lui apprennent à la respecter davantage; elle l'en rapproche par la protection et les secours, et en servant de communication entre eux et le bonheur.

Qui suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?

Ce vers pourroit servir d'épigraphe à tous nos pamphlets.

On proposoit de marier les nègres aux filles de la rue Saint-Honoré : ce seroit noircir leur ame pour blanchir leur peau; il vaut encore mieux qu'ils soient esclaves de notre sol que de nos vices.

Les scrupules, en religion, sont l'excès de la dévotion; et en amitié, l'excès du sentiment.

L'amitié est une déesse comme la gloire; et quand je lis les beaux ouvrages des personnes que j'aime, je

sens que toutes les deux sont immortelles.

Le mal qui n'est plus, peut finir pour celui qui l'a éprouvé; mais il existe tout entier pour le cœur sensible qui l'apprend : car l'amitié nous fait vivre dans le passé ; elle se transporte dans tous les tems. La personnalité n'a pas cette belle et douloureuse propriété.

Les difficultés que font nos amis d'accepter nos bienfaits, nous déshonorent ; car nous ne pouvons en trouver la raison dans nos principes, et c'est avec humeur qu'on peut leur dire :

Dieux, je me plains à vous de leur trop de vertu.

Souhaiter aux personnes que nous chérissons, de la gloire et un cœur sensible, c'est les considérer sous les deux rapports qui nous sont les plus chers, notre bonheur et le leur.

Les ames honnêtes ne peuvent jamais cesser de s'entendre ; l'amitié qui les unit est une lumière qui répand du jour sur toutes leurs pensées.

On demandoit à M. Dorat sa petite comédie de *la Feinte par amour*, pour la faire jouer à Fontainebleau. Je ne veux pas la donner, dit-il, sans qu'on joue ma tragédie en même tems. M. de Richelieu lui répondit : Vous avez grande raison, monsieur ; voici la liste, ôtez la pièce que vous voudrez. C'étoient des tragédies de Racine, Voltaire et Corneille ; Dorat n'osa en retrancher aucune.

On demandoit à Mme. du Deffant ce qu'elle pensoit d'une pièce nouvelle. *Il n'y a point de mal à l'avoir faite*, répondit-elle.

On a dit que la médecine étoit la théologie du corps.

M. de Marmontel, étant en Hollande, y parloit beaucoup de tolérance. Pourquoi insistez-vous autant, lui dit-on, dans un moment où tout le monde est tolérant ? *C'est*, répliqua-t-il, *qu'il faut travailler aux digues lorsque les eaux sont basses.*

Mme. Geoffrin disoit de l'abbé Trublet, C'est un sot frotté d'esprit.

Dans une pièce comique intitulée *Nabuchodonosor*, on dit : Quand ce roi redevint homme après neuf ans de bestialité, *le lendemain ce fut un fameux jour de barbe.*

On dit que les grandes pensées viennent du cœur ; les petites en viennent aussi, et leur petitesse est même la preuve la plus sûre de leur origine.

Les hommes, même les plus passionnés pour le luxe, jouissent de

l'impression qu'ils font aux autres, mais ils ne la partagent pas.

Dans la première jeunesse, le luxe plaît; on sent vaguement que l'amour propre nous prépare des jouissances : dans l'âge mûr, tout nous ramène à la nature ; nous commençons à prévoir que les hommes nous traiteront avec moins d'indulgence qu'elle.

Une véritable amitié est sur la terre le terme et la source de tous les plaisirs. Dans la jeunesse, on prend souvent des goûts pour de l'amitié ; et puisque le fantôme a été si précieux, que ne sentira-t-on point pour la réalité ?

Il ne suffit pas de montrer à un homme le but où il doit atteindre, il faut encore lui indiquer le sentier qui peut l'y conduire.

On croit prendre la mesure de

l'esprit des autres, et souvent l'on ne donne que la mesure du sien.

Il faut vivre pour ses devoirs et pour les personnes qu'on aime; on se repent lorsqu'on fait trop pour l'insensible postérité.

Les mots nobles s'usent par la répétition dans un même ouvrage. Il faut se rappeler le fanal de Plimouth, qu'on ne distinguoit jamais des autres lumières répandues sur la rive, jusqu'à ce qu'on eut imaginé de l'éclipser de tems en tems par un corps intermédiaire, afin de le rendre plus remarquable par cette singularité.

Un homme d'esprit, fort gros, incommodoit un mauvais plaisant du parterre. Quand on est de cette taille, dit le plaisant, il faut aller aux loges. L'homme d'esprit s'inclina profondément en le regardant : Excusez-moi, monsieur ; il n'est pas donné à tout le monde d'être plat.

On avoit peint une jolie femme sous la figure de l'Hiver ; on mit ce quatrain au bas du portrait :

Avec cette mine
Et quinze ans,
L'on est, sous la martre et l'hermine,
Le Printems.

On demandoit pourquoi M. Alberoni avoit perdu sa place en Espagne, tandis que Dubois avoit conservé la sienne jusqu'à sa mort. *C'est*, dit-on, *que le cardinal connoissoit les affaires, et que Dubois ne connoissoit que le Régent.*

M. Orri, homme brusque, vertueux, et contrôleur-général des finances, répondit à Mme. d'Etioles, qui lui demandoit une place pour un protégé : *Si vous êtes ce que l'on dit, vous n'avez pas besoin de moi ; si vous ne l'êtes pas, je ne donnerai cette place qu'au mérite.* Mme. d'Etioles lui tourna le dos, et le roi

le reçut ensuite avec beaucoup de froideur.

Il ne faut jamais réunir dans une même phrase le propre au figuré ; c'est une obscurité de plus.

Il ne faut jamais des doutes sur les faits dans un ouvrage ; c'est de la négligence pour le lecteur, et non de la modestie.

L'habitude donne beaucoup de force aux lois ; et cette force est encore plus grande pour le peuple, dont la mémoire ne se prête pas aux variations, et qu'on doit astreindre à faire chaque jour la même chose, si l'on veut qu'il la fasse bien.

Le respect qu'on avoit autrefois pour le roi, et celui qu'on montroit aux femmes, avoient beaucoup d'analogie, et caractérisoient les gens bien élevés ; c'étoit, dans les deux cas, l'hommage de la force rendu à la foi-

blesse, pour donner à celle-ci, dans toutes les institutions sociales, le degré d'influence qui en fait le lien.

Quand un anatomiste veut faire connoître quelques parties délicates du corps humain, de l'oreille par exemple, il grossit extrêmement tous les osselets, pour qu'ils frappent les regards; de même, en morale, une vérité fine doit être présentée dans son extrême, pour être sentie. Si donc l'on vouloit faire connoître que la volonté du grand nombre ne doit pas l'emporter sur celle du petit nombre, l'on n'auroit qu'à supposer une assemblée de quatre-vingt-dix-neuf personnes qui demanderoient la fortune légitime du centième d'entre eux, ou sa vie, quoique innocent.

Les tribunes ne peuvent jamais représenter le peuple ; elles représentent plutôt l'ordre des non-propriétaires : c'est une seconde chambre

à laquelle le tiers-état n'avoit jamais pensé, quand il voulut se constituer en une seule.

Le peuple a toujours deux vœux, celui de ses passions du moment, et celui de la raison quand les passions sont calmées ; et les représentans doivent être pour eux ce que la réflexion est aux gens bien élevés.

Les mots sont pris d'abord dans une acception fort simple ; ensuite le tems, les hommes qui les emploient, les passions, les circonstances, modifient, grossissent leur signification ; chaque jour y ajoute une idée accessoire favorable ou défavorable. Bientôt ces différens sens se prêtent aux opinions de chacun ; on ne s'entend plus en parlant la même langue : enfin il faut reprendre le mot dans son origine, le débarrasser de tout le cortége dont les siècles et les enthousiastes l'ont en-

vironné; et souvent l'on apprend à rejeter ce qu'on admiroit avec passion, de même on admire ce qu'on rejetoit.

La différence de la tragédie ancienne à la tragédie moderne, disoit M. de Marmontel, est celle d'un tourne-broche à une montre : dans le tourne-broche, le poids qui fait mouvoir la machine est en dehors; c'est la fatalité, etc.; dans la montre, comme dans la tragédie moderne, le ressort est en dedans ; c'est l'amour, l'ambition, la grandeur d'ame, etc.

On disoit d'un homme de génie qui vouloit apprendre aux hommes à voler : C'est du moins ainsi qu'il les a instruits à marcher.

M. de Marmontel a réuni dans un seul livre tout l'esprit de sa conversation, et tout celui que les autres emploient depuis long-tems; en sorte qu'on ne pourra plus se servir d'aucun

de ses contes, puisqu'ils sont imprimés. Il a fait comme Alexandre, qui brûla tout son bagage et tout ce qu'il avoit déjà conquis, afin d'avoir un motif de plus, pour lui et pour ses soldats, de faire de nouvelles conquêtes.

Ne pensez pas, dit Walpoole à milord Chesterfield, à la tête d'un ouvrage périodique appelé *le Monde;* ne pensez pas que je distingue les feuilles par nos lettres initiales ; rappelez-vous la Fable : le coucou chantoit la nuit, et le rossignol, en même tems, faisoit entendre son ramage. Quelle belle voix nous avons, nous autres oiseaux ! s'écria le coucou.

On appliquoit à l'érudition, comme aux pensées, ce mot de M. d'Aguesseau sur Duclos, *L'on voit bien qu'il ne sait cela que d'hier.* Mais pourquoi s'aperçoit-on aussi que l'érudition

l'érudition est fraîchement acquise? c'est parce qu'elle n'a point de confraternité avec les idées ; on voit qu'elles n'ont pas vécu long-tems ensemble.

Les idées fines qu'on exprime imparfaitement, restent toujours mal terminées et confuses dans notre tête; nous retombons souvent dans les mêmes sans nous en apercevoir ; car nous ne connoissons pas toute l'*idée* et nous ne la reconnoissons pas : cependant, comme elle existe dans le magasin de nos pensées, elle se représente à nous, et nous la montrons sous une autre forme en croyant exprimer une nouvelle conception.

Il faut éviter et corriger toutes les choses qui nous inquiètent, et qui doivent nous être indifférentes ou en elles-mêmes ou par notre position. Lorsqu'on est heureux dans les choses essentielles, on sent trop les

petites épines, comme on ne sent les petites douleurs qu'en santé. Chacun a son secret sur toutes les bagatelles qui l'affectent mal à propos, et chacun peut faire usage de cette observation.

On disoit d'un jeune homme qui vouloit se faire trop tôt une réputation : *Il s'est laissé bien du tems pour la perdre.*

A quelque âge que l'on soit, on peut regarder chaque jour comme un don de la Providence et comme une vie ; notre premier soin doit être de le consacrer à Dieu, et de prendre la résolution non-seulement de ne rien faire de répréhensible, mais de faire tout le bien qui est à notre portée, tant en actions qu'en paroles, et en sacrifices de caractère et de volonté ; et pour cela nous devons préférer à nos goûts et à nos amusemens, l'exercice de nos devoirs, et préférer aussi les plus

grands devoirs à ceux d'une moindre importance, sans consulter notre penchant. Il faut aussi prendre notre résolution de nous refuser à tout ce qui peut blesser le moins du monde la pureté de nos principes, et à tout ce qui nuit à notre santé; et enfin nous devons faire tous les jours une petite éducation pour l'esprit, en réveillant les idées qui calment, qui *arrangent* la tête, et qui y rassemblent tous les rayons de l'intelligence.

Pour éviter les distractions, qui finissent toujours par détruire tous les talens, on doit s'imposer la loi de faire une chose après l'autre, selon qu'elles se présentent, et non en cherchant, avec les tourmens de l'incertitude, celle qui paroît la plus pressée. Il faut tâcher de se livrer uniquement à l'objet qui nous occupe, et nous ne devons pas quitter

le travail que nous avions projeté, avant qu'il soit entièrement fini. Ce précepte d'attention permanente sur un seul objet, s'applique aux affaires, aux études et à la conversation : autrement on use ses nerfs, et l'on réduit à rien l'effet de ses facultés, en les divisant par la distraction ; on s'inquiète, on déplaît, et l'on fait tout imparfaitement.

C'est une grande duperie, disoit quelqu'un, de faire ce qu'on appelle des provisions pour l'avenir, c'est-à-dire, de rendre des soins à un homme dans l'espérance qu'il pourra nous être utile un jour : ce jour arrive, et il n'est plus dans la place qui lui donnoit le moyen de nous servir, ou il est mort, ou nous sommes infirmes, et éloignés ainsi pour jamais de la carrière que nous voulions suivre. Il ne faut donc faire sa cour qu'à la vertu et au mérite, qui sont de tous les tems.

Les génies supérieurs se permettent de mauvaises mœurs, avec moins d'inconvéniens pour leur réputation et plus de publicité que les hommes médiocres : c'est comme les femmes de la cour, comparées à des bourgeoises ; on se sauve du mépris public sur la barque de l'esprit, comme sur celle de la naissance. Mais ce calcul humain est absolument faux en morale ; car plus nous avons reçu de faveurs de la Providence et d'avantages personnels, plus nous sommes coupables lorsque nous ne résistons pas à nos vices.

Nous ferions bien de nous demander toutes les années quel est le genre de vie qui nous plaît le plus : nous changeons de goûts avec elles ; il faudroit changer aussi l'emploi de notre tems.

Certains caractères sont moins blessés de l'omission entière de leur

volonté, que de la résistance à leur volonté.

On voit dans *Tarare*, que la différence des mœurs empêche l'indécence. Un Turc se montre dans le sérail sans qu'on blâme l'auteur de l'opéra. Si la scène étoit en France, elle seroit insupportable.

Il ne faut jamais que la présence d'une personne considérable ou d'un mérite distingué, fasse négliger les égards dûs à celles qui lui sont inférieures ; cette conduite opposée est dure et manque de noblesse. Cet avis est surtout essentiel pour les maîtres de maison.

On disoit que l'abbé de*** trouvoit le moyen de montrer son immoralité jusque dans ses opinions sur les mots de la langue françoise ; car telle est la force du naturel.

On disoit d'une personne qui lit

beaucoup : *C'est une paresse qui a bonne mine.*

Il faut avoir pensé sur toutes sortes d'objets pour être en état de soutenir la conversation et de la rendre intéressante. La lecture des mêmes livres forme le goût et rétrécit l'esprit ; mais si l'on veut chercher à réunir la perfection du goût à l'étendue de l'esprit, il faut se borner au petit nombre de bons écrivains françois qui ont fait la réputation de notre littérature, et lire dans les langues étrangères tous les ouvrages qui peuvent étendre nos connoissances.

Les pensées de Montesquieu montrent l'homme tout entier dans les derniers replis de ses réflexions.

Sous l'ancien régime, plus la cupidité étoit devenue exorbitante dans ses demandes, plus l'honneur étoit devenu délicat dans ses *exigences*,

afin que l'estime pût balancer la richesse ; ce qui est fort difficile dans ce siècle.

Il faut se défaire des choses auxquelles nous ne mettons point de prix, en faveur des personnes qui peuvent ou qui savent leur en donner.

Il fait obscur dans le cerveau de M***, et il y cherche ses idées à tâtons.

On disoit de cette éloquence coupée et peu sensible de M. *** : *Son éloquence ne procède que par entrechats.*

On ne doit jamais montrer aucun ouvrage avant de l'avoir lu tout haut avec attention, et avant de se l'être fait lire ensuite par une personne qui n'ait aucune connoissance des belles-lettres. Dans la première épreuve, on aperçoit les mots répétés ; dans

la seconde, on découvre les défauts d'harmonie et le peu de clarté dans l'arrangement des phrases, et l'on voit, en un mot, si l'on peut se passer de ponctuation; but auquel tout bon écrivain doit tendre, s'il veut donner à son style toute la perfection dont il est susceptible.

Certaines gens usent leurs idées et n'en changent jamais : il faut bien conserver les anciennes quand elles sont bonnes, mais il ne faut pas les faire reparoître trop souvent ; il est essentiel de pouvoir en montrer tous les jours de nouvelles ; et pour y parvenir, on est obligé de fixer son attention pendant quelque tems sur des objets absolument nouveaux, afin de dominer l'habitude qui reproduit les anciens sous différentes formes. On feroit donc fort bien de varier tous les trois mois ses lectures, ses sociétés, ses études, sa

langue usuelle, le lieu de son habitation, etc. Au bout de ce tems déterminé, on pourroit reprendre ses anciennes habitudes; on y découvriroit alors des choses nouvelles. Nos connoissances récemment acquises, en se mélant aux autres, feroient l'effet d'un verre ajouté à un télescope.

LETTRES,

ET FRAGMENS DE LETTRES.

A M. de GUIBERT.

Août 1785.

Vous me demandez des nouvelles de ma santé avec un léger mouvement d'humeur, qui rend cette marque d'amitié plus aimable encore. Vous êtes blessé d'une certaine conversation sur les lettres, où vous ne paroissez pas de mon avis; c'est pourtant vous qui avez contribué à me donner cette opinion; vous qui, tous les soirs, en rentrant chez vous, secouez votre plume, comme le petit chien du pélerin secouoit sa patte, pour en faire tomber des perles et des diamans. Chaque mot de votre

journal a un charme nouveau qui s'attache à vous. Vous nous faites regarder par cette fenêtre du cœur de l'homme, et jamais nous n'aurons un spectacle plus noble ni plus touchant. Mais toutes les lignes de vos lettres ontaussi une autre puissance: elles me font lire dans mon propre cœur; elles m'apprennent combien je sais aimer et estimer; et enfin elles me font sentir le prix de la vie, malgré mes souffrances. Ah ! qu'on écrive toujours de même, et je n'aurai que du mépris pour les lettres soignées ou dictées par l'esprit seul: mais il ne faut pas, comme la personne chérie que je voulois corriger, donner à ses amis, dans des phrases banales, la superficie de sa pensée; il faut la leur livrer toute entière; il faut ne leur rien dire qu'on puisse appliquer à d'autres: l'adresse doit se lire sur toutes les phrases, comme elle se lit en société sur les physionomies.

Je ne puis penser que vos opérations restent sans fruit ; mais vous savez de qui l'on a dit qu'il croyoit n'avoir rien fait quand il lui restoit quelque chose à faire, et vous me paroissez extrêmement de la famille.

Pendant que je vous écrivois, l'on m'a annoncé M. de Lally : je lui ai parlé de sa pièce ; il la savoit par cœur ; je l'ai engagé à nous la lire. Quel espace je viens de parcourir, de Nina à Stafford ! Cette tragédie, du genre le plus sévère, est un monument de piété filiale : les vers sont à la fois forts et faciles ; car l'expression est simple, mais elle renferme toujours une idée. Le style est trop austère pour avoir de la couleur ; mais on ne la regrette pas : c'est un marbre qu'on ne pourroit peindre sans le dégrader. Le sujet, tout grand qu'il est, seroit peut-être moins intéressant si l'on ne transportoit sans cesse la scène publique à la scène

particulière ; c'est l'inverse de nos tragédies. M. de Lally n'est point un homme ordinaire : son amour propre, son cœur et sa fortune, dépendent d'une seule entreprise ; aussi la poursuit-il continuellement. Point de repos dans sa pièce ni dans sa conduite : il vous entraîne avec lui. . . . . .

. . . . . .

*A M.***.*

Votre lettre, monsieur, a été pour moi, dans mes maux, un oracle de consolation ; du moins il n'y a pas une de vos paroles qu'on ne dût mettre dans la bouche des anges, si l'on vouloit leur prêter un langage digne d'eux. Mais est-ce bien vous dont la sensibilité est si douce et si énergique ? Combien je m'étois trompée ! je vois, en effet, les mêmes vertus que je vous attribuois, mais je ne vois rien de cette âpreté sévère qui

les cultive comme une terre ingrate, à force de veilles et de labeur. Je ne croirai plus désormais qu'un homme profondément estimable puisse avoir de véritables défauts ; car ceux que les circonstances et la foiblesse humaine rendent presque inévitables, peuvent-ils recevoir ce nom, surtout quand on est susceptible de retours si touchans ? Hélas ! le repentir est peut-être une vertu de plus, refusée à des ames plus froides, quoique plus irréprochables. Que je vous aime, d'avoir jeté un œil d'intérêt sur cette tendre affection qui m'unit à M. Necker ! Il est des sentimens qu'on n'aperçoit qu'avec le même cœur qui les fait naître. Il est aussi des désirs qu'on ne peut avoir sans qu'ils soient réalisés ; tous les besoins de l'ame nous apprennent que nous trouverons hors de nous l'objet analogue qui peut les satisfaire. Non, ce n'est point en vous ôtant votre

esprit supérieur et votre faculté de raisonner, que je voudrois vous entrainer dans la *carrière de mes espérances*. La route du génie et celle du sentiment sont toujours les mêmes; tout ce que l'un indique peut être trouvé par l'autre : nous en avons l'emblème dans cet animal si heureusement doué, qui montre au lion le lieu qui recèle sa proie, et le côté vers lequel il doit diriger sa course et ses efforts. Pour moi, je vous l'avoue, je ne dis pas avec les philosophes, *Je pense, donc je suis;* je dis, *Je pense, donc Dieu est.* Cette idée est inséparable du sentiment de mon être; elle comprend tout pour moi, elle satisfait tous mes goûts, elle répond à tous mes penchans : je n'ai plus de curiosité, le mot de l'énigme est trouvé; je n'ai plus de désir, tous mes vœux sont remplis; je n'ai plus d'incertitude, ma route est tracée. Je ne réçuserai point votre

votre génie dans cette grande question : prenez, comme le poëte sacré, *les ailes de l'aube du jour* pour *atteindre à l'extrémité de l'univers ;* vous y rencontrerez, comme lui, la main de l'Éternel. Ces ailes du soleil ou du jour sont, en effet, celles du génie ; l'on croit en vain fuir avec elles celui qui nous les a données ; elles nous conduisent involontairement au lieu même qui en est l'origine.

Les femmes, dites-vous, sont toujours la cause de tous les maux et de tous les biens de ce monde : ce mot décèle encore un peu de rancune contre l'espèce ; elle ne vaut pas l'honneur que vous lui faites ; il n'y a que les exceptions qui ont la force des grands vices ou des grandes vertus. Pensez plutôt que les défauts des femmes leur ont été donnés par la nature, pour exercer vos qualités : nous n'avons rien d'absolu ; toute

notre existence est en rapport. Pardonnèz donc à votre femme et à vos enfans des sentimens moins prononcés que les vôtres ; aimez-les, rendez-les heureux , afin qu'ils puissent mettre l'affection qu'ils auront pour vous à la place des principes que vous voudriez leur donner : elle sera bien aussi pure et aussi agréable à l'Être supréme

Il y a long-tems que le pauvre curé est un peu inquiet sur ma destinée ; j'ai fait ce que j'ai pu pour le rassurer : c'est un fort bon homme , mais qui , comme tous les intolérans, a la modestie de prendre la mesure de son esprit pour le plus haut point de la sagesse. Adieu , monsieur , je retourne à Saint-Ouen : si vous venez à Paris, faites-le dire chez moi ; je vous enverrai chercher le jour que vous indiquerez ; et puisque notre intérieur ne vous a pas été désagréable, vous y trouverez toujours et les

mêmes sentimens qui vous ont plu, et un accroissement à tous ceux que vous nous avez inspirés, et qui ne peuvent plus finir qu'avec ma vie.

Notre excellent archevêque est beaucoup mieux. Mon cœur le suit dans toutes ses circonstances : les diverses occasions que j'ai eues de le connoître, me l'ont fait regarder comme une de ces ames si clair-semées sur la terre, qui en suspendroient la destruction si son arrêt eût été prononcé.

A M. le chevalier AUDE.

Je suis charmée de votre lettre, monsieur ; je vois que le goût de la littérature n'a pas affoibli en vous la passion des sciences, ni les amusemens de l'esprit, ni les transports qu'on doit au génie : bien différent de la plupart de nos jeunes gens, qui ne connoissent que ce qu'ils touchent;

et pour qui M. de Buffon est un phénomène céleste dont ils laissent l'observation aux astronomes, toute votre lettre montre au contraire que vous êtes pénétré de la lumière de ce bel astre ; vous le voyez à son couchant, mais son disque est plus grand qu'il ne fut jamais à son midi. Que j'aime ces lectures dont vous me parlez ! quel beau spectacle que M. de Buffon à côté de ses ouvrages ! c'est le seul moyen possible de les embellir et de les agrandir encore : vous êtes alors comme ces voyageurs qui sont plus frappés de la majesté des fleuves qui baignent ma patrie, après avoir admiré l'imposante hauteur des montagnes d'où ils tirent leur source. Quel bonheur pour vous, monsieur, d'être appelé par les circonstances à vivre auprès de M. de Buffon ! Dans la plupart des grands hommes, les petits défauts intérieurs altèrent les grandes vertus ; chez M. de Buffon,

toutes les qualités aimables sont la suite de ses vertus : il est sensible, parce qu'il est bon ; doux, parce qu'il est sage ; exact, par amour de l'ordre : il n'est donc pas surprenant qu'il soit chéri de tous les âges, car il touche par quelque point à tout ce qui est bon.

Je n'ai pu m'empêcher, monsieur, de faire lire votre jolie lettre. M. le marquis de Chastelux, qui l'a fort goûtée, m'en a montré une de M. de Buffon sur son voyage d'Amérique, où nous avons reconnu la griffe du lion ; je parle de cette belle griffe qui porte le sceptre, non de celle qui déchire, dont on n'use pas à Montbard.

J'attends la suite de votre poëme. La manière touchante dont vous parlez de M. Necker, et l'honneur que vous me faites en particulier, pourroient me rendre bien partiale ; mais vous n'avez besoin d'aucune autre préven-

tion que celle qu'inspire un vrai talent ; peut-être que cette grande voix de Buffon, après s'être fait entendre au milieu des malheurs de la Calabre et du bouleversement de la nature, viendra aussi se mêler à l'harmonie de vos vers ; peut-être vous dira-t-elle que *la faim qui se baigne dans un cercueil de rage*, est une image trop recherchée : mais nous lui répondrons en revanche que cette expression, *le repos tourmente*, est d'une vérité sublime, et que se rencontrer ainsi avec M. de Buffon, se trouver ainsi en harmonie avec ses pensées, c'est avoir acquis le droit de hasarder beaucoup de choses. La nature, qui vous a fait naître poëte et Français, a voulu perfectionner son ouvrage, en vous transplantant auprès de ce cèdre du Liban, dont les moindres branches servent à porter notre pavillon dans les pays les plus éloignés.

A M. l'abbé BARTHELEMI.

Souffrez, monsieur, que je sois l'interprète de la reconnoissance de M. Necker : dans ce moment je puis seule jouir de votre beau présent ; mais du moins M. Necker entend la renommée. D'ailleurs, je lui cite les traits qui m'ont surtout frappée, et nous finissons toujours par observer, avec attendrissement, que jamais cette Grèce, dont les philosophes font encore l'admiration de notre siècle, n'a possédé dans son sein leur véritable modèle. Hommage à la vertu pure et paisible qui a consacré trente ans de sa vie à nous tracer, dans la langue de Fénélon, cette réunion enchanteresse des plus grandes beautés de la nature à tous les chef-d'œuvres de l'art, des ames les plus héroïques aux génies les plus sublimes, des caractères les plus élevés aux

mœurs les plus simples ! hommage à ce peintre de lui-même, qui n'a jamais rien vu au dehors, de bon, d'honnête et de délicat, qu'il ne le retrouvât mieux encore au fond de son cœur ! Tel est aussi le charme de son ouvrage ; il peut s'appliquer ce mot de Montaigne, pour exprimer une autre sorte d'intérêt : *C'est que c'étoient eux, c'est que c'étoit moi.* Douce et délicieuse lecture, qui pouvez animer la plus profonde solitude, et rendre cependant le calme à des cœurs agités par le tumulte du monde, puisse arriver le tems où vous trouverez dans toutes nos ames la paix et cette harmonie qui présida nécessairement à ce travail immense, et qui liant toutes les parties ensemble par le même sentiment, nous présente, dans des faits déjà connus, une nouvelle Grèce et une nouvelle histoire.

Recevez, monsieur, l'assurance

de notre attachement et de notre admiration.

A M. le marquis de CARACCIOLI.

Je suis charmée, M. le marquis, de l'absence de votre secrétaire : la langue dans laquelle vous écrivez est celle de votre pensée ; elle est originale comme elle ; et ce n'est pas sur une statue antique qu'il faut placer un *pouf* de Mlle Bertin : enfin, je vous entends, je vous vois, et tout cela, grace à cette charmante magie d'un langage que vous nommez iroquois, et qui semble en effet celui de la nature même dans sa première simplicité. Puisque nous voilà donc tête à tête, n'ayant que les Alpes entre nous deux, parlons un peu de nos grandes affaires ; vous en suivez sûrement la marche. Je vous envoie, par votre ambassadeur, le dernier rapport que M. Necker a fait au conseil ;

et quoiqu'il fût destiné à être public, il est tellement l'image de la vérité, la peinture de l'opinion et le tableau intérieur de tous les grands acteurs, qu'il me seroit impossible d'y rien ajouter, même si je vous parlois à l'oreille : car M. Necker a le mérite et le talent de tracer les idées les plus utiles et les plus intéressantes, en peignant le fond de son ame ; et, par une circonstance extraordinaire, son existence est devenue inséparable du bien public ; c'est le tison de Méléagre, auquel sa vie ministérielle est attachée.

Tout le monde s'est trompé avec vous sur l'archevêque de Sens ; jamais le piédestal n'a fait un plus grand changement dans l'opinion : mais le public est déjà bien loin de toutes ces spéculations sur les caractères ; il se fait lui seul le modèle et la règle de tout ; et l'Alexandre qui voudroit mener ce Bucéphale, n'auroit, comme

l'ancien, aucun autre moyen pour réussir, que de s'abandonner à sa course, en tâchant de la diriger. Vos réflexions sur les parlemens ont été bien justifiées; mais quelle que soit votre sagacité pour tout comprendre et tout deviner, il est impossible que vous ayez une idée de ce Paris devenu raisonneur et homme d'état; et ces belles dames qui jouoient un si grand rôle autrefois, hélas! que sont-elles devenues, au milieu de cet incendie? elles font de vains efforts pour atteindre le pas des Énées qui voudroient sauver leurs pénates. Je ne vous dirai rien de M.**; nous sommes si occupés, que nous n'avons le tems ni de haïr, ni de mépriser; il faut être un peu plus tranquille, pour cultiver des sentimens amers qui ne sont pas indigènes à notre nature: mais pour parler de ceux que nous honorons davantage, je vous envoie l'*Importance des opinions religieuses*; je ne

connois pas d'ouvrage qui convienne mieux à cette réunion, que vous peignez si bien, de la vigueur de l'ame et de la foiblesse du corps. C'est bien en lisant ce livre que j'aurois voulu dire à tous les incrédules : J'appelle de César mal informé, à César mieux informé. Je me trouverai toujours heureuse que M. Necker ait eu le tems de le faire ; le travail pour l'éternité devoit précéder celui des tems, et il a prouvé qu'il pouvoit rentrer en lui-méme et s'élever encore, quel que fût son sort sur la terre. Adieu, M. l'ambassadeur, le tems nous presse ; j'entends déjà la trompette qui convoque les états généraux. Si nous pouvions, au lieu de ses sons bruyans, faire venir vos doux concerts, substituer Sacchini à d'Epresmenil, tous nos vœux seroient remplis ; car nos querelles demandent d'être appaisées ; elles ne roulent pas sur une haquenée ; c'est

un véritable cheval de Troye dont l'explosion peut nous réduire en cendres. Paix, douceur, harmonie, union; voilà donc les seuls mots qui doivent composer notre langue. J'en retrouve d'autres cependant en vous écrivant; le cœur et la pensée désireroient même de nouvelles expressions pour rattacher à nos sentimens ceux que l'absence tâche en vain d'en séparer. Croyez, M. le marquis, que nous serons à jamais vos admirateurs et vos amis.

*Fragment d'une lettre à M.****

Février 1792.

Convenez que les leçons de la philosophie ne sont pas toujours d'accord avec l'expérience, et que la liberté, comme tous les autres biens de la vie, a besoin de modifications. Ce paradoxe, si c'en est un, n'est pas plus hardi que plusieurs autres vérités du même genre. Vous voulez,

par exemple, qu'on ensevelisse la boussole et qu'on jette le salpêtre, c'est-à-dire, qu'on ôte aux hommes l'art de chasser et de naviguer, pour éviter les abus de ces belles découvertes. Et pourquoi ne voudriez-vous pas qu'on présentât la liberté avec des ménagemens? car si vous limitez l'usage des biens que l'intelligence de l'homme lui fait trouver dans la nature, réglez aussi les combinaisons abstraites de sa pensée, labyrinthes moins aisés à traverser sans erreur, que ceux des phénomènes du monde. Pour moi, je vous l'avoue, je ne mettrois pas la liberté au premier rang des biens, sans le plaisir que je trouve à en faire le sacrifice : et c'est, je crois, le plaisir de la vertu ; c'est pour nous le faire goûter que l'Être suprême nous a laissé une seule faculté véritablement divine par son indépendance absolue ; la volonté.

A Mr MEISTER.

Genève, Février 1792.

J'allois vous écrire, monsieur, pour vous parler de vos deux ouvrages et du manuscrit de Mlle. Clairon ; mais votre bonté, qui ne se lasse point, me prévient encore, et je reçois de vous une de ces lettres qui remplissent et animent notre solitude, en donnant assez d'aliment à nos réflexions pour nous tenir lieu, pendant long-tems, du théâtre du monde, et pour répandre du jour sur toutes les circonstances qui, sans vos soins, nous laisseroient souvent dans une pénible obscurité.

Je ne puis me lasser de lire l'ouvrage que vous venez de réimprimer avec des additions. Vous avez la perfection de la simplicité : votre raison paroît toujours de l'esprit, et votre esprit paroît toujours de la raison ;

l'image ne semble jamais que le mot propre ; et le mot propre est si bien à sa place, qu'il tient lieu d'image, parce qu'il jette de la lumière sur tout ce qui l'environne, et jamais aucun ouvrage n'a mieux présenté tous les agrémens attachés à une parfaite convenance. Tout m'a frappé, à l'examen, dans cet ensemble d'observations, où rien ne paroît frappant, au premier coup-d'œil, que l'élégance du style et l'harmonie des idées.

J'avois lu le dialogue sans connoître l'auteur ; la forme que vous avez prise est préférable, peut-être, à toute autre, dans un tems où l'on s'occupe plus des hommes que des choses. Cette ingénieuse conversation est à la fois un monument du bon esprit de tous les tems, et de l'esprit particulier à notre siècle ; on y apprend avec quelle rapidité il faut écrire pour être lu aujourd'hui : tout

tout est en trait ou tout est substantiel.

J'ai lu plus d'une fois, avec un grand plaisir, le précieux manuscrit de Mlle. Clairon ; témoignez-lui, je vous prie, combien je suis sensible à la faveur qu'elle m'accorde. Sa manière d'écrire et de converser a pour moi un attrait particulier ; c'est un je ne sais quoi d'une perfection idéale et cependant réelle ; et je m'explique cet aperçu singulier, en me rappelant que ses rôles étoient plus dans son caractère, que sa conduite hors du théâtre, et qu'elle méloit toujours un peu de Cornélie ou de Sabine à Mlle. Clairon, dans son extérieur et dans ses sentimens les plus intimes : je suis persuadée que si elle étoit née à Rome, elle auroit été plus Romaine qu'aucun de ses modèles. Aussi la franchise de ses aveux et la désapprobation qu'elle y joint toujours, sont une autre sorte d'hommage

rendu à la vertu, et donnent à Mlle. Clairon le droit d'être sévère. J'avois découvert ses sentimens ; car je n'ai jamais géné mes jugemens en sa présence ; et je connois beaucoup de femmes du monde devant qui je me suis senti la pudeur de la pudeur. Le style de Mlle. Clairon charme aussi par une certaine décision ; un certain abandon de fermeté, si je puis m'exprimer ainsi, une certaine simplicité toujours noble, quoique dénuée d'ornemens ambitieux, semblent dévoiler à la fois tous les secrets de son ame ; elle rappelle ces guerriers qui jetoient leurs armures et leurs vêtemens pour prouver qu'ils étoient invulnérables.

Vous me ferez lire les lettres de Mirabeau, et subir le supplice moral d'admirer ce que je ne puis aimer ni estimer.

Continuez, monsieur, à écrire et à parler en faveur de la cause de

l'humanité : la multitude, comme les flots de la mer, prend de proche en proche le calme ou l'agitation ; et l'on sait que Franklin appaisoit les tempêtes en jetant dans les ondes quelques vases d'une huile moins douce que vos paroles.

A M. de SAUSSURE.

Non, monsieur, ce n'est pas le cadavre de l'univers, comme vous le dites avec tant d'énergie, que vous avez vu étendu sous vos pas ; c'est, au contraire, la figure noble et colossale d'une nature effrayante et sublime. Nous vous avons suivi en tremblant, à travers les précipices et les dangers ; vous nous avez fait éprouver tous les sentimens d'espérance et de crainte qui rendent la vie du chasseur de chamois si délicieuse et si terrible ; nous avons cru jouir avec vous de ce magnifique

aspect dont vous fûtes frappé, quand, nouvel Encelade, vous escaladâtes le Mont-Blanc. Certainement le chaos de Milton, les enfers de Virgile*, et les palais des Gnomes dans *les Mille et une Nuits*, ne sont que des inventions d'enfant à côté des merveilles que vous nous avez fait connoître; car la nature et la vérité ont un caractère auquel l'imagination ne peut atteindre. Il y a, dit M. de Buffon, une sorte de courage d'esprit à pouvoir envisager, sans être effrayé, la variété et la grandeur des objets qui composent la science de la nature. Que pensera-t-il donc d'un homme qui risque mille fois sa vie pour étendre encore les limites de cette science? Vous m'avez prouvé que, même dès ce monde, nous pouvons concevoir des sensations que nous n'avons jamais éprouvées, goûter des jouissances qui semblent appartenir à une autre espèce que la

nôtre, et rassembler des idées et des images dont notre univers ne nous a jamais présenté ni le premier germe, ni la première esquisse. Pardon de vous parler si long-tems des accessoires de votre travail. Vous faites l'anatomie du monde; mais c'est un corps vivant qui vous a servi d'étude, et vous nous apprenez aussi à l'admirer. Colomb ne s'exposa pas à plus de dangers que vous; mais il porta en Amérique la boîte de Pandore, et vous nous rapportez du Mont-Blanc les plantes les plus salutaires : et d'ailleurs vous avez découvert, au milieu du chaos, l'empreinte de la main divine qui créa l'univers, et qui semble s'être appuyée un moment sur ces hautes montagnes pour en faire descendre la fécondité dans nos vallées. Vous avez élevé mon ame, monsieur, en me faisant voir ces magasins du monde; et je gémis continuellement sur ma foiblesse, qui

ne me permet pas de marcher sur vos traces. Mais mon imagination supplée souvent à mon impuissance : j'entends, en vous lisant, le bruit sourd des avalanches et le frémissement de la matière électrique ; enfin, saisie de terreur et d'admiration, j'aperçois quelquefois, dans le lointain, la tombe d'un chasseur téméraire ; je vois son ombre errer paisiblement dans ces lieux solitaires, et je sens que je lui porte envie ; il me semble que je voudrois finir mes jours dans ces douces retraites et auprès de M. Necker, afin d'y rendre un dernier hommage à la nature et à l'amour conjugal, qui nous restent seuls sur les débris de toutes les illusions de la vie. M. Necker m'a remis le soin de vous peindre ce que nous avons ressenti tous les deux : nous avons frémi ensemble sur vos dangers, en admirant votre courage ; et en consultant les liens qui nous

attachent à vous, nous croyons avoir le droit de vous recommander une vie qui nous est bien chère. Recevez l'assurance de ce sentiment.

A M. DUBUCQ.

M. Necker, monsieur, après une rechute qui nous avoit fort inquiétés, est, grâces au ciel, en assez bonne santé, et nous n'avons plus de droits à votre compassion ; mais nous en avons beaucoup à votre amitié. Le passé n'est plus pour moi qu'un songe pénible, comme celui d'Ève dans Milton, quand le crapaud étoit à son oreille. Ce crapaud n'étoit pas pour nous le démon tentateur, mais le démon de l'envie et de la calomnie ; et l'un ne le cède pas à l'autre. Quant à mon Adam, il aimoit un peu à planter et à élaguer ; mais comme ce n'étoit pas dans le paradis, chaque jour diminue ses regrets, et j'espère

de vous le rendre digne de vous entendre, et capable de jouir, dans le calme, de tout l'intérêt de votre conversation. Nous sommes charmés ici des succès de M. de Castries; et la gloire indirecte qu'on tire d'une longue intimité, a peut-être plus de charmes, et à coup sûr moins de tourmens, que celle qu'on reçoit immédiatement. M. Necker est pénétré des bontés de Mme. la duchesse de Choiseuil; il me semble que c'est dans ce moment seul qu'il jouit de tous les sacrifices qu'il a faits, et par le souvenir qui lui en reste, et par l'estime des personnes qui seules peuvent être comptées. Permettez que je mette la voix publique dans ce nombre; je la crois digne de vous être associée, parce qu'elle est, comme vous, noble, grande, impartiale, et même un peu métaphysique. Au reste, vous n'êtes point un être abstrait dans votre intérêt pour vos

amis, mais seulement dans celui que vous prenez pour votre fortune ; car vous avez oublié de m'instruire de votre sort sur l'affaire de Saint-Eustache : et cependant ce qui vous touche m'occupe vivement, puisque vous m'avez inspiré tous les genres d'estime et d'amitié, et pour toute ma vie.

Au même.

Nous attendions de vos nouvelles, monsieur, avec bien de l'impatience: vos amis, la société, le bon goût, le bon esprit, tout ce qu'il y a de bon et d'honnête dans le monde vous désire et vous regrette. Pourquoi faut-il que votre bonheur ne soit pas la suite de toutes les qualités qui vous distinguent? mais la vertu la plus pure doit être quelquefois victime sur la terre, comme les brebis sans tache sont destinées à être immolées sur l'autel.

C'est des efforts que vous allez

faire que nous attendons votre retour. Il me semble que dans vos opérations, vous ne pouvez trop vous défier de vos lumières ; elles vous éblouissent comme nous ; et en portant votre attention toute entière sur les grandes masses, elles laissent échapper les détails ; ou, pour ne point employer de comparaison, vous avez une manière de voir par abstraction, qui conviendroit fort bien à de pures intelligences, mais qui ne s'adapte pas autant à des êtres composés, et dont le mélange produit chaque jour de nouvelles nuances.

Paris est comme vous l'avez laissé. Dès qu'une fois l'indifférence a gagné les ames, c'est comme lorsque le calme s'est établi dans les grandes mers ; les passagers n'en connoissent pas le danger, et ils sont long-tems avant de se persuader qu'on puisse périr faute d'orage. Pour ce qui me concerne personnellement, notre

situation n'éprouve aucun changement que ceux que le tems y doit apporter. Chaque année est en effet, comme vous le dites, un tribut donné à la mort ; tribut imposé à tous les hommes, et dont vous seul cependant avez eu l'art de vous dispenser. Vous n'avez vécu que pour la pensée ; et comme elle est de tous les tems, on ne peut découvrir auquel vous appartenez.

Je voudrois bien vous mander des nouvelles d'Europe ; mais elles traversent difficilement la mer. Que de circonstances il faut pour donner de si grandes ailes aux événemens ! le seul qui puisse aller jusqu'à vous, est la mort du roi de Prusse. On dit que depuis qu'il n'est plus, il manque quelque chose à l'Europe. *A la bonne heure !* ont été les derniers mots qui sont sortis de sa bouche. A-t-il prédit ainsi le sort qui l'attendoit dans une autre vie, ou ce mot doit-il

s'appliquer à l'humanité, qui gagne toujours quelque chose à la mort d'un conquérant? Tous les yeux sont attachés sur son successeur; mais nous ne sommes plus au tems où les grands hommes se suivoient immédiatement : la disette est grande partout; nous ne pouvons donc pas prêter long-tems une partie de notre fortune au Nouveau Monde; nous la lui redemandons, et nous aurons bien de la peine à la lui laisser jusques en quatre-vingt-huit. Que l'Amérique se contente des productions rares qu'elle répand dans tout l'univers; qu'elle ait du sucre, des esclaves et de l'or, et qu'elle nous laisse M. Dubucq; car il faut toujours que la balance soit égale entre les mondes comme entre les hommes. Nous devons mille remercimens à M. votre frère, qui nous a donné de vos nouvelles avec autant de grâce que d'empressement. M. Necker partage et

s'approprie même tous mes sentimens ; il me charge d'être son interprète auprès de vous, monsieur.

A M. de SAUSSURE.

Je reçois, monsieur, après le départ de M. Coxe, la lettre que vous lui aviez remise pour moi. Il étoit venu me voir sans me parler de la recommandation que vous lui aviez donnée ; le trait est bizarrement anglais : je l'avois reçu, sur sa réputation, comme un homme de mérite ; sur votre lettre je l'aurois reçu comme un ancien ami. Je me reproche toutes les marques d'attention que je ne lui ai pas données, et je ne puis les lui pardonner. Je crois cependant lui avoir rendu un service essentiel : il vouloit changer de traducteur, j'ai tâché de l'en détourner. M. Raimond lui avoit paru enthousiaste et exagéré ; c'est cependant à ces défauts que le

voyage de M. Coxe a dû une partie de ses succès à Paris : car nous sommes bien loin encore de cet amour de la nature qui fait reconnoître la perfection dans les justes proportions, dans le rapport des effets avec nos goûts, et non dans l'étonnement qu'elle nous cause. Cependant, monsieur, il est une autre manière d'intéresser, mais qui n'appartient qu'à bien peu de gens ; c'est lorsqu'on peut montrer à ses lecteurs, non-seulement tout ce que la surface de la nature nous présente, mais encore toutes les idées qu'elle rappelle à l'homme instruit, dont la pensée embrasse l'univers. Jugez donc du plaisir que nous attendons de la suite de votre voyage aux Alpes : je n'avois pas besoin des nouveaux liens qui nous unissent, pour m'intéresser à votre travail ; il est un attrait dans les recherches sur la nature, qui semble attacher, comme par les rapports du sang, tous ceux qui

s'occupent de cette commune mère. Cependant, de toutes les personnes de notre famille, j'ai été peut-être une des plus sensibles à l'heureux accouchement de votre chère et charmante fille. Le nom de M. Necker a pour moi un grand charme; il faut bien se livrer à quelques illusions; et celle-là tient à un sentiment si réel et si tendre, qu'elle est plus pardonnable qu'une autre.

Recevez, monsieur, les complimens les plus empressés de M. Necker, et l'assurance de tous ses sentimens.

Au même.

Je suis sûre que votre lettre nous présentera de nouveaux tableaux, et nous donnera de nouvelles sensations; car pour la société, elle s'épuise nécessairement. Les esprits qui vivent sur leur propre fonds, nous dit le célèbre Bacon, ressemblent aux arai-

gnées, dont la toile, toujours la même, se renouvelle et se détruit sans cesse, car les fils en sont trop fins pour se conserver. Il auroit pu ajouter que cette toile n'est bonne qu'à arrêter les insectes; mais la nature, grande comme son auteur, nous fait éprouver des effets nouveaux, même quand elle se ressemble. Ici nous cultivons les sciences de loin, et nous ne faisons le portrait de l'univers que par ouï-dire : la physique est cependant fort à la mode, car rien n'est plus à la mode que les choses inconnues. Combien vous faites tort à M. Necker, en supposant qu'il ne vous liroit pas avec intérêt! Il a dit dans son introduction : Après les grands objets de l'administration, rien ne peut fixer une ame active, que les merveilles de la nature, plus grandes, plus sublimes, plus attachantes que toutes les conventions humaines.

A Mme.

A Mme. HUBERT, de Genève.

Vous avez écrit, ma chère cousine, une lettre charmante à mon pauvre mari; votre plume étoit de feu, et nous avons dévoré aussi ce qu'elle avoit tracé : mais l'infortuné a gardé deux mois sur son bureau ce chef-d'œuvre d'amitié et de vivacité; et enfin, voyant qu'il cherchoit inutilement le tems d'y répondre, il m'a donné cette commission en soupirant. Vous ne pouvez vous faire une idée des embarras dont il est accablé; il faut vaincre à la fois les hommes et les choses. Toutes ses facultés sont en action, et toutes pour un seul but; je dirois l'amour du bien, si cette phrase, tant répétée, n'avoit pas perdu de sa force: c'est une passion noble pour tout ce qui est beau et honnête; un mépris courageux des hommes et des événemens, quand

ils contrarient ce sentiment ; en un mot, une élévation que la vertu en exercice, et la présence continuelle de l'Être unique juge de la pureté du cœur, peuvent seules faire éprouver : le voilà tel qu'il est, sans exagération ; n'ayant qu'une idée, qu'une passion, qu'un goût ; y marchant dans l'ensemble, dans les détails, le jour, la nuit ; et en vérité beaucoup moins ridicule depuis qu'il est placé plus haut. Il lui falloit une façon de penser et d'être, isolée de la société. Toujours en disproportion avec les autres, il faisoit rire ; seul on le trouve assez bien : ce pauvre garçon est tellement blasé sur tout ce qui n'est pas de la vertu en corps et en ame, que je crois en vérité qu'il entendroit son propre éloge avec une sorte de tranquillité. Cependant ce qui me donne quelques doutes sur cela, c'est la facilité avec laquelle il s'est prêté aux assiduités, et je dirois à la cour de

votre ami M. C****. Cet aimable homme a ouvert enfin les yeux sur le mérite de M. Necker, et il a la bonne foi d'en convenir avec lui à tous les instans de la journée. Debout devant sa cheminée, il le contemple avec un intérêt touchant; il alonge tous ses traits, il ride son front, penche la tête et met sa bouche de côté, et, avec cette mine approbative, il se fait ce discours à lui-même, en mettant une minute d'intervalle entre chaque phrase, pour qu'on voie bien toutes les idées dont son ame est inondée, et dont il ne veut pas blesser la modestie, assez robuste cependant, de mon cher époux: Qu'un homme qui a du génie.... des talens..... parvienne à une grande place, cela est rare; pourtant cela se voit quelquefois : mais que dans cette place il captive ses amis et ses ennemis; hem! dit-il en resserrant ses deux lèvres en dedans, comme

pour retenir par cette digue le torrent de louanges prêt à lui échapper, voilà ce qui étoit fait pour lui seul.---Et suit un silence recueilli; et M. Necker trouve le monologue très-bien coupé *.

Souvenir d'une conversation avec M. de Buffon, sur un ouvrage de M. Thomas.

J'ai lu à M. de Buffon le morceau de M. Thomas sur Milton; il a fait quelques remarques sur le style. M. Thomas dit des Anglois, *Cette chaleur ardente et sombre se fait sentir par-tout dans les poëtes anglois. Ardente* et *sombre* sont deux épithètes qui ne vont point ensemble.

---

* Je n'ai pas soustrait cette lettre, où l'on se moque fort bien de moi, afin de laisser voir que madame Necker réunissoit plusieurs genres d'esprit. *(Note de l'éditeur.)*

Quand on veut associer ainsi les mots qu'on n'a pas coutume de réunir, il faut mettre *mais*, *quoique*, *et cependant*, quelques expressions, en un mot, qui fassent sentir qu'on a connu la disconvenance apparente, mais qu'on veut exprimer des rapports nouveaux.

Loin de la nature tranquille et commune; le mot de *commun* n'est pas le mot propre pour la nature.

En parlant de la langue angloise, *Un de ses autres caractères est la richesse; elle a prodigieusement acquis dans un commerce habituel avec les anciens poëtes qui ont été traduits en vers, soit en tout, soit en partie, par les plus grands poëtes anglois.*

Un de ses autres caractéres est la richesse. M. de Buffon n'écrit jamais ainsi; il préfère toujours la tournure simple, *La richesse est un de ses autres caractères.* Il faudroit

qu'une idée fût bien grande pour supporter ces inversions et cette attente dans laquelle on laisse le lecteur. D'ailleurs *la richesse* seule est une mauvaise expression ; il faut remarquer que c'est *la richesse d'expressions.*

Elle a prodigieusement acquis dans un commerce habituel ; il falloit tourner la phrase, et mettre, *Les poëtes anglois lui ont fait prodigieusement acquérir, par un commerce habituel avec les anciens qu'ils ont traduits ;* car dans la construction de M. Thomas, *elle*, c'est-à-dire *la langue*, se trouvant répondre au mot *commerce*, on associe ainsi un être métaphysique avec un être physique, et c'est toujours une mauvaise manière d'écrire ; au lieu que prenant les *poëtes anglois* pour le nominatif, on les réunit tout naturellement avec *le commerce.*

Il est assez singulier qu'un peuple

libre, et où la plupart des esprits sont républicains, ait cédé aux grands poëtes cette espèce de despotisme sur la langue, tandis qu'un peuple monarchique est resté libre, et pour ainsi dire républicain, pour la sienne, et refuse de reconnoître sur cet objet l'empire même des hommes de génie. Cette idée est fort ingénieuse; mais elle reste obscure, parce qu'étant tirée de loin, elle auroit dû être nuancée avec beaucoup d'art. En général toutes les idées fines et neuves doivent être amenées par nuances. M. Thomas dit, en parlant de l'homme, *Un être qui appartient au ciel par son origine, à l'enfer par ses tourmens et ses passions, à l'éternité par sa durée :* la phrase est fort belle, mais elle est gâtée par ces mots *tourmens et passions ;* il falloit mettre, *au ciel par son origine, à l'enfer par sa chute, à l'éternité par sa durée.* Alors l'ana-

logie eût été parfaite ; mais les mots *tourmens* et *passions* jettent le lecteur dans des idées différentes.

M. Thomas fait ensuite un résumé superbe, et dans les termes les plus nobles, de tout le poëme de Milton, et il continue ainsi : *Il faut convenir qu'un pareil sujet, sous la plume d'un homme de génie, devoit donner le plus grand essor à la langue poëtique des Anglois ; il falloit qu'à tout moment le poëte se créât une langue nouvelle pour des images qui n'avoient jamais été tracées.*

Après ce beau morceau sur Milton, cette expression, *il faut convenir*, n'est pas supportable : ce ton de conversation et de familiarité fait ici la plus grande dissonnance ; il falloit un élans pour lier cette phrase avec les précédentes. Par exemple : *Quel essor un pareil sujet, sous la plume d'un homme de génie, ne devoit-il pas donner à la langue poëtique*

des Anglois? Faisons la même remarque sur *il falloit qu'à tout moment*, qui fait languir la phrase, c'étoit encore une interrogation ou un mouvement, quel qu'il pût être, que l'auteur devoit substituer à ces mots languissans.

Il falloit que le poëte peignît des êtres intellectuels par des formes sensibles; des forces, des grandeurs et des passions surnaturelles, par un langage qui n'étoit inventé que pour la foiblesse de l'homme. Il n'est pas vrai que la langue n'ait été inventée que pour la foiblesse de l'homme; la phrase eût été plus juste de cette manière, *par un langage que des hommes foibles ont inventé.*

M. Thomas continue : *Il falloit qu'il trouvât des expressions égales à l'horreur des enfers, à la magnificence des cieux, à la volupté*, etc., *c'est-à-dire, à des sensations que l'homme n'éprouva jamais.* M. de

Buffon auroit voulu que M. Thomas eût parlé ici de cette force de l'intelligence humaine qui s'élève à des sensations dont nos sens même ne nous ont jamais donné l'idée.

Il falloit tour à tour qu'il sanctifiât, divinisât sa langue, et la rendît douce ou majestueuse, délicate ou terrible : l'opposition n'est pas bien entre ces mots; c'est-là que M. Thomas auroit dû mettre *mais*, *quoique*, etc.

Tantôt d'accord avec l'harmonie céleste, et tantôt avec les accens infernaux : il falloit *avec les cris infernaux ;* le mot *harmonie* est bien, il se prend en bonne part ; le mot *accent*, qui lui répond, est mal, car il se prend aussi en bonne part.

La langue de Milton fut encore gâtée par un vice de son siècle, par le mélange de cette métaphysique de l'école que l'on porta dans les disputes de religion. M. de Buffon auroit

préféré *ces sophismes* de l'école ; à *cette métaphysique de l'école.*

---

*Réflexions grammaticales sur quelques pages d'*Émile.

Rousseau dit des enfans : « Faites qu'en quelque tems que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie ». Dieu appelle les hommes faits comme les enfans. D'ailleurs, c'est de la pitié qu'on veut inspirer, et ici *Dieu les appelle* est une consolation ; il semble qu'il falloit encore une phrase qui ajoutât à l'attendrissement, comme *privé de l'existence :* il falloit *goûté les douceurs de la vie*, et non *goûté la vie.*

Rousseau dit encore, en parlant de l'enfance : *C'est le tems de corriger les mauvaises inclinations de l'homme ;* ce n'est pas de l'homme, c'est *de l'espèce humaine*, car ici l'homme est un enfant.

C'est dans l'âge de l'enfance, *où les peines sont les moins sensibles ;* le mot propre étoit *durables.*

Mais qui vous dit que cet arrangement étoit en votre disposition ? Arrangement est un mot trop peu noble.

Sans être sûr que les maux présens soient à la décharge de l'avenir : à la décharge , mauvaise expression, terme de finance.

L'humanité a sa place dans l'ordre des choses. Ici l'humanité se prend pour l'espèce humaine, et non pour une vertu ; mais l'équivoque jette de l'obscurité.

Que tous vos refus soient irrévocables ; que le NON *prononcé soit un mur d'airain.* Cette image est trop forte pour une idée qu'on venoit déjà d'exprimer simplement, et pour le petit mot NON.

Et quand l'instrument VIENT, *les racines sont si profondes, qu'il*

n'est plus tems de les arracher. Un instrument ne *vient* pas.

Si les enfans sautaient tout d'un coup de la mamelle à l'âge de raison. Ce mot *sauter* est ignoble; il falloit dire *faisoient un saut rapide. La mamelle* est un objet physique, et *l'âge de raison* un objet moral; c'est encore une faute.

Il est impossible que l'ame suive, dans l'immense plaine des idées, une route que la raison, etc. Les idées ne ressemblent pas à une *plaine;* il falloit l'*immense étendue.*

Vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur. Rapprochement trivial et uniquement de mots.

Les valets, les derniers des hommes après leurs maîtres. Les exagérations de ce genre déparent un ouvrage sérieux; mais il faut, pour se faire remarquer, être parfait ou être monstrueux.

Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau d'un enfant. Cette phrase est ridicule ; *les pensées qui tombent dans le cerveau*, pour *des pensées qui se présentent à l'esprit*, font une image désagréable et sans rapport avec la chose.

Pourquoi faut-il que mon élève soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf? Quel mal y auroit-il que la sienne pût, au besoin, lui servir de semelles ? Ces expressions, tous ces rapports, sont également durs et grossiers.

Mesurer, connoître, estimer; il faut, pour la gradation, *estimer, mesurer* et *connoître.*

On ne dit pas *courir par la chambre, par l'escalier*, on dit courir *dans.* Le mot *courir par monts et par vaux*, est reçu ; mais il est trivial et proverbial, et ne fait pas règle pour la langue. D'ailleurs cette

manière de spécifier les lieux n'est pas noble, il faut se servir d'une expression générale, à moins qu'on ne puisse y substituer une image agréable.

J'aurai soin surtout d'écarter le verre ; superflu et commun.

On ne dit pas *les évolutions du corps.*

On ne dit pas *sauter dans l'éloignement*, car le sens n'est pas clair.

J'en ferai l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un danseur de l'Opéra, est une image agréable et une idée heureusement exprimée.

Sur M. de Guibert.

M. DE GUIBERT avoit toujours de grands succès en société, et tant qu'on l'écoutoit, tant qu'il déclamoit ses ouvrages, on l'admiroit de bonne foi et avec transport : mais dès qu'il avoit cessé de lire, et que la sensi-

bilité des auditeurs n'étoit plus émue et entraînée presque malgré eux, on l'accabloit de critiques. Son ame s'élançoit vers tous les genres de gloire: il avoit donc désiré de peindre, dans ses tragédies, les trois passions qui ont le plus d'empire sur les hommes, l'amour, la valeur et le patriotisme; et, pour les peindre, il les avoit mises en opposition avec les plus grands obstacles, et même avec les plus grands devoirs: le guerrier devenu infidelle à son roi, pour se livrer à des actions d'éclat; l'amant incestueux manquant à tous les principes de morale et de religion, et le républicain obligé d'exagérer toutes les maximes populaires pour flatter la multitude dont il étoit l'idole et dont il fut la victime. Enfin, M. de Guibert s'étoit élancé vers la postérité; il avoit voulu la devancer, et prévoir, en poëte et en prophète, ce que nous serions un jour: mais l'essor de son génie,

génie, moins téméraire que celui de la nation françoise, n'avoit pu même faire entrevoir notre sort tel qu'il a été à douze ans de distance. En revanche, il paroissoit avoir un peu de cet esprit prophétique dans le bel éloge de l'Hôpital, où on le reconnut aisément, et qui lui fit beaucoup d'ennemis, parce qu'il lui donna beaucoup de rivaux.

Un des caractères les plus constans d'un homme qui sera célèbre un jour, c'est l'enthousiasme qu'il montre pour les hommes illustres; les longs détails sur les moindres circonstances de leur vie, sont la preuve qu'il cherche les traces qu'il doit suivre, et que c'est là seulement qu'il peut trouver des moyens et des espérances. César pleuroit en voyant la statue d'Alexandre; Alexandre tenoit Homère sous son chevet, comme étant le portrait de tous les héros de l'antiquité; et enfin les héros du

poëte grec avoient besoin eux-mêmes de louer Hercule et Mars. C'est donc à la manière dont on se pénètre des vertus et du génie des autres, qu'on peut conjecturer ce que l'on deviendra soi-même. L'envie est aussi sûrement le partage de la médiocrité, que l'admiration pour l'esprit et le génie est le pronostic des plus grands talens et des plus rares qualités morales ; et l'on peut regarder comme une nouvelle preuve de cette sympathie, le choix des personnes dont on veut faire l'éloge. Le roi de Prusse, l'Hôpital et Catinat devoient être les trois héros d'un guerrier, d'un sage, et d'un homme dont l'esprit n'étoit pas circonscrit par les limites du talent ; car quoique M. de Guibert en eût de plusieurs genres, sa pensée ne leur avoit jamais été asservie.

O mort, quel est ton empire ! tu ne détruis ce que nous avons aimé,

que pour lui donner au fond de nos cœurs une nouvelle existence ; nos regrets raniment sans cesse de froides cendres, et nous les faisons revivre par la pensée, pour nourrir notre douleur, et pour mieux connoître la grandeur de nos pertes. Tâchons cependant de fixer ces effets passagers de notre sensibilité ; traçons ces traits que nous ne verrons plus, et couvrons à la fois de larmes et de fleurs l'image chérie, l'ombre funèbre qui naît de nos souvenirs.

Qu'est devenu ce tems où l'on pouvoit faire écouter l'éloge des hommes distingués dans tous les genres ; des poëtes et des savans, des gens de lettres et des philosophes ? Aujourd'hui le beau et le grand n'ont pas toujours le droit d'arrêter notre attention ; la tempête est trop près de nous pour que nous puissions admirer les fleurs et les fruits qui couvrent la terre, et qui semblent destinés à périr avant

la fin de l'orage. Sous Louis XIV, M. de Guibert auroit été à la fois le disciple honoré de Corneille et de Turenne : mais dans un siècle de révolution, où les hommes ont besoin de toutes leurs facultés comme de toutes leurs armes, ils ne les fixent plus sur des objets particuliers ; et l'esprit et le talent se divisent trop pour devenir jamais propres à tous les genres.

Les grands hommes ne s'annoncent pas toujours par des facultés physiques extraordinaires, souvent même leur mémoire ne seconde pas leur intelligence ; et par une singularité plus grande encore, on a vu quelquefois la nature, avare, ou, pour mieux dire, prodigue de ses dons, accorder une mémoire prodigieuse à ceux à qui elle avoit refusé la somme d'esprit nécessaire pour en faire usage : c'est ainsi qu'elle fait naître des plantes salutaires dans les

pays inhabités. Mais M. de Guibert avoit reçu, en naissant, non-seulement tous les avantages de la mémoire et toutes les facultés de l'intelligence, vivacité, activité, imagination, en un mot tous les présages des talens supérieurs ; plus heureusement doué que les hommes les plus heureux en ce genre, on admiroit en lui des facultés merveilleuses et absolument individuelles, et qu'aucun homme, avant lui, n'avoit encore possédées; par exemple, la puissance de doubler l'usage du tems, et d'être aussi instruit à vingt ans qu'on l'est à quarante. Sa vue, par une propriété dont nous ne pouvons pas plus nous former une idée que l'aveugle né ne peut avoir celle des couleurs ; sa vue, dis-je, embrassoit plusieurs objets à la fois, sa mémoire les retenoit au même instant, et sa pensée les combinoit: aussi, dès l'âge de vingt-quatre ans, il fit un ouvrage

qui étonna les plus anciens et les plus habiles généraux. Il y joignit une préface qui, par la vivacité des idées, la grandeur des sentimens, le charme du coloris, paroissoit réaliser, surpasser même toutes les espérances du public et des fortunés parens de M. de Guibert. Qui débuta jamais dans la carrière de la gloire avec autant d'éclat, de force et de maturité? La préface de *la Tactique* fut lue de toutes les femmes, et l'ouvrage fut lu dans toutes les armées et dans toute l'Europe : ainsi l'auteur devint l'objet de l'admiration des deux sexes; et à vingt-quatre ans, il ajouta une nouvelle gloire à celle de sa patrie.

M. de Guibert avoit la passion de la gloire militaire, comme s'il n'avoit pas eu celle de la gloire littéraire : et même toutes ses facultés étoient distinctes; avantage très-rare, car souvent des perfections de deux

genres différens se nuisent réciproquement : ainsi l'abandon de l'imagination des poëtes nuit à la précision des affaires, etc. Les travaux d'ordre et de méthode entrepris par M. de Guibert, ont eu toujours le plus grand succès : ses vers prouvoient cependant la beauté de son imagination, la sensibilité et l'élévation de son ame. Les amis de M. de Guibert ont accueilli moins généralement ses pièces de théâtre, quoiqu'elles aient fait des enthousiastes, et qu'elles ne parussent écrites que pour les femmes et les héros. Tel est le caractère des critiques, qu'ils fixent leur attention sur un léger défaut, et qu'ils parviennent à dégrader ainsi tout l'ouvrage. La tragédie du *Connétable de Bourbon* avoit enlevé tous les suffrages à la lecture ; mais à la représentation, quelques négligences de style que l'acteur ne voulut pas déguiser par la déclamation, diminuèrent

l'impression de la pièce. Les vers de M. de Guibert manquoient un peu de cette harmonie factice, si différente de l'harmonie de la prose : il faut que les organes soient extrêmement exercés, pour s'être fait une nature, du mécanisme hors de la nature de nos vers françois. M. de Guibert, élevé dans les camps, n'avoit de la poësie que la pensée, et du style que l'expression des idées et du sentiment. Je ne sais si cette manière neuve d'écrire n'avoit pas une puissance de plus ; elle étoit du moins si analogue à son caractère, que ses vers paroïssoient plus beaux que ceux des écrivains les plus corrects : mais il falloit toujours l'y joindre tout entier, et son ame donnoit aussi sûrement la vie à ses ouvrages qu'à lui-méme. Il n'est plus ; et ses écrits auront besoin, pour reparoître avec éclat, d'être rédigés, adoptés, et je dirois res-

suscités, par une ame pareille à la sienne.

M. de Guibert avoit reçu des dons surnaturels plutôt que des dons naturels ; les objets agissoient fortement sur son ame ; et cependant il étoit plus susceptible de se développer que de s'agrandir. Il ne s'étoit jamais occupé d'une science en particulier ; tous les genres de pensées sembloient appartenir à la sienne : mais il se sentoit porté vers un travail plutôt par un mouvement de l'ame que par une impulsion du génie, quoique le sien fût propre à tout.

Les particularités qui caractérisent M. de Guibert, viennent bien plus de la nature que des circonstances ; les dons surnaturels de quelques hommes de génie ne se manifestent que par l'exercice, et l'on est surpris de les voir briller, parce qu'ils ne présentoient rien d'extraordinaire au

premier examen. Mais M. de Guibert n'étoit pas dans cette classe ; il paroissoit faire comme une espèce à part, dont il étoit le seul individu : on pouvoit croire aisément qu'il n'avoit pas eu encore de pareil, et qu'il ne se *répéteroit* jamais. La vue de M. de Guibert étoit l'image de son esprit ; elle embrassoit plusieurs objets à la fois, et son esprit les réunissoit tous ; car il rendoit compte d'un ouvrage de deux cents pages après l'avoir eu quelques minutes entre les mains. M. Haller, dit-on, avoit le même avantage, mais qui dérivoit d'une autre faculté. Doué d'une immense mémoire, on lui présentoit rarement des objets nouveaux ; le premier mot lui faisoit reconnoître toute la page, et il passoit à l'article suivant. La mémoire de M. de Guibert étoit vaste ; mais il en faisoit rarement usage ; il étoit trop animé en conversation pour se laisser le tems des souvenirs.

PENSÉES

ET TRAITS DE SOCIÉTÉ.

Il ne faut jamais garder un sentiment qu'on désapprouve ; car on peut être sûr que les sentimens influent sur la conduite sans qu'on puisse l'empêcher.

D'Alembert avoit dit *que les hommes sont comme une pendule, qu'ils vont et viennent sans s'arrêter, et paroissent tendre au repos.* M. de Guibert changea ainsi cette phrase : *Les hommes ressemblent à une pendule, qui tend sans cesse au repos par le mouvement.* La phrase est plus élégante. Et d'où vient donc ce charme que nous trouvons dans la briéveté d'une expression ? de l'horreur du vide : car un mot de trop

fait un vide ; et dans ce sens, le superflu fait toujours vide.

La nation n'étoit composée que d'individus avant l'assemblée des états généraux ; mais dès ce moment l'on a découvert trois espèces différentes de Français.

Toutes les brochures actuelles ressemblent aux géans de la Fable ; elles ne naissent que pour s'entre-détruire.

M. Target a saisi l'esprit du siècle dans ses premières brochures. Je pense qu'on pourroit bien parodier et appliquer à tous les livres du jour ce que Voltaire a dit des penchans :

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Rien ne marque plus l'indigence d'esprit, dit M. de Buffon, que le besoin qu'ont les auteurs de chercher des ornemens étrangers à leur sujet. Il est persuadé que le vrai génie trouve

tout dans son objet. Semer ainsi des fleurs, ajoutoit-il, c'est en effet semer des épines. Ce principe de M. de Buffon est surtout vrai pour le beau sujet dont il s'étoit emparé. On découvre tout dans la nature : elle n'a point encore subi d'abstraction; ainsi elle n'est pas susceptible de mélange. Peut-être cette règle ne doit pas être aussi sévère pour les sciences humaines; et du moins est-il certain qu'on répand beaucoup de charmes dans la conversation, en ne laissant pas le tems de chercher dans le sujet même ce qu'il a d'agréable. Il faut saisir promptement toutes les idées intéressantes qui se présentent à notre esprit.

Mme. du Châtelet disoit, en parlant de M. de B..... et du chevalier Court, dont l'un médisoit beaucoup, et dont l'autre avoit l'air de tout justifier : M. de B..... n'est pas si bon qu'il

voudroit le paroître, et M. de Court si méchant qu'il cherche à nous le persuader.

Elle disoit encore à quelqu'un qui se vantoit de sa simplicité : Ce n'est ni votre qualité ni votre défaut.

M. de Leyre disoit à M. de Champion, en lui parlant de M. du Tasta : Il est fin avec de la franchise ; vous êtes franc avec de la finesse.

L'esprit de Mme. de B.*** est toujours naturel, et ses opinions sont toujours factices. Ce contraste étonne.

Le véritable esprit, dit l'archevêque d'Aix, consiste à voir toujours les choses comme elles sont ; mais ce devroit être le plus facile ; et les sots sont véritablement des êtres extraordinaires, puisqu'il faut qu'ils mettent ce qui n'est pas, à la place de ce qui est.

Il vaut toujours mieux que nos

réprimandes soient au dessous de la faute qu'au dessus.

On perd dans le cœur de ce qu'on aime, quand on se laisse mépriser ; mais cependant il ne faut exiger des égards que dans la mesure nécessaire pour donner plus de prix à ce que nous valons, et non dans celle qui laisse le souvenir de l'humeur, ou d'un air sec, ou d'une trop grande prétention.

Pour faire de l'effet, il est aussi essentiel au sentiment d'être vrai, qu'au style d'être clair.

On peut entretenir la conversation de deux manières, en la faisant et en l'excitant ; il faut plus d'adresse pour l'exciter, plus d'esprit et de talent pour la faire.

L'ouvrage de M. Necker sur *les Opinions religieuses*, est sur les bords de l'infini.

L'usage qu'on fait de ses talens

décide surtout de l'admiration qu'ils inspirent. Si Bossuet avoit écrit sur des matières de simple littérature, je doute que son ombre nous eût paru si imposante ; car ces ombres des grands hommes ont toujours pour cortége les sujets dont ils sont occupés.

S'il arrive qu'au moment où l'on analyse des idées fines, quelqu'un vienne à l'improviste y joindre une pensée commune, l'on diroit qu'il passe un gros fil au milieu d'une dentelle ; il déchire tout et brouille le dessin.

Donner une pensée à plusieurs personnes pour que chacun cherche à la rendre avec plus de précision soit par image, soit avec le terme propre, c'est un jeu qui plaît quelquefois.

Quand une lecture ou une occupation fatigue, il faut la quitter au moment

moment même pour en prendre une autre, et faire diverses tentatives, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le sujet qui fixe l'attention, pour ne l'abandonner, à son tour, que quand il cessera d'arrêter notre pensée. On diffère beaucoup, sous ce rapport, d'un jour à l'autre; ce qui nous intéresse la veille, nous ennuie le lendemain. Il faut obéir scrupuleusement à son goût, afin de ne perdre aucun instant ni pour l'esprit, ni pour le bonheur. Cette règle se suit plus facilement dans le cours de nos lectures que dans la conversation : mais il faut du moins abréger les entretiens qui ne nous captivent pas ; et l'on a même une raison de plus, qui devient nulle pour la lecture, c'est qu'on déplaît bientôt à ceux qui cessent de nous plaire, et que tous nos efforts ne peuvent cacher ce sentiment, et le décèlent peut-être.

Il faut employer le petit nombre d'années qui nous restent encore, à l'exercice de la vertu dans toutes ses branches ; au sentiment, qui comprend le penchant, la reconnoissance et le devoir ; et à la culture de l'esprit, qui nous rend indépendans dans l'époque de la vie où l'on est à charge aux autres ; qui nous tient lieu des amusemens, toujours peu convenables quand on n'est plus jeune, et qui nous rend plus capables d'intéresser et d'agir.

Certains auteurs attirent tout à leur sujet ; d'autres tâchent d'en éloigner les idées qui ne s'y réunissent pas immédiatement, afin de mieux connoître ce qui leur est indispensablement nécessaire, et pour ne voir que cela seul.

On a aussi imité Tacite ; mais Tacite avoit une manière, et c'est

la manière qu'on imite : cependant toutes les fois qu'il s'en écarte il a l'air d'être entraîné par le sentiment, ce qui lui donne beaucoup de grâce. Mais l'imitateur copiste ne s'écarte jamais de cette manière caractéristique ; et s'il faisoit le contraire, il redeviendroit lui, et ne seroit plus un modèle.

Une légère contrariété dérange la tête d'un homme de génie, comme un grain de sable tourmente sa machine, et la détruit enfin.

Le style de M. de Buffon est brillant de coloris, et cependant sans images ; il peint toujours des objets réels qui n'ont pas besoin de représentans.

Toutes les lettres de Paris semblent annoncer quelque événement vague et funeste que tout le monde prévoit sans oser le deviner : on est comme

Mme. de Longueville pour la mort de son fils ; la pensée n'ose aller aussi loin que la crainte.

Il ne faut jamais entreprendre de faire un récit, d'expliquer un phénomène, ou même d'en parler, sans être parfaitement instruit des faits, ou sans avoir des idées claires et précises des causes ; car l'on ne dit et l'on n'écrit jamais bien que les choses que l'on sait parfaitement ; et même l'on n'exprimera jamais un sentiment, soit en son propre nom, soit en peignant ceux des autres, si l'on n'en est pénétré soi-même.

On se rend ridicule, quand on entreprend de faire un conte sans fixer son attention ; il faut toujours respecter ses auditeurs, quels qu'ils soient : notre pensée doit être attachée toute entière à ce que nous disons, tant pour l'expression que pour les choses.

On montroit un éléphant à la foire ; M. de Malesherbes s'endormit sur la barrière qui séparoit l'animal des spectateurs ; l'éléphant s'approcha doucement, et jeta deux cris qui réveillèrent M. de Malesherbes en sursaut, et lui firent peur. M. de Malesherbes fit semblant de s'endormir une seconde fois : mais l'éléphant ne fut pas sa dupe ; il s'approcha d'abord, et se retira ensuite sans jeter aucun cri.

Les rapprochemens les plus distans sont les plus ingénieux, disoit M. Dubucq ; plus on les tire de loin, et plus ils annoncent une grande naissance. Cela même, s'écria-t-on, est un de ces rapprochemens.

On se formeroit l'esprit par une méthode nouvelle, si l'on réunissoit toutes les phrases dont le sens est pareil, quoiqu'il soit rendu par des

images ou des expressions diverses. Les personnes qui ne s'élèvent pas aux idées générales, prennent souvent pour deux pensées différentes, deux propositions identiques, quand elles ne sont pas présentées sous la même forme.

Un des priviléges de la raison pure, est qu'elle ne prête pas à l'objection comme les argumens que l'esprit embellit ; car les idées accessoires favorisent alors les moyens d'attaque ; ce sont les créneaux qui servent à escalader les murs.

Les exagérations, de nos jours, sont comme les sons qu'on tire de la chanterelle ; le musicien se croit habile, mais tout ce qui l'écoute grince les dents et s'enfuit.

M. M.*** est pour le *veto*, comme la mauvaise mère de Salomon étoit

pour son enfant ; elle vouloit gagner sa cause, dût l'enfant en périr ; et lui, dût le *veto* rester interdit.

Genève est revenue au point de raison, après beaucoup de mouvemens ; mais le balancier de la France est trop long pour retrouver de sitôt l'équilibre.

M. de Buffon étoit persuadé qu'on pouvoit apprendre et faire des progrès à tout âge, parce qu'à tout âge on a la faculté de réunir dans un corps scientifique les idées qui sont éparses dans notre tête, et d'en faire ainsi une chaîne d'idées qui peuvent s'ajouter à la grande chaîne déjà formée pendant le cours de notre vie.

Les hommes qui disent : *J'ai tout lu*, nous prouvent qu'ils ne savent pas lire ; car si l'on entendoit, par ce mot *lire*, se pénétrer des grandes

idées des écrivains illustres, pourroit-on se persuader qu'on eût réuni en soi, dans l'espace de cinquante ans, les pensées qui ont occupé toute la vie des hommes de génie de tous les siècles ?

Les arts ne sont que les instrumens des sciences. La géométrie est un art : on trouve dans la géométrie ce que les hommes ont voulu y mettre ; c'est pour cela qu'il est ridicule de chercher la quadrature du cercle. Ainsi, pour trouver la mesure d'un carré, on multiplie le côté par lui-même ; et tous les nombres ou tous les côtés qui peuvent se multiplier par eux-mêmes, donnent la mesure de leur carré. Mais les géomètres sont convenus que certains nombres ne peuvent se multiplier par eux-mêmes : c'est donc une contradiction de chercher la quadrature du cercle, puisque le cercle est un de ces certains nom-

bres-là ; ce sont donc les géomètres qui ont rendu cette découverte impossible. Un homme de génie fait avancer les sciences, et elles sont toujours susceptibles de nouveaux progrès : mais les arts, après certain tems, n'acquièrent aucun degré de perfection de plus, n'étant composés que de petites idées ajoutées les unes aux autres. Tous ceux qui s'en sont occupés ont fait quelque addition ou quelque changement avantageux, et il ne reste presque plus rien à glaner pour leurs successeurs : mais les sciences n'appartenant qu'aux gens de génie, leur paroissent intactes et non cultivées, dès qu'ils s'en occupent attentivement ; et en général tous les objets semblent nouveaux, quand un homme de génie les examine ; car il suffit qu'il pénètre un peu plus loin que ses prédécesseurs, pour que la perspective soit entièrement changée.

Les sciences influent peu sur les arts ; car la distance qui les sépare est trop grande.

Pour bien connoître un objet, dit M. Dubucq, il faut voir le pour et le contre, et mener ces deux contraires jusques au point où ils se réunissent. Ce n'est pas assez, lui a dit M. de Buffon, il faut connoître encore toutes les raisons des deux parties, et ensuite les rapports qui les environnent : l'attention ne suffit donc pas ; il faut le tems, et l'esprit étendu qui ne laisse rien échapper, et cet esprit est quelquefois l'effet du tems. Il ne faut pas présumer non plus qu'on puisse avoir des idées seul, sans instruction, sans connoissance des découvertes et des pensées des autres ; on n'est plus alors que l'individu, au lieu d'être l'espèce.

On a toujours cru que l'aimant agissoit par attraction ; M. de Buffon

prouve qu'il agit par impulsion : on sera donc obligé de changer le langage, et de dire qu'une belle vous repousse comme l'aimant. Quelqu'un a repris : On dira plutôt qu'elle vous attire en vous repoussant.

Les *catégories* d'Aristote étoient une belle idée, puisqu'elles avoient enchaîné le raisonnement, et qu'il avoit investi toutes les pensées par ces mots, *Quoi que vous disiez, il faut passer par mes catégories :* et c'est ce qui a donné l'idée de l'algèbre ; car l'algèbre est une invention toute pareille. Les algébristes disent : Voilà des lettres A, B, C ; ce sera un poids, une mesure, une distance, quoi que ce soit ; mais les résultats seront justes. Raimond Lulle avoit donné l'art de faire un discours à-peu-près comme Aristote a montré à raisonner.

Descartes avoit plus d'esprit que

Newton ; mais Newton alla plus loin, parce qu'il prit d'abord une bonne méthode : c'est Descartes qui a fait Newton, et peut-être Bacon qui a fait Descartes ; ce qui prouve bien que quand on trouve un esprit analogue au sien, il faut s'en nourrir, l'identifier avec soi, si l'on n'a que de l'esprit sans génie ; s'en servir comme d'échasses, si l'on a du génie.

Dans le règne des plantes, le quart des espèces au moins paroît préférer le nombre de cinq à tous les autres nombres ; et comme tous les objets de la nature ont une cause finale, on observe que si les fleurs n'avoient que quatre feuilles, les vents se feroient jour dans les coins, et détruiroient les parties intérieures de la plante, et bientôt la plante même. J'ai été aussi extrêmement frappée d'une autre cause finale dont l'obser-

vation appartient à M. le Sage, et la voici rendue imparfaitement :

Avec quelque attention qu'on examine toutes les parties de cet univers, et toutes celles du corps humain, on n'en connoît aucune qui soit inutile ou superflue. Pourquoi, par exemple, n'a-t-on pas les yeux sous les talons, ou dans quelque portion du corps où ils seroient recouverts d'épiderme, de telle manière qu'on ne pût en faire aucun usage?

Marcel disoit : J'approuve beaucoup la lecture, d'abord parce qu'elle orne l'esprit, ensuite parce qu'en tenant son livre au niveau de ses yeux, on prend une attitude agréable.

M. Barthe est la preuve qu'il faut avoir beaucoup d'empire sur son esprit et sur son caractère, quand on ne veut pas devenir la proie de son imagination, la risée des autres, et le tourment de soi-même.

Tous les maux de ce monde, disoit Mme. Geoffrin, excepté la mort, viennent d'un défaut de fermeté.

Mme. Geoffrin ne demandoit jamais l'avis de personne sur ses goûts ; elle disoit seulement : Je veux faire telle chose, comment puis-je y réussir ? mais elle ne disoit jamais, Dois-je vouloir telle chose ?

En vain a-t-on de la noblesse dans la taille et de la finesse dans les traits, si l'on ne joint pas à ces avantages, de la mesure dans les manières et dans la conversation.

On trouve plus aisément des reparties spirituelles, quand on laisse venir la balle à soi ; c'est alors qu'une physionomie douce et expressive ajoute beaucoup à la valeur de ce que l'on dit ; car ceux qui nous écoutent, nous supposent encore plus d'esprit en dedans que nous n'en montrons au dehors.

Dans une visite qu'on fait ou qu'on reçoit, il faut s'asseoir doucement, avoir l'air calme, porter l'intérêt et l'attention dans les yeux, dire des mots délicats ou obligeans, ne jamais se servir d'expression trop forte, ne pas chercher à faire connoître ses relations avec les personnes distinguées dont on parle, ne pas trop vouloir remplir et animer la conversation, souffrir quelques intervalles, laisser venir la parole à soi, et ne pas courir au devant d'elle. On se montre ainsi supérieur à ce qu'on dit; mais se presser, c'est supposer qu'on trouve sa pensée digne d'admiration. Il ne faut pas trop se hâter de faire des contes; et l'on ne doit se permettre l'abandon dans la conversation, que dans les mouvemens de l'ame, qui nous entraînent comme malgré nous par la douleur ou par l'indignation. L'abandon sied encore dans des accès de gaieté : alors l'on peut exagérer;

mais la force froide déplaît toujours ; il est clair qu'on doit être maître de soi, lorsque rien ne nous anime. La plupart des femmes ne savent raconter avec grâce que des choses gaies et du moment : à tout âge, et plus encore dans l'âge avancé, le calme de la retenue et la surveillance de soi sont absolument nécessaires.

Il faut commencer un ouvrage en montrant la grandeur du sujet, et en fixant l'attention par la méthode ; le premier chapitre d'un grand ouvrage ne doit présenter que l'ensemble et des idées vastes et vagues propres à embrasser tout le livre. Il faut traiter les pensées comme les hommes ; les détails qui les concernent ne peuvent nous intéresser qu'après avoir fait une longue connoissance avec eux.

Mme. de C.** disoit qu'elle alloit en Angleterre pour renouveler ses idées ; et le voyage de Spa lui avoit déjà fait

ce

ce grand bien, qu'on ne peut tirer d'une vie uniforme. Cependant une étude nouvelle et profonde est aussi un moyen de renouveler ses idées et de ranimer son esprit; c'est ainsi que M. de Buffon fit, dans sa vieillesse, son ouvrage sur les minéraux: l'esprit ressemble au sang, qui se rafraîchit et se ranime par de nouveaux alimens.

On a manqué le sujet de l'éloge de Fontenelle: un mérite particulier de cet homme célèbre est d'avoir marché avec son siècle, et de n'avoir jamais été ni en avant, ni en arrière.

Certains esprits prennent, comme le caméléon, la couleur sur laquelle ils se sont arrêtés quelque tems: c'est ainsi que Racine avoit un style tout différent suivant ses lectures; et l'on a peine à croire que *Britannicus* et *Phèdre* soient de la même plume. Les esprits de cette trempe doivent porter

une attention bien plus scrupuleuse que les autres sur leurs lectures et sur leurs sociétés.

Il est possible de marquer les degrés de naissance et de talent sans les distinguer ; c'est un art nécessaire pour ne pas humilier les autres.

En France on exagère à présent tous les principes de l'éducation des enfans, dans l'espérance d'en faire des géans quand ils seront hommes faits ; et l'on a raison, si l'on entend par géans des hommes hors de la nature, et, en quelque manière, hors de leur espèce.

On explique toujours clairement les choses les plus difficiles, quand on a saisi le vrai point de vue, le point de vue général.

Il est rare qu'on puisse composer un discours préliminaire sans avoir écrit tout l'ouvrage.

On écrit bien par l'impulsion du génie, et non par la connoissance de la grammaire.

Toutes les fois que M. de Buffon se sentoit le feu à la téte en écrivant, il quittoit son ouvrage, car il comprenoit que le travail le fatiguoit; il s'en apercevoit à sa rougeur : alors il se promenoit et se rafraîchissoit. Cela m'arrive surtout, disoit-il, quand j'ai une opinion, et que j'y trouve cependant de grandes objections. Les gens sans talent ne vont jamais au-devant de la contradiction; ils écrivent sans la prévoir.

La reine Christine, en quittant la couronne pour se livrer plus entièrement aux gens de lettres, ressemble à cette femme qui se fit arracher deux belles dents pour plaire à son amant, qui se disoit toujours épris de son ame seule, et inaccessible à tous ses charmes extérieurs; mais sa,

maîtresse étant moins belle, il ne l'aima plus.

L'équipage du capitaine Marion fit ensevelir tous les sauvages qu'il avoit tués, avec une main hors de terre : cette image est terrible et nouvelle ; il vouloit montrer ainsi que les Européens ne mangeoient pas les cadavres.

Je ne garde jamais de montre, disoit M. de Buffon : Je le crois bien, lui répondis-je ; vous êtes comme les damnés du père Bridaine; quand vous demandez quelle heure est-il ? on vous répond : L'*éternité*.

M. de Morveau vouloit brûler un diamant, pour s'assurer qu'il contenoit de la terre fixe ; M. de Buffon lui fit beaucoup de plaisanteries sur ce qu'il avoit besoin d'une expérience pour confirmer une opinion, une idée de détail, suite nécessaire d'une idée générale. Je le ferai brûler dans un creuset d'or, disoit M. de Morveau.

Le meilleur creuset c'est l'esprit, répondit M. de Buffon. Ce qui caractérise bien le peu d'importance qu'il mettoit aux expériences.

Quand on se permet des mouvemens d'humeur, on n'en sent pas la conséquence ; c'est un mal irréparable avec les gens à imagination : un air de déplaisance, une physionomie moins agréable, un mot tranchant, restent à jamais dans leur esprit, et diminuent leur affection.

Il ne faut pas traiter les affaires importantes par de petits aperçus ; et l'on doit éviter de parler sur de grands objets sans avoir rassemblé toutes les idées qui s'y rapportent, sans avoir pensé long-tems soi-même, et sans avoir comparé ses méditations avec les idées acquises, pour en tirer des résultats.

Le charme ou l'ennui de la conversation ne tient pas toujours aux

idées neuves ou communes, mais à la nature des idées qu'elle réveille en nous.

M. du Tems vient d'acheter la petite bibliothèque de Rousseau, d'environ cinq cents volumes, avec des notes marginales; le livre *de l'Esprit*, entre autres, est couvert de critiques.

Diderot disoit : J'ai été marié seize ans sans comprendre qu'il est plus aisé de réformer son propre caractère, que de corriger celui des autres.

A Genève, le jugement ne forme pas le goût, il ne fait pas de bons juges; c'est un instrument un peu gros qui gâte les objets délicats, et beaucoup d'esprit même n'a pas encore appris aux Genevois l'usage de l'esprit. La paix et le bonheur ont cru devoir chasser de cette ville le cortége de la renommée, comme un

législateur chassa jadis les poëtes de sa république. On se rend justice, mais on se loue peu ; ce qui ralentit le mouvement de la conversation : ils ne veulent rien chez eux qui exalte l'imagination.

On cultive cependant les sciences à Genève avec assez de succès ; mais c'est plutôt par détails que par résultats, et l'on en a le commérage : au reste, tout cela est joint à tant d'honnêteté, à des sentimens si vrais pour une véritable patrie, qu'on fait ces observations critiques pour se désennuyer, et non par humeur.

Avant de faire une réprimande, il faut être bien sûr de se posséder : il ne faut jamais dire les choses douteuses qui ont l'air de l'accusation ; il faut toujours blâmer ou exhorter tête à tête ; ou si la nécessité admet un témoin, il ne faut pas montrer sous le plus mauvais jour la personne

qu'on veut corriger par des marques de mécontentement.

Rien n'expose plus l'amour propre que la hardiesse et l'empressement de montrer aux autres les écrits ou les talens dont on n'est pas parfaitement sûr ; il vaut toujours mieux faire supposer notre mesure, que la donner sans retour.

Les yeux fixes rappellent la mort ; et on les a toujours de cette manière désagréable quand la pensée est occupée loin de la conversation : il convient donc de faire des efforts pour lutter contre ses distractions ; et pour en perdre l'habitude, il faut être attentif à la personne qui nous parle, et à ce qu'elle nous dit.

M. Thomas parloit avantageusement d'une femme dans une épître en vers qu'il venoit de composer. On lui demanda si c'étoit Mme. N.** qu'il avoit voulu peindre : Non, que je

sache, dit-il; mais peut-être suis-je comme ce peintre qui mettoit toujours, dans ses tableaux, la même tête, parce que son imagination en étoit continuellement remplie.

En peignant par la parole des objets inanimés, on tâche toujours de faire naître et d'exprimer quelques rapprochemens qui rappellent les hommes. En parlant aux hommes en général, il faut aussi tâcher, du moins par le style, de ranimer l'attention du lecteur, soit en la portant directement sur lui par exclamation ou par apostrophe, soit en la dirigeant vers un individu, par prosopopée, etc.; car nous mettons bien plus d'intérêt à Annibal qu'à un corps de guerriers.

Quelqu'un disoit au roi, en parlant de M. de Catinat : Faites-en un ministre, un chancelier, un général, tout ce que vous voudrez, excepté un major. En effet, on auroit sou-

vent occasion de parodier ainsi ce vers de Voltaire :

Tel brille au premier rang, qui s'éclipse au second.

Quelque tort qu'on ait avec nous, il faut que notre premier mouvement soit celui de la douceur et de la bonté ; la sévérité ne doit jamais être que l'effet de la réflexion.

Pour plaire aux autres et les rendre heureux, il faut faire ce qui leur plaît et non ce qui nous plairoit dans la même circonstance.

Quand on exige trop de nous, il faut éluder avec adresse, et ne jamais laisser paroître qu'on abuse de nos forces.

Certaines gens préfèrent la complaisance qu'on montre pour leurs goûts du moment, à tous les soins qu'on prendroit de leur bonheur ou de leur avantage pour un tems à

venir; ils ne font pas crédit de leur bonheur, d'une seule minute.

Quand on est malheureux pour avoir fait de la peine à quelqu'un, c'est un signe indubitable que la bonté nous est naturelle, et que la morosité est un défaut de circonstance et de mauvaise éducation : alors il ne faut jamais se permettre de dire un mot injuste et dur à qui que ce soit, sous quelque motif que ce puisse être; les exceptions sont toujours dangereuses au moral et au physique. Ainsi l'on est bien plus assuré de se garantir d'un mal d'estomac en s'interdisant l'aliment qui nous est nuisible qu'en se promettant d'en user en très-petite quantité; car l'on manque toujours à cette dernière résolution.

La mémoire qui retient tout ce qu'on entend indistinctement, ne suppose point d'esprit et fait souvent des ennuyeux dans la conversation; c'est

alors un intermédiaire entre l'ame et le corps, qui ne participe point à la volonté, et qui sous ce rapport paroît un organe plutôt qu'un apanage de l'ame. La mémoire qui retient tout ce qui peut être intéressant pour nous ou pour les autres, est un véritable genre d'esprit, puisqu'elle suppose du choix ; elle embellit nos idées, elle fait le brillant de la conversation, où l'on apporte à la fois sa propre fortune et celle d'autrui.

Le bon sens est un grand prophète, du moins pour le passé, et les yeux des hommes semblent plus faits pour cette lumière rétrograde que pour une lumière directe.

Souvent de petits défauts font le malheur de notre vie, parce qu'ils captivent notre attention, et qu'ils nous empêchent de la porter sur tous les détails du bonheur des personnes qui nous sont chères.

Il ne faut jamais négliger de se corriger d'un défaut, quelque peu important qu'il nous paroisse ; car les défauts croissent avec les années et s'exagèrent en vieillissant : il faut donc les retrancher absolument comme avec une faux, dès qu'ils commencent à poindre.

Il ne faut jamais se permettre de conserver des défauts pour balancer ceux des personnes qui sont dans notre dépendance, et pour les corriger : ainsi, il ne faut pas rester impérieux parce qu'on commande à des opiniâtres; il faut conduire la déraison par la raison, et non par une autre sorte de déraison. D'ailleurs, notre premier devoir est de nous réformer, et c'est dans ce cas que la personnalité est un mérite.

M. Thomas n'interrompoit jamais une lecture, et il n'en faisoit que d'analogues au sujet dont il s'occu-

poit dans le moment; ce qu'on devroit observer aussi dès qu'on entreprend une étude suivie; toute distraction d'idée nuit à nos progrès.

On ne réussit jamais, dit-on, quand on écrit sur un sujet dont on ne s'est pas occupé toute sa vie: ce précepte est fort exagéré et ne convient qu'à certains genres d'esprit, et même il nous obligeroit à repasser trop souvent sur les mêmes idées qui n'ont pas eu le tems de se renouveler par des accessoires. Pour prévenir cet inconvénient, il faut faire quelquefois des études nouvelles, et avec le plus grand soin: quand une de ces études sera finie, on reviendra plus aisément à son sujet favori; et ce nouveau mélange produira nécessairement pour nous un nouveau rapport et de nouveaux points de vue.

M. Fontenelle n'osant prononcer que M. Linter étoit le premier de sa

classe, disoit que chacun le jugeoit toujours, dans sa pensée, l'homme qui avoit le plus d'esprit après soi. C'est ainsi, ajoutoit-il, que Cicéron vouloit persuader que le peuple romain étoit le premier de tous les peuples, en rappelant que chaque nation lui donnoit le second rang en se mettant toujours au premier. Cette allusion ingénieuse n'a point de proportion avec le sujet; ce sujet est trop petit pour une si grande comparaison.

Mlle. Dubois récitoit les vers d'imprécation avec un terrible mouvement; mais en cessant de déclamer, son visage restoit immobile et sans jeu muet. M. Garrick disoit d'elle: C'est une bonne enfant; elle se met bien en colère, mais elle n'a pas l'ombre de rancune.

Mme. Geoffrin s'étoit fait une loi d'écrire tous les jours deux lettres; et

son style s'était formé depuis l'âge de cinquante ans.

Un prêtre allant assister un mourant, lui dit : C'est de la part de monseigneur. Ah ! dit le malade, laissez-moi ; je suis un misérable pécheur, mais je ne donnerois pas mon ame pour celle de votre évêque, quand vous mettriez la vôtre par dessus.

Combien, disoit le roi à M. Bouret, ce pavillon vous a-t-il coûté ? en parlant de Croix-Fontaine. --- Tout ce que votre majesté m'a donné, et cela est immense.

M. Bouret étoit fort amoureux de Mlle Gaussin ; il lui donna un blanc seing : mais peu de tems après il fut inquiet de cette imprudence, et il le lui redemanda en la priant de le remplir ; ce qu'elle fit ainsi : *Je promets d'aimer ma chère Gaussin toute ma vie.*

Rousseau,

Rousseau, dans sa prosopopée de Fabricius, parle du sénat de Rome, et il dit : *Cette assemblée de deux cents rois.* Conformément à l'histoire, le sénat étoit composé alors de trois cents personnes; mais Rousseau a évité le mot *trois*, pour ne pas blesser l'harmonie par la consonnance de *trois* avec *rois*, et pour ne pas faire foule.

M. de Buffon dit, dans son Éloge de la Condamine, *un confrère de trente ans :* cependant M. de Buffon et M. de la Condamine n'avoient été réunis à l'Académie française que depuis vingt-septans; mais *vingt-sept* aurait gâté l'harmonie de la phrase. Souvent l'harmonie suffit seule sans la justesse pour captiver les suffrages : l'harmonie est le dernier degré de perfection que l'orateur doit donner à son discours ; il ne faut s'en occuper qu'après avoir entièrement fini un ouvrage sous tous les autres

rapports, et c'est alors qu'on est souvent obligé de faire de grands sacrifices à la délicatesse de l'oreille, et même celui de la justesse, en substituant un mot vague à un mot propre : mais un goût exquis doit être seul juge de ce qu'on doit se permettre dans cette occasion. Outre que le mot *vingt-sept* n'étoit pas harmonieux, il auroit eu l'air aussi de vouloir fixer l'attention sur des détails particuliers et personnels.

Cette fin de l'Oraison du prince de Condé, par Bossuet, *Averti par mes cheveux blancs*, présente un tableau bien fait, joint à une pensée sensible. M. de Buffon trouvoit pourtant des défauts de justesse dans ces mots, *les restes d'une voix qui tombe;* le mot *restes* ne peut s'appliquer à la voix, *ce sont plutôt les mots sons, accens;* les *derniers accens, les derniers sons d'une voix qui tombe;*

et *d'une ardeur qui s'éteint:* l'ardeur ne s'éteint pas; elle diminue, elle s'affoiblit, elle cesse; elle ne s'éteint ni ne s'allume; c'est le feu qui s'éteint et qui s'allume. Mais l'harmonie est parfaite; et d'ailleurs, peut-être que dans ce mouvement de sensibilité, si l'orateur avoit si bien dessiné ses images, on auroit cru qu'il n'étoit pas suffisamment ému.

Fontenelle fit cette épigramme injuste contre Racine :

Gentilhomme extraordinaire,
Digne suppôt de Lucifer,
Comment diable as-tu donc pu faire
Pour faire pis encor qu'Esther?

Et c'étoit Athalie! croyez après cela au jugement des beaux esprits.

Boisrobert présenta son neveu au cardinal de Richelieu pendant qu'il était à la promenade, et un moment après il jeta ce jeune homme dans un des bassins du jardin: on le crut

noyé, tout le monde eut peur. Êtes-vous fou ? dit le cardinal à Boisrobert. --- Non, monseigneur, je sais ce que je fais; sans cet événement vous auriez oublié mon neveu comme tant d'autres.

M. de Machault avoit perdu une petite chienne qu'il aimoit beaucoup: M. Bouret en trouva une d'une figure à-peu-près semblable; il la faisoit châtier tous les jours quand elle alloit à un habit de couleur, et il ne la laissoit approcher que des habits noirs; un homme en habit noir lui donnoit à manger: il l'offrit ensuite ainsi dressée à M. de Machault, avec cette devise autour du cou:

De la fidélité je ne suis point l'emblème;
Je suis la fidélité même.

M. de Buffon disoit que les vieillards devoient exercer leurs jambes, sans quoi ils en perdroient l'usage;

on peut en dire autant de leurs organes.

L'association de la raison ajoute nécessairement à l'estime et à l'amitié.

Il faut présenter ses idées en phalanges quand on ne veut pas qu'on puisse rompre les rangs ; le moindre intervalle dans l'enchaînement de la pensée favorise les objections.

On a tort de vouloir que la raison se tienne à l'écart pendant l'orage, tandis qu'on fait une loi aux hommes les plus courageux, de lutter contre de grands dangers.

La pensée aime à se reposer sur les mouvemens d'une ame vertueuse, sur sa manière de voir les objets, sur son bonheur et même sur ses peines ; car les peines d'un honnête homme ont quelque chose de doux qui rappelle l'espérance.

Ce siècle nous montre des exem-

ples désolans et consolans de la faveur populaire. Qui peut ne pas l'estimer, quand on connoît ceux qui l'avoient obtenue? qui peut s'affliger de la perdre, puisqu'on est parvenu à la leur ravir?

Le mouvement est un des grands mérites du style. L'abbé de Lille dit que le mouvement du vers dépend de la longueur ou de la briéveté des phrases : c'est là le mouvement mécanique; mais le mouvement du style consiste à mettre l'objet sous les yeux de ceux à qui l'on parle, comme dans ce pseaume, *La voici l'heureuse journée.* Il consiste encore à s'adresser à son lecteur, à le prendre corps à corps, si l'on peut s'exprimer ainsi; il résulte en un mot de toutes les figures qui donnent de la vie, qui rendent les objets présens, qui supposent des passions; et même ces figures ne se trouvent jamais que

sous la plume des personnes passionnées, ou dont l'imagination est fort vive.

Il ne faut pas qu'un bon écrivain emploie, pour expliquer sa pensée, des comparaisons communes et faciles à trouver ; il vaut mieux s'exprimer sans comparaison. On ne peut conserver, en traduisant, le fond de la pensée d'un auteur, si on ne l'environne pas des expressions les plus propres à rendre les idées accessoires.

Rien n'est plus aimable que la vertu, disoit Rousseau ; mais il faut la posséder pour la trouver telle. Quand on ne la voit que de loin, semblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, et elle ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise.

Quand les défauts du style sont

naturels et qu'ils viennent du caractère, ils ne font point de peine au lecteur ; mais les défauts d'imitation sont toujours ridicules. L'imitation d'un beau style, quand on n'y joint pas les grandes idées qui faisoient surtout admirer ce style, devient extrêmement fastidieuse ; et c'est pour cela que les imitateurs de M. de Buffon sont absurdes avec leurs beaux mots et leurs grandes phrases ; ce sont des nains qui se revêtent d'une grande robe. Cela est si vrai, que l'éloge du chevalier de Chastelux, composé par M. de Buffon quand le chevalier fut reçu à l'Académie françoise ; cet éloge, dis-je, est le seul mauvais ouvrage qu'ait fait M. de Buffon : et il est mauvais, parce que M. de Buffon s'est imité lui-même ; il n'avoit que des idées communes sur ce sujet, et il a voulu cependant les couvrir de son beau style. Ce contraste est ridicule.

Pour s'instruire par ce qu'on lit, il faut se faire une loi de tout comprendre.

Un homme disoit à l'occasion des brouillards et des tremblemens de terre : J'ai peur que cette montre n'ait besoin d'être renvoyée à l'horloger. Il est plus vraisemblable, au contraire, que ces grandes secousses sont des moyens dont se sert le sublime horloger pour remonter la montre.

Il faut céder tout doucement et avec des nuances, quand les autres ne sont pas de notre avis ; se taire subitement a l'air du mépris : dans la dispute, on doit éviter surtout le ton affirmatif ; et c'est principalement alors qu'il faut bien penser à ce que l'on dit, et ne se laisser jamais emporter par le moment pour négliger la justesse de la pensée et le soin de l'expression.

Quand on trouve des remarques utiles dans les livres de médecine, ou des recettes, il faut les écrire, et faire pour le physique comme pour le moral.

L'avantage d'un déclamateur comme Larive, est surtout de changer de ton dans les expressions à peu près semblables.

Adieu, ma mère; adieu, Volumnius;
Adieu, Rome, je pars. . . . . .

ces trois phrases ont dû être dites non-seulement avec un sentiment différent, mais d'un ton plus bas ou plus élevé.

Dans ce vers,

Marius vous attend sur les remparts de Rome,

produit plus d'effet que s'il avoit dit,

Marius vous verra sur les remparts de Rome;

ce qu'on insinue est toujours mieux senti que ce qu'on dit positivement.

M. Bailly dit dans son discours à

l'académie : *Lorsque vous daignez remplir le vœu que j'avois formé depuis long-tems, le vœu que j'ai réitéré avec une constance proportionnée à son objet, j'ai une trop haute idée du corps respectable où je suis admis, pour attribuer à sa seule indulgence la grâce qui doit émaner de sa justice.* Cette phrase est mal construite ; car dans toute période oratoire, le nominatif doit être toujours le même : ici le nominatif change ; c'est *vous* au commencement, et *je* à la fin. Il falloit dire, *vous me donnez une trop haute idée du corps respectable où je suis admis. Proportionnée* est d'ailleurs un mot technique qui ne devoit pas entrer dans un ouvrage de ce genre.

Cicéron a fait trois ouvrages : l'un est intitulé, *De claris Oratoribus ;* l'autre, *Orator ;* le troisième, *De*

Oratore. Le premier est plein d'esprit et de finesse ; il y a peint, avec les nuances les plus délicates, le caractère d'éloquence de plus de deux cents orateurs ; il faudroit avoir une connoissance parfaite des langues françoise et latine pour pouvoir le traduire. Le second est moins ingénieux ; mais il contient encore des choses intéressantes. Le troisième est ennuyeux. On trouve dans Cicéron un morceau très-curieux sur les moyens dont les anciens se servoient pour aider la mémoire.

On a imprimé à la fin des OEuvres de Quintilien, ou de celles de Tacite, un morceau très-intéressant sur la corruption de l'éloquence ; on attribue cet ouvrage indifféremment à ces deux auteurs.

On peut remarquer que les poëtes anglois contemporains de Louis XIV, avoient un style pur et simple qui se

rapprochoit de celui de nos auteurs du même tems. Leurs ouvrages ont actuellement un caractère tout différent; leurs images sont plus recherchées, leur style plus tourmenté: on peut s'en assurer en comparant Prior et Dryden, avec Malet et Thompson.

Il suffit non-seulement, pour ne pas oublier une langue, mais même pour y faire des progrès, d'en lire tous les jours un quart-d'heure. On ne sait pas jusqu'où s'étend l'influence d'un travail, quelque court qu'il soit, quand il est régulier; trois heures données à la lecture de l'anglois, en un seul jour de la semaine, ne seroient pas aussi utiles qu'un quart-d'heure tous les jours.

Définition de trois genres d'éloquence : celle de M. Necker, *l'art d'émouvoir par la force de la raison;* de M. Thomas, *l'art de dérober*

toutes les pensées qu'on pourroit avoir sur un sujet; de Cléon, *l'art de parler comme Cléon.* On suppose que chacun auroit donné sa définition lui-même.

M. de Buffon a fait un article sur une espèce d'oiseau nommée *le maceureux*, dont le bec est comme deux lames de couteau appuyées l'une sur l'autre : il prouve, par analogie, que c'est de la conformation du bec que dépendent toutes les habitudes des oiseaux, depuis ceux qui se nourrissent dans le creux d'un arbre, jusqu'à ceux qui s'élèvent dans les plus hautes régions de l'air ; depuis l'animal sauvage jusqu'à l'animal le plus familier. Quand tous les systèmes de M. de Buffon seroient faux, ils auroient toujours l'avantage du grand et parfait ensemble, et de leurs liaisons avec les faits connus.

Quelque tort qu'on ait avec nous,

il faut le relever en raisonnant et non en querelant, et se préparerd'avance pour dire ce qui doit convaincre et non ce qui doit blesser ; car lorsqu'on s'abandonne à son sentiment du moment et à son caractère, on se repent, on est troublé et distrait ; c'est du tems et du bonheur perdu.

Les distractions sont à la fois offensantes et désagréables ; non-seulement elles persuadent aux autres que nous n'avons aucun désir de les entendre, et que nous faisons peu de cas de leur valeur, mais, de plus, elles nous laissent à peine une très-petite partie de la nôtre.

Il faut subjuguer notre esprit, ne pas lui permettre des écarts, se bien convaincre que le défaut de justesse déplaît nécessairement ; chercher à faire effet quand les idées brillantes ne se présentent pas à nous naturellement et sans effort,

c'est un grand défaut de goût et de jugement.

Les femmes écrivoient autrefois avec plus d'originalité qu'elles ne le font aujourd'hui ; leurs billets du matin même avoient quelque chose de piquant et de particulier ; elles ne commençoient pas une lettre d'une manière commune : à présent trente femmes débuteront par la même phrase. Elles trouvoient toujours les plus heureuses transitions ; à peine en cherchent-elles à présent, tant on est accoutumé à tout brusquer sans nuances.

Le jour qu'on fit partir un ballon des Tuileries, M. de Guibert reçut dix lettres de femmes, qui sembloient dictées par la même personne ; mais celle de sa mère avoit seule un caractère original : *Tout le monde court au ballon, mon cher fils, et moi je l'attends à ma fenêtre ; je ne me connois*

connois pas à ce que j'ignore ; et d'ailleurs je crains toujours que ce qui s'élève trop ne tombe : il est vrai, mon fils, que vous m'avez bien rassurée. Cette dernière phrase est l'exemple d'une heureuse transition.

Au nouvel an, Mme. de Guibert écrivoit à son fils : *Je ne vous envoie point d'étrennes, mon fils ; la Providence a borné ma volonté. Je dois adorer sa sagesse ; car j'eusse abusé du pouvoir qu'elle m'auroit donné.* Elle disoit dans une autre lettre : *Tout le monde me félicite de mon fils, et tout le monde a raison. J'ai perfectionné la nature en vous donnant le génie ; à votre tour, parez ma vieillesse.*

Il faut analyser avec attention tout ce qu'on lit, comme style, comme pensées, etc. ; c'est la seule manière de lire utilement ; il faut examiner chaque mot, etc. Il faut observer

de même tout ce qu'on voit ; et il seroit possible, en cherchant la raison des préférences de l'oreille pour un mot plus que pour un autre, de trouver la cause du choix que nous faisons : il est utile de s'en demander compte à soi-même ; car on n'a fait encore aucune règle générale sur l'harmonie de la prose. L'oreille est décidée par instinct ; mais peut-être qu'un examen répété pourroit faire trouver les influences qui nous déterminent.

Il est des souvenirs si tendres et si douloureux, qu'ils font le sort de la vie.

Ceux qui ont perdu les personnes qui leur étoient chères, savent seules l'importance que l'on donne alors aux moindres souvenirs. Un ton un peu plus élevé, un moment d'humeur, nous donnent tous les remords des plus grands crimes ; et quand la

mort a fixé nos torts et les a rendus irréparables, ils nous poursuivent sans relâche : on donneroit tous les biens dont on jouit, jeunesse, fortune, beauté, pour racheter ces mots de caractère, où le cœur n'avoit point de part, et par lesquels cependant on a pu affliger ceux qui ne sont plus pour nous; et l'on soupire après cet instant où la mort ayant levé tous les voiles, on pourra prouver sa tendresse par l'excès des peines qu'on a souffertes. Que ceux qui ont eu cette terrible leçon, apprennent à vaincre leur caractère et à ne s'occuper que du bonheur des autres; c'est la seule offrande qui puisse appaiser le ciel et leur propre cœur.

Les autres ne font jamais bien pour nous, disoit M. de Buffon. Consultez un médecin dans une maladie chronique; il vous donnera un remède qui augmentera vos maux;

car on ne peut connoître celui qui nous convient, que par l'étude de notre tempérament, et cette étude est impossible à tout autre qu'à nous-mêmes. Appelez un architecte, il bâtira une très-belle maison; mais si nous n'en avons pas donné le plan, elle contrariera toutes nos convenances. Il faut indiquer à la couturière ce qui nous sied, au cordonnier le point qui nous blesse, au cuisinier les alimens qui nous sont salutaires; enfin il faut que nous présidions à tout ce qu'on fait pour nous-mêmes, et que nous nous instruisions de tout ce qui nous est nécessaire, si nous voulons des dispositions propres à notre caractère, d'accord avec nos goûts, et qui ne contrarient pas nos convenances. Il faut même faire des livres pour soi, des livres de morale, qui insistent sur nos défauts particuliers; des livres d'instruction, de goût et de méta-

physique, qui soient analogues à nos facultés, à nos circonstances et à nos idées.

Dès qu'on perd un agrément, il faut cesser d'en avoir la prétention ; c'est par cette adresse de la raison qu'on cache les vols que le tems nous fait : mais les prétentions rappellent à chaque instant les grâces qu'on n'a plus.

On peut présenter ses idées de deux manières ; soit en montrant d'abord le but qu'on se propose, et ensuite en faisant parcourir à son lecteur la route qu'on a suivie soi-même, soit en cachant son but ; et c'est ce qu'on doit faire quand la maxime qu'on veut établir a l'air d'un paradoxe : on le cache avec soin, afin d'y faire arriver avant qu'on s'en doute, et d'obtenir un assentiment qu'on auroit refusé au premier aspect.

L'uniformité parfaite produit le

vide au moral comme au physique. Voyez ces longues allées tirées à la ligne ; la vue ne les embrasse plus et n'aperçoit qu'un espace très-court qui la rebute, loin de lui être agréable.

On a observé que la nature a toujours mis le remède à côté du poison ; les mœurs, les gouvernemens, les esprits et les caractères, s'arrangent de même par le laps du tems ; souvent ce que l'on prend pour un préjugé est le contre-poison d'un vice, et l'on est surpris en observant que le préjugé étoit un frein indispensable. On est surtout frappé de cette réflexion dans le tems présent : on a supprimé les qualités factices, et les défauts naturels sont restés.

On ne peut ni parler ni écrire à certains hommes connus dans ce siècle, ou même prononcer leur nom, sans en éprouver quelque influence funeste ; il faut éviter toute espèce

de communication avec eux, comme s'ils étoient attaqués d'une maladie contagieuse.

En 1649, l'art de l'imprimerie étoit encore imparfait ; car les caractères étoient immobiles ; et cet art passa presque sans intervalle à son point de perfection. Il ne faut donc pas se persuader que tout se fait par gradation ; de grands talens, de grands caractères et de grandes vertus, font des pas de géant. On trouve encore à la Bibliothèque le livre des spectacles ; il fut écrit dans le tems où l'on jouoit indécemment la passion de Jésus-Christ. Celui qui représentoit Notre Seigneur mourut presque sur la croix, et l'on eut bien de la peine à faire revenir Judas, dont le lacet avoit été trop serré ; c'est ce qu'on trouve en note dans ce livre. Les barbaries sont de tous les tems.

Houdon est allé en Amérique pour

faire le buste de Wasingthon. Ce buste a quelque chose de froid et de sec : les traits sont réguliers, le visage est ovale, les yeux petits et peu ouverts ; mais l'on croit deviner, à l'aspect de cette physionomie, que l'original est mis en mouvement par la réflexion plus que par le sentiment, et qu'il s'intéresse à fort peu de chose, parce qu'il dédaigne tout ce qui n'est pas parfaitement raisonnable, et qu'il trouve souvent matière à dédain. L'expression de la physionomie de Cagliostro est précisément le contraire : son visage est rond, ses yeux et sa bouche sont ouverts et tournés vers le ciel ; c'est un charlatan enthousiaste et dupe de lui-même. Le buste du prince Henri ne produit aucun effet. Le marbre ne rend bien que les traits prononcés et les mouvemens déterminés ; les femmes même ont besoin d'une expression particulière pour être ainsi

représentées : l'art de rendre les finesses sur le marbre paroît perdu.

Les gens sensibles aiment à confier leur foiblesse, et à recevoir la confidence de celle des autres.

Souvent l'on marque de l'humeur par distraction, et plusieurs de nos défauts viennent de n'avoir pas assez exercé notre mémoire à nous représenter promptement le passé et l'avenir.

Pour qu'un livre se fasse lire et relire sans ennui, il faut que la forme, c'est-à-dire le style et l'éloquence, embellisse les idées ; un lecteur attentif a bientôt saisi le fond d'un ouvrage, et les plus belles pensées le fatiguent par leur répétition à une seconde lecture, si elles ne sont pas ornées de toutes les grâces de l'expression. Les accessoires font naître un si grand nombre d'observations, et supposent tant de finesse dans les

aperçus, qu'on ne s'en lasse jamais. Ce jugement sur les livres peut s'appliquer aux hommes; les génies les plus féconds ont un terme, et les personnes qui vivent dans leur société habituelle le trouvent enfin ; mais s'ils s'expriment avec grâce, avec éloquence, avec mouvement, on ne se lasse point de les entendre ; et comme toutes les idées morales trouvent leur rapport dans le monde physique, cette remarque rappelle l'impression peu durable des traits les plus réguliers, si le jeu de la physionomie n'en varie pas le charme : ou, pour s'élever davantage, jetons un coup d'œil sur la nature, où l'Être suprême semble avoir gravé d'avance toutes les idées qui se présenteroient successivement dans l'esprit des hommes; voyez le petit nombre d'élémens qui, par des formes combinées et variées, présentent le magnifique spectacle des richesses de notre

monde, et jugez, par cette comparaison, de la puissance des formes.

Après avoir long-tems réfléchi sur ce qui faisoit la véritable grandeur des êtres créés, ou, si l'on veut, leur véritable noblesse, il a semblé qu'elle venoit de la multitude de leurs rapports entre eux; ainsi la pierre ou le minéral a moins d'importance dans cet univers, que la plante; et la plante en a moins que l'animal, qui a des traces de sentiment, c'est-à-dire, qui a d'autres liaisons et d'autres rapports avec les objets, que les plantes, dépourvues de sens. L'animal, à son tour, est moins noble que l'homme, dans lequel commence une autre sorte de relation, celle de l'âme et de la pensée. L'importance des êtres tient donc à la multiplicité de leurs rapports; et ces rapports ne peuvent s'établir et subsister que par le moyen des inégalités et des dépendances.

La reconnoissance, la plus belle de toutes les vertus, entraîne la dépendance ; et nous avons tellement besoin de nous soumettre par des motifs de dépendance, que souvent nous ne comprimons nos passions, nous ne nous faisons du bien à nous-mêmes, que pour plaire à l'Être suprême : nous sommes forcés de nous dire que c'est sa volonté, et de nous parler de toute la reconnoissance que nous lui devons.

On est sûr d'ajouter aux torts des autres, quand on les leur fait trop sentir.

Bouret ne sut que la veille le dessein que le duc de Betfort avoit de dîner chez lui à Croix-Fontaine ; il fut trouver un habile cuisinier : Il me faut demain un dîner immense à la campagne. -- Cela n'est pas possible. -- Mais vous aurez tout l'argent que vous voudrez. -- Ah ! rien n'est si

facile. On servit un *surtout* avec le buste du roi ; les Arts l'entouroient, et la muse de l'histoire tenoit un livre de quatre feuillets ; on l'ouvrit : tous les ambassadeurs étoient présens. Sur la première feuille on lut bataille de Fontenoi, les visages s'alongèrent ; sur la seconde, bataille de Rocoux ; sur la troisième, pacte de famille ; on devint plus calme : enfin sur la quatrième on lut *paix* ; Bouret présenta la plume au duc de Betfort pour y mettre la date.

Les vers luisans sont l'image des femmes : tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat ; dès qu'elles veulent paroître au grand jour on les méprise et l'on ne voit que leurs défauts.

Certains caractères ne peuvent souffrir la résistance du premier moment ; il faut consentir à tout ce qu'ils désirent, du moins dans le

cercle des choses honnêtes ou indifférentes ; il est plus facile de les ramener que de les contredire ; le refus les blesse plus que la chose : il vaudroit mieux, pour leur bonheur, consentir et ne pas exécuter, qu'exécuter sans avoir consenti : et cela n'est pas si bizarre, car la parole est la suite d'un premier mouvement, mais l'action peut être l'effet de la réflexion.

M. de Guibert aimoit tout ce qui est grand comme grand, et même la vertu, plus sous ce rapport que sous tout autre.

Les grands seigneurs emploient leur argent à perdre leur tems.

M. de Guibert fit l'éloge de Mlle de l'Espinasse la nuit de sa mort, afin sans doute de saisir et de fixer le premier instant de sa douleur ; il dit, en parlant de la figure de son amie : « Les mots *physionomie fine*, » *douce*, etc. marquent l'effet per-

» manent des traits et l'impression » qu'ils ont reçue du caractère; mais » quand les mouvemens de l'ame » varient sans cesse et se peignent » successivement au-dehors, on ne » peut donner aucun nom déterminé » à la physionomie ».

Mlle. de l'Espinasse prit une grande passion pour M. de Moras, et il se crut aimé par une des filles du Soleil.

Mlle. de l'Espinasse avoit été aux Invalides; elle dit à son retour: Ces infortunés n'ont aucuns maux d'imagination; ils n'ont pas même la langue de mes maux.

Cet ouvrage de M. de Guibert est plein d'esprit; et le portrait a d'autant plus l'air de la vérité qu'il est sans contraste; manière de peindre qui ne peint pas, mais qui désigne bien la ressemblance; c'est une ligne qui fait reconnoître par la justesse des contours, sans couleur et sans ombre.

Ce n'est pas assez de ne sacrifier aucun de ses devoirs à ses goûts et à ses singularités; il ne faut non plus leur sacrifier ni sa santé, ni son esprit, ni sa figure.

Souvent on nous blesse sans que nous démêlions l'impression qu'on nous fait, et cependant notre physionomie réagit tellement sur les autres, qu'ils sont bientôt plus blessés que nous.

Si l'on perd quelques jouissances en détruisant son amour propre, en se rendant invulnérable aux contrariétés, on se délivre aussi des agitations insupportables attachées au désir de briller.

Il est aisé de donner un ridicule à un grand homme, parce qu'il est toujours en contraste avec lui-même, avec ses goûts et ses sentimens, ses vœux et ses moyens, etc.

On

On trouve dans la bibliothèque nationale deux globes immenses, construits sous Louis XIV: celui qui représente la terre est imposant et semble nous donner une idée de notre grandeur ; celui qui représente le ciel étant rempli de figures telles que la Fable les a inventées, est fort au-dessous de notre conception, et refroidit l'imagination par de petits tableaux mesquins. Les sciences nous ont appris que des mondes se trouvent dans chaque étoile, et l'on n'y voit qu'une balance, une ourse, etc.

Il faut que tout aboutisse à un centre. Dans les animaux, ceux dont la sensibilité est errante et ne se réunit pas en un seul point, sont les plus imparfaits : les hommes qui n'ont pas un seul objet d'affection, sont en effet dépourvus de sensibilité; et la vertu dont Dieu n'est pas le

centre, n'est qu'une vertu factice et qui s'égare sans cesse.

Une des choses que les hommes pardonnent le moins, c'est la contradiction directe de leurs opinions.

Il est permis de manquer de grâce dans des raisonnemens très-forts, très-courts ; mais la grâce est absolument nécessaire dans les détails pour les faire supporter.

M. de Buffon critique ces deux vers de Racine :

Le fer moissonna tout ; et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Érectée.

Il croit que le mot *humectée* ne devoit pas précéder celui de boire ; et il est vrai qu'on n'est humecté que pour avoir bu : mais la poësie, qui est toujours dans le délire, peut se permettre de confondre les tems.

L'étude de la nature a cet avan-

tage, qu'elle n'empêche pas de connoître les hommes et de pénétrer dans les détours de leur vie sociale; et même un esprit exercé par les calculs, par les analogies, par l'usage continuel de sa propre sagacité, est déjà préparé pour la scène du monde: mais il n'en est pas ainsi d'un administrateur qui voudroit sonder les mystères de la nature et sa marche régulière; il lui manqueroit toujours les connoissances préliminaires qu'elle exige, et la patience nécessaire à la révélation de ses secrets. Cependant un administrateur qui connoît un philosophe dans la société, peut apprécier ses travaux, et passer, comme en algèbre, du connu à l'inconnu: la justesse d'esprit qu'on déploie dans le monde, fait présumer celle qu'on doit avoir dans les sciences.

Lorsqu'on touche au terme de la vie, il faut réduire le plus possible

ses moyens de bonheur ; mais dans tous les âges, le premier de tous est la vertu, ensuite l'absence de la souffrance au moral et au physique : et comme l'ennui est une plus grande souffrance pour les vieillards que pour les jeunes gens, il faut, dans l'âge où il est permis de bercer la vie, livrer sa pensée, dans les momens de loisir, à tout ce qu'elle désire, à tout ce qui fixe son attention.

Dans la vieillesse, on voit nécessairement moins d'objets nouveaux ; l'âge refroidit l'imagination : on devroit donc tâcher de prêter au récit qu'on trouve dans ses lectures, le degré de vivacité, la faculté de faire impression, qu'on reçoit ordinairement par les yeux ; et puisqu'on donne une sorte de consistance à une idée abstraite en y pensant long-tems, ne pourroit-on en faire autant pour les images, et voyager ainsi sans sortir de sa place ?

Les manies s'augmentent en vieillissant; il faut tâcher de les soumettre d'avance par des habitudes contraires, lorsque ces habitudes sont sans inconvénient. Les manies, même les plus innocentes, ont des *inconvéniens;* il est rare qu'elles ne contrarient pas les autres; et toujours, du moins, elles nous distraient des objets essentiels, et s'emparent dans notre cerveau d'une place qui pourroit être mieux remplie.

Quand on a fini les lettres de Chesterfield, l'on se promet de ne plus les relire, malgré le plaisir qu'elles nous ont fait d'abord; c'est un homme avec qui l'on a assez vécu, il faudroit être plus moral et plus éloquent pour nous retenir davantage.

On ne doit pas juger de la grandeur par les gens qui sont au-dessous de nous, mais par ceux qui sont au-dessus; ainsi un seigneur est plus

grand en Angleterre qu'en France, car personne ne plane au-dessus de lui.

L'optimisme de Leibnitz est *à priori*, et celui de Pope *à posteriori*. L'un, et c'étoit Leibnitz, disoit: *Dieu a la puissance, la bonté et la volonté; ainsi notre monde est le meilleur des mondes possibles.* Pope disoit : *Je prouve par tel fait que notre monde est le meilleur possible.*

On pourroit réduire les quatre conjugaisons latines à une seule, en prouvant que le même tems subit toujours les mêmes changemens; par exemple, la syllabe *bam* se convertit toujours en *bo*, *amabam*, *amabo:* on pourroit resserrer de même toutes les règles de la syntaxe, et apprendre ainsi, en peu de semaines, les élémens d'une langue qui coûtent ordinairement des années à retenir.

On dit qu'on ne se fait jamais bien entendre parce que l'on ne s'entend pas soi-même : mais cette règle n'est pas générale ; souvent on s'explique mal parce qu'on se comprend à demi mot, et qu'on juge des autres par soi. Certains esprits ont un mérite contraire à ce défaut : ils ne se contentent pas d'apercevoir leurs pensées, ils veulent la connoître dans tous les sens ; ils se la développent sous différens points de vue. Cette épreuve a ses avantages ; car si la pensée est futile, si elle n'est qu'un nuage, elle est dissipée par tous les rayons auxquels on l'expose ; mais si elle a de la réalité, tant de lumière montre sa véritable forme à tous les regards.

On n'a connu les peuples que par leurs conquêtes, et c'est à la trace du sang qu'on écrit l'histoire.

On peut comparer les penseurs

comme Diderot, à Deucalion, qui jetoit des pierres derrière sa tête pour en faire des hommes, et qui ne regardoit pas quelle forme ils prenoient; mais les écrivains comme M.r de Buffon, qui veulent animer leur pensée et la rendre claire et facile à saisir, ressemblent au Prométhée de la fable, qui déroboit le feu du Ciel.

On plaît aux grands par beaucoup de gaieté, mais ce n'est qu'en présence ; il faut chercher à plaire pour l'absence.

Quand on perd la mesure avec nous, nous ne sommes pas autorisés pour cela à la perdre nous-mêmes; les gens pieux et bien élevés doivent au contraire l'exemple de toutes les vertus, et même des vertus qu'on peut appeler d'agrément.

Une observation qu'on peut regarder comme très-importante au moral

comme au physique, c'est l'avantage qui résulte de continuer toutes les choses bonnes et utiles, et d'interrompre au moment même celles qui n'ont aucun de ces caractères. Ainsi il ne faut pas quitter une lecture tant qu'elle fixe notre attention ; il faut la suspendre à la première distraction, car l'on n'acquiert rien que par l'attention et l'intérêt : une partie même des pertes de la vieillesse, ainsi que la diminution de la mémoire, tiennent au défaut de nouveauté dans les objets qui n'excitent plus l'attention des gens âgés et longuement familiarisés avec notre monde : d'ailleurs, la briéveté du tems qui leur reste à passer ici bas, leur donne moins d'intérêt pour les connoissances qu'ils peuvent acquérir. C'est donc un moyen de progrès et de bon emploi du tems, de ne s'arrêter qu'aux choses qui fixent l'attention ; mais c'est aussi un moyen de

bonheur; et comme la disposition de l'ame n'est pas toujours pareille, il faut quitter le lendemain l'objet qui nous captivoit entièrement la veille, s'il n'a plus la même influence sur notre cerveau.

Le meilleur moyen de n'être pas oublié des autres, c'est de ne jamais penser à soi.

La vertu pure et la douceur inaltérable sont notre culte envers l'Être suprême, et le seul moyen d'être bien avec nos *relations intimes*, avec les hommes en général et avec nous-mêmes; c'est à la fois un devoir et un bonheur.

Il ne faut confier à personne aucune des choses que les autres feroient moins bien que nous; c'est ainsi qu'on se garantit de l'humeur, et c'est de plus un moyen d'indépendance.

Il faut tâcher de n'être jamais avec

les autres dans un tel rapport, qu'ils puissent se croire dispensés du soin de nous plaire.

La prétention de tous les médecins est de se distinguer de la nature, afin qu'on ne puisse pas confondre leurs miracles avec les siens : leur devoir seroit de se réunir avec elle, en sorte qu'on ne pût deviner lequel des deux a opéré. C'est une marche que la vertu peut aussi se permettre, en laissant confondre, quand il n'y a point d'impossibilité absolue, les qualités acquises par devoir, avec les qualités naturelles.

Les vertus, dit-on, sont susceptibles d'abus ; cela même est une assertion abusive. La vertu ne porte pas en soi un principe d'altération ; ce sont les hommes qui l'altèrent, en l'associant à leurs défauts ou à leurs caprices. C'est le vase qui communique son amertume à la liqueur.

La langue françoise s'est perfectionnée à la cour ; ainsi elle avoit sous Louis XIV deux caractères bien distincts, l'un qu'elle tenoit de la nation, et l'autre des courtisans ; ces deux caractères se prêtoient un nouveau charme par leur contradiction apparente. La politesse des grands ne souffroit que des expressions délicates, et inventées pour voiler des vérités trop dures ; mais la construction de la langue devoit être très-claire, pour se conformer à l'impatience et à l'inattention des François.

La langue françoise est si supérieure aux autres par l'art et la facilité d'exprimer les nuances, qu'elle est la seule, entre les modernes, qui distingue divers tems dans le passé, et qui en désigne les différences; c'est-à-dire qu'elle trace une ligne dans un espace qui n'est plus.

Quand on ne peut inspirer l'ad-

miration, on cherche à inspirer l'effroi ; et c'est en effet un grand moyen de considération, c'est celui dont les sultans font usage.

Le genre de la tragédie de *Straffort* est sévère ; il faut, pour s'y intéresser, une grande connoissance de l'histoire d'Angleterre. La scène entre le roi et Straffort est déchirante, surtout en pensant que la mort la suit : mais celle entre Straffort et sa femme est foible ; il lui résiste sans combattre ; elle le presse sans tendresse. La scène du parlement m'a paru belle ; aussi on n'avoit pas, avant M. de Lally, hasardé de mettre un roi foible sur le théâtre ; on n'en trouvoit de tels que sur le grand théâtre du monde. Les vers de M. de Lally sont pleins de force, et cependant naturels. Dans leur extréme simplicité, c'est la pensée qui les colore : le genre est neuf.

Il est tel air de physionomie qui vaut une injure.

Si l'on veut persuader ou plaire, il faut toujours parler selon son intime conscience.

Les esprits fins ont besoin d'être secondés par beaucoup d'imagination ; car les idées fines ne sont pas aperçues, si on ne leur donne de la consistance par les images.

Quand on n'est plus jeune, il ne faut rien exiger des jeunes gens; il faut tâcher de se faire des goûts indépendans d'eux.

On accusoit un peintre d'avoir séduit une jeune fille; son avocat plaida sa cause de cette manière : Je plaide pour un gueux, pour un sot et pour le plus laid de tous les hommes. Il est gueux, puisqu'il est peintre ; il est sot, interrogez-le ; il est laid, regardez-le ; et l'on ne séduit que

par l'argent, l'esprit ou la beauté: ainsi, etc.

L'abbé Tencin avoit engagé M. Law à se faire catholique; sur quoi l'on fit ce quatrain:

Foin de ton zèle fanatique,
Malheureux abbé Tencin;
Depuis que Law est catholique
Tout le royaume est capucin.

L'abbé Raynal parloit à un évêque, de la retraite du duc d'Orléans, fils du régent. Quel bel exemple, disoit-il, nous donne ce grand prince! Mon ami, lui répondit l'évêque, les vertus du fils nous font regretter les vices du père.

On fit cette épitaphe pour la mère du duc d'Orléans: *Ci gît l'Oisiveté;* — à cause du proverbe, *L'oisiveté, mère de tous les vices.*

J'ai fait un vœu, disoit un cadet de famille échappé à un naufrage;

j'ai fait vœu que mon frère aîné deviendroit capucin.

Dans le monde, disoit quelqu'un, ce ne sont pas les qualités, les mots spirituels ou les belles actions qui donnent des moyens à la critique, ou même au blâme ; c'est tout ce qu'on y joint d'inutile.

Montesquieu est obscur, et Bayle fort clair ; c'est que l'un nous précède dans une route où l'on n'a jamais passé, et que l'autre nous conduit dans un grand chemin.

On ne se repent jamais de s'être mis à sa place ; mais on se repent quelquefois d'y avoir mis les autres.

Dans le monde on aime mieux les victimes que les personnes qui ne veulent pas l'être.

Il faut rendre le bien pour le mal, même en paroles, et avec tout le monde

monde, sans distinction ; c'est le moyen de calmer tous les orages.

Il faut toujours apporter dans la conversation le calme de la raison et de l'attention : les contes perdent tout leur agrément, quand on les fait avec distraction. Les exagérations ne font plaisir qu'en plaisanterie, et l'on doit se mettre en garde contre la tentation où l'on est d'exagérer avec les gens qui exagèrent et qui soutiennent des thèses extravagantes: l'exagération nuit à la considération, et même à tous les genres de réputation.

Les ames douces ne vivent que de caresses et de démonstrations d'amitié ; être froid avec des personnes de ce caractère, c'est leur refuser le bonheur.

Certains esprits ont toujours des idées neuves, pourvu qu'ils prennent des routes nouvelles où per-

sonne ne les ait précédés : mais les pensées d'autrui empêchent le retentissement et la réaction de leur cerveau ; comme ces sourdines qui interceptent les sons des corps les plus sonores. Les esprits de cette trempe sont très-bons à consulter, car ils savent tout ce que les autres ignorent. Et qu'importe qu'ils ignorent ce que les autres savent ?

Les opinions d'autrui nous gênent, comme un habit qui ne seroit pas fait à notre taille ; car les opinions participent un peu du caractère et des circonstances. On trouve difficilement des esprits qui se ressemblent ; ils sont rarement jumeaux.

Rien n'est si constant que l'expérience de soi, et rien n'est si commun que de ne vouloir pas y croire : le lendemain confirme toujours les épreuves de la veille ; on se croit changé, et l'on est toujours le même ;

il faut donc être sans cesse en garde contre soi.

On conserve sa considération dans les revers, en se tenant toujours plus en arrière avec les hommes, à mesure qu'ils ont moins d'intérêt à se rapprocher de nous.

L'esprit reste dans l'enfance, quelque espérance qu'on ait pu en concevoir, dès que la raison ne le perfectionne pas.

C'est une belle allégorie que cette fable d'Ovide : Arachné et Pallas étoient rivales : l'une peignit sur la toile vingt histoires amoureuses et criminelles ; l'autre, et c'étoit Minerve, représenta l'instant où elle donna l'olivier à Athènes, de tous les arbres le plus utile, et le symbole de la paix. Quand les deux toiles furent finies, Pallas changea Arachné en araignée : *Toujours pleine d'amour propre comme tu le fus pendant ta*

vie, tu feras toujours de l'ouvrage fin, mais inutile. Peut-on mieux peindre l'emploi que la raison fait de l'esprit et des talens, et l'abus que l'amour propre et l'immoralité font des dons de la nature!

Le chevalier de Chastelux, dit M. Suard, n'aperçoit les objets que sous un seul point de vue, sous une seule face, et, comme on dit en administration, il s'égare dans les chemins *vicinaux*. Ce défaut tient au talent qu'il a pour les calembours. Lorsque, dans l'examen d'un mot, on ne s'en tient pas à juger concrétement l'objet qu'il présente, et qu'on cherche des rapports éloignés et même des rapports de sons, on se forme ensuite une habitude qui nuit à la justesse de l'esprit : ainsi les applaudissemens que l'on reçoit en société, changent un petit agrément passager en défaut réel et durable.

La conversation, pour être intéressante, doit être comme le jeu de *domino*, où l'on ne peut placer son numéro après son adversaire, à moins qu'il ne corresponde au sien.

La plupart des hommes ne disent en conversation que des choses de convention. Les gens de lettres n'oseroient pas même dire franchement ce qu'ils pensent d'Homère, quoiqu'il ait vécu il y a trois mille ans.

Il faut désirer premièrement la plus grande vertu, dans quelque route qu'elle soit, bonheur ou malheur; et ensuite il est permis de souhaiter la plus grande somme de bonheur qui peut se concilier avec la vertu.

Dans la multitude d'idées fines qui se présentent à l'esprit, il ne faut choisir que celles qui peuvent être conçues au premier développement : toutes

les autres font confusion : et comme en arithmétique chaque règle a sa preuve, chaque idée fine a la preuve de sa justesse, dès qu'il est clair que la proposition contraire seroit une absurdité ; mais la plupart de ces idées, qui ne sont trouvées et exprimées que pour faire effet, laissent apercevoir un côté contraire ou différent, qu'on peut soutenir avec un égal avantage. Cette manière de penser ou d'écrire n'a aucun mérite, parce qu'elle ne peut servir qu'à induire en erreur. Il faut donc mettre toujours ses pensées à l'épreuve ; et quand on voit qu'elles prêtent à l'opposition, on doit tellement les simplifier, les modifier, les fortifier et les grossir, qu'on ne puisse leur opposer des idées contraires. Plus les pensées qui ont de la justesse sont exprimées clairement, et moins on ose les attaquer. C'est un grand défaut de représenter les choses par un seul côté ; il

faut les considérer tous, les approfondir, et en tirer ensuite un résultat qui participe de tous les côtés, et qui soit, comme la diagonale, un nombre commensurable avec ceux des deux côtés.

M. Dupaty avoit fait un mémoire en faveur des prisonniers détenus injustement, et l'on disoit qu'il cherchoit à se faire mettre à la Conciergerie pour s'en faire sortir ensuite par les moyens indiqués dans ce mémoire. C'étoit l'inverse de Périllus, qui fit le premier l'épreuve du supplice barbare qu'il avoit inventé.

Il ne faut jamais lire un ouvrage nouveau sans en porter un jugement pour soi, ni faire une nouvelle connoissance, sans se former une idée du caractère qui lui est propre.

L'ame, la santé et la fortune, sont les trois choses dont les hommes doivent s'occuper le plus pour leur

bonheur; cependant ils confient leur ame à un confesseur, leur santé à un médecin, et leur fortune à un intendant : mais ils décident seuls de leur gilet et de leur carrosse, et ils se réservent aussi le soin exclusif de leur honneur, de cet honneur factice dont les autres cependant peuvent être juges, puisqu'il dépend de l'opinion.

Lorsqu'on est inquiet sur quelque point de sa conduite, il faut d'abord se demander si elle doit plaire ou déplaire à l'Être suprême; et lorsque nous la jugeons innocente, il ne faut plus se la reprocher. N'avoir jamais à rougir en présence du ciel, est le seul goût, le seul désir, la seule ambition qui nous conviennent réellement : la vie est trop courte pour tout le reste.

L'ardeur pour le mal, aveugle; l'ardeur pour le bien, éclaire.

Le véritable sens des mots ne s'entend jamais que dans le lieu où on les prononce.

Dans les circonstances difficiles de la vie, lorsqu'on ne peut parler à cœur ouvert aux personnes qui nous sont chères, et que quelques raisons importantes nous en empêchent, on trouve toujours une sorte de douceur à se rencontrer avec elles; il semble qu'elles lisent, comme les somnambules de Mesmer, au fond de notre pensée, et que leur sentiment et le nôtre nous servent mutuellement d'interprètes.

Que de gens dans ce siècle se prétendent bossus et ne sont que mal faits: ils ne sont réellement ni patriotes, ni aristocrates; ils ne sont que vendus à leurs intérêts.

Avoir reçu des bienfaits, semble aux ingrats un droit acquis pour en

recevoir encore ; et ils réussiroient mieux en exprimant leur reconnoissance du passé, qu'en se permettant des reproches pour les refus présens.

Vers de M. de Marmontel, au bas d'un portrait de Voltaire, où il dicte à son secrétaire.

Du Dieu qui le possède il s'éveille agité.
O toi, de sa pensée heureux dépositaire,
Ecris le réveil de Voltaire,
Et celui du Génie et de la Vérité.

Diderot nous disoit que les hommes jouoient toujours avec des dés pipés, c'est-à-dire que tout ce qui leur plaît ou leur déplaît se montre toujours sous une face trompeuse et qui exige de la raison un examen continuel et profond.

Les chanteurs de la messe de l'électeur de Bavière pressoient le ministre des finances de leur faire délivrer leurs gages. *On ne paye pas ceux*

qui pleurent, répondit-il, *comment voulez-vous qu'on paye ceux qui chantent ?*

Tout est épuisé, jusqu'au mensonge, disoit un administrateur à des officiers qu'on avoit payés longtems de vaines défaites.

M. Abauzit avoit naturellement une mémoire médiocre ; et cependant il étoit devenu un des plus savans hommes de l'Europe par la méthode qu'il avoit observée. Il prenoit, pour étudier une science, le meilleur ouvrage qu'on eût écrit sur ce sujet ; il le gardoit sur son bureau, il le lisoit sans cesse, il en faisoit des extraits jusqu'à ce qu'il s'en fût absolument pénétré : ensuite il lisoit tous les autres bons ouvrages analogues, sans s'arrêter sur les idées qu'il avoit déjà recueillies dans son premier livre, et il joignoit seulement à son extrait les réflexions nouvelles ou les

faits nouveaux ; ensuite il relisoit cet extrait, d'abord tous les mois, et graduellement tous les deux mois, tous les trois mois, enfin toutes les années ; et dans les commencemens, il cherchoit avec soin les occasions de s'entretenir sur l'objet dont il étoit occupé. Cette méthode perfectionna sa mémoire et la conserva dans sa fraîcheur jusqu'à un âge fort avancé.

Les peines auxquelles on n'a pas contribué s'effacent ; mais les remords fixent les époques et les sentimens. Les païens n'ont jamais fait couler le fleuve d'Oubli que dans les Champs Élysées.

C'est un excellent régime pour l'esprit, pour le caractère et pour la santé, que de faire toujours la même chose aux mêmes heures, et jamais d'exception ; même quantité d'alimens, même quantité d'exercice,

même quantité de travail d'esprit, mêmes lectures dans les mêmes langues, etc. L'homme, on l'a déjà dit, est un composé de mouvemens réguliers et périodiques, et l'on se trouve bien, en général, de prendre dans la nature physique des leçons pour la nature morale.

La mémoire extraordinaire de M. Bonnet paroit tenir surtout à l'association des idées; en sorte qu'on ne peut en réveiller une dans son esprit, sans que des chaînes entières de pensées ne se présentent à lui sans effort.

Rien n'a l'air plus noble que la modération; et l'on devroit retrancher de sa conversation tous les superlatifs, excepté dans les mouvemens de gaieté; car alors les mots les plus forts ont une grâce particulière comme contraste ou comme parodie: mais quand on parle sérieu-

sement, tout doit être mesuré ; car c'est compromettre la raison, que de la présenter d'une manière qui donne prise à la contradiction.

Certaines lettres anéantissent toutes les distances ; on croit voir, on croit entendre celui qui les écrit.

Une fille surprise par sa mère, voyant qu'elle s'approchoit d'un balcon où elle avoit caché son amant, donna à celui-ci un coup dans l'épaule, qui le jeta dans le jardin ; il se cassa la jambe. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il revînt chez sa maîtresse ; enfin elle lui écrivit pour se plaindre de son absence. Il lui répondit : Je ne puis aller vous voir qu'avec la moitié de l'empressement et de la vitesse que j'avois autrefois, parce que j'ai une jambe de moins ; et d'ailleurs, je vous avoue que j'ai toujours dans la tête ce coup de poing que vous m'avez donné dans l'épaule.

L'abbé de Lille nous disoit qu'il avoit acquis une grande facilité en travaillant, et qu'il faisoit actuellement quatre-vingts vers dans le même tems qu'il lui falloit autrefois pour en composer trente.

Mme. Denis vouloit apprendre l'anglois ; elle lisoit toujours *bréad.* -- Mais, madame, les Anglois prononcent *bred.* --*Bréad, bred!* à quoi cela sert-il, dit-elle, de changer ainsi les noms ? Ces Anglois sont bien ridicules ! pourquoi ne pas dire tout uniment *du pain ?*

Mme. de Marchais disoit avec beaucoup de gaieté : Je lis tout ce qui paroit bon et mauvais ; comme cet homme qui disoit, Qu'importe que je m'ennuie, pourvu que je m'amuse.

Les Lacédémoniens souffroient tous les malheurs, tous les inconvéniens attachés aux vices, et toutes

les gênes attachées à la vertu. Ils n'étoient ni pères, ni maris; et cependant ils n'avoient aucune des jouissances d'une vie déréglée : ils se faisoient esclaves pour être maîtres et conquérans.

La vertu et la pudeur de Clémentine, qui se montrent à travers sa folie, ressemblent à ce mouvement involontaire de Polyxène, qui lui fit ranger décemment sa robe au moment où elle tomboit sous le couteau du sacrificateur.

C'est d'un sentiment de pureté que l'on tire toujours, dans les romans ou dans les tragédies, les plus grands effets prolongés.

Les lectures favorites de Voltaire étoient *l'Arioste*, *Ovide* et *Racine*.

Dorat avoit donné un de ses drames à revoir à Diderot. Diderot écrivit : Dans le second acte, *il ne faut rien, pas*

pas une parole ; dans le troisième, *peu de discours et beaucoup d'action ;* quant au quatrième, *ah ! c'est là qu'il faut développer toute la force de l'éloquence : ces quatre actes faits, je n'ai pas besoin de dire comment doit être le cinquième ; il suivra de lui-même.* M. de Pezai apporta ces conseils si utiles à son ami Dorat : Mon ami, lui dit-il en lui serrant la main, votre pièce est faite, je vous l'apporte ; lisez.

Diderot disoit à un père avare, pour l'engager à bien élever son fils : Votre fils est votre coffre fort ; si vous ne lui donnez pas de la solidité, tout votre argent s'échappera, puisqu'il sera le dépositaire de cet argent que vous accumulez.

Un prédicateur disoit : Mes frères, le royaume de Dieu ne consiste ni dans le manger ni dans le boire. Un

paysan éleva la voix : *Pour moi*, dit-il, *je mettrois toujours la bouteille sur la table ; boiroit qui voudroit.*

Le président Hénault s'étoit fait dévot ; il avoit été toute sa vie courtisan et vendu à la faveur : *Croiroit-il*, s'écria Voltaire, *que les saints sont des gens en place?*

Le bonheur ; le devoir, le génie même, laissent rarement le tems et même le désir d'avoir de l'esprit.

César voyant que toutes les piques de ses soldats jetoient des étincelles, ne s'amusa pas à chercher la cause de ce phénomène, mais il dit sans hésiter : Marchons, le Ciel nous promet la victoire. C'est là qu'on peut bien appliquer ce mot de M. Dubucq, *Tout sert en ménage ;* c'est-à-dire qu'un homme d'esprit saisit le rapport de toutes les circonstances avec celle qui lui tient

à cœur, et en fait usage. De même un homme qui a une idée dominante, trouve le moyen de l'embellir de toutes les connoissances qu'il acquiert.

Perfectionner est un des mots les plus superbes, et qui honorent le plus la nature humaine ; *changer* est un de ceux qui marquent le plus sa foiblesse et qui l'avilissent davantage.

Il n'est pas même permis aux personnes dont tout le monde s'occupe, de ne s'occuper que de soi.

On traite les romans anglois comme on traite des personnes estimables à qui l'on pardonne beaucoup de défauts : les livres qui réunissent tous les genres de mérite, sont aussi rares que les hommes parfaits ; et il n'est pas plus possible, malgré tant d'imitateurs, de trouver dans sa bibliothèque deux *Clarisse* et deux *Miss Biron*,

que deux duchesses de Biron dans la société.

Le chevalier de Boufflers est Anacréon disciple de Socrate, ou Socrate, disciple d'Anacréon.

On ne peut, dans ce moment, ni rester dans les bornes de la raison sans être détesté des gens de parti, ni prendre un parti sans sortir des bornes de la raison. Il faut se faire à soi-même une bannière, où se rallieront dans la suite des tems tous les cœurs honnêtes et sensibles.

Un père avoit confié un de ses fils à un vieux officier ; cet officier, insulté cruellement par le jeune homme, se battit contre lui et le tua. Le père, assis à table avec toute sa famille, reçut cette triste nouvelle, et remettant la lettre à son fils aîné : Lisez, dit-il, et apprenez à vivre.

Quand on veut peindre soit sur la toile, soit en poësie, il ne faut rien se permettre qui détourne l'esprit de l'image qu'on veut lui présenter : ainsi, un mot inusité vous fait penser à ce qu'il signifie et vous distrait; il en est de même d'un mot impropre ou obscur, etc., et d'une image qui ne se rapporte pas à l'image principale : c'est une observation de M. Wattelet.

M. de Voltaire vouloit insérer dans une de ses brochures, quelques lignes fort outrageantes contre M. Bonnet, après avoir lu sa Palingénésie : *Un crâne nommé Bonnet*, écrivoit-il, *vient de publier un ouvrage dans lequel il assure que nous ressusciterons avec des organes plus parfaits : tant mieux pour lui; je lui conseille de demander un autre cerveau qui ne soit ni creux ni félé.* M. Cramer dit à M. de Voltaire : Je n'imprime-

rai pas le mal que vous dites du vertueux Bonnet. Voltaire substitua ces lignes: *Un philosophe, digne successeur de Leibnitz, vient de faire un ouvrage sur la résurrection des corps; quelque excellent que soit son cerveau, je lui conseille d'en demander un, même encore plus parfait.*

Rien ne gâte plus l'esprit que les lectures rapides, sans réflexion et sans attention. Qu'on se garde donc de parcourir beaucoup de livres: si l'on veut tirer du fruit de ses lectures, il faut s'arrêter à chaque mot, à chaque phrase, à toutes les idées qui s'y rapportent; car il ne faut lire que les ouvrages célèbres. L'auteur n'écrit pas une syllabe sans réflexion, et souvent un lecteur attentif découvre qu'il n'a pas entendu ce qu'il croyoit avoir compris; souvent aussi il trouve des contradictions ou des

erreurs dans les choses qui lui paroissoient les plus simples et les plus vraies.

Si l'on s'aperçoit, après avoir fait une description, que le lecteur peut confondre une idée avec une autre, et qu'il ne peut graver dans son souvenir une image nette de l'objet décrit, il faut s'arrêter et retrancher ce qui a donné lieu à cette confusion ; ce sont souvent des phrases superflues: ainsi, il est inutile de mesurer précisément, dans une description, la longueur et la largeur relative des objets; et une description de dix lignes produit quelquefois une image plus nette qu'une description de deux pages.

Ce qui me surprend, ce qui me fait admirer l'orateur, ce ne sont pas les rapports en contraste qui paroissent plaisans, mais ne laissent aucune idée vraie ni permanente ; c'est

ainsi que Voltaire prêtoit du charme à ses écrits, et le grand nombre d'orateurs qui l'ont imité est moins la preuve du mérite que de la facilité de ce genre : mais ce qui est digne véritablement d'exciter et l'éloge et la surprise, ce sont les rapports réels et sensibles qui nous font rentrer en nous-mêmes, loin de nous en faire sortir comme les contrastes de Voltaire ; tels sont ces rapports touchans qu'on trouve dans M. de Buffon.

Enfin, pour continuer ce parallèle de Buffon avec Voltaire, l'un se sert de noms propres bizarrement inventés, qui n'enrichissent certainement pas la langue française, quoiqu'ils fassent sourire un moment ; mais les expressions appliquées d'une manière nouvelle, comme on en trouve un grand nombre dans l'*Histoire naturelle*, semblent féconder la pensée, en multipliant les moyens

de la rendre ; et bientôt elles appartiennent à tout le monde.

En écoutant Voltaire dans la conversation, on apprenoit à distinguer la vérité du moment de celle du caractère ; on savoit, malgré toute la chaleur et l'on peut dire la vérité de ses expressions, que dans une heure il ne penseroit plus de même.

Certaines gens ont le sentiment si mobile, qu'un seul mot qui n'est pas dans leur caractère, peut les rendre froids pour les personnes qu'ils aiment le mieux.

M. de Buffon disoit qu'il avoit souvent découvert ce que les choses étoient, en voyant, en recherchant et en disant ce qu'elles n'étoient pas.

Il faut s'occuper constamment du même ouvrage, jusqu'à ce qu'il soit fini, si l'on ne veut pas, en interrompant le fil de ses idées, diminuer

la chaleur de ses expressions ; mais lorsqu'on a laissé écouler un intervalle de plusieurs jours sans penser à son travail, il faut perdre du tems pour retrouver le cours de ses réflexions, et l'on n'est pas sûr encore d'être aussi bien disposé qu'on l'étoit d'abord. D'ailleurs, en fixant toujours son attention sur le même objet, l'expression qui s'étoit refusée à nous la veille, se présente facilement le lendemain. Tout se réunit donc pour nous conseiller l'opiniâtreté dans le travail.

Pour réussir dans une entreprise, il faut s'imposer la loi de ne laisser jamais écouler un jour sans donner un certain nombre d'heures à l'objet qui nous tient à cœur ; et cette observation s'applique à tout indistinctement.

Il faut éviter de parler en résultat, si l'on désire n'être pas cité.

Pour que l'esprit vieillisse moins, il faut s'être fait une suite d'idées bien arrêtées sur toutes sortes de sujets ; ce sont des arbres généalogiques auxquels on attache tous les jours quelques branches.

Mme. Dufresnoi étoit aimée de M. de Louvois, et M. de Caderousse étoit aimé de Mme. Dufresnoi. Savez-vous bien, dit M. de Louvois à M. de Caderousse, que certains hommes sont disparus, et que je savois seul ce qu'ils étoient devenus. Je vous croyois bien, reprit Caderousse, assez méchant pour le faire, mais non assez sot pour le dire. On voulut le reprendre de cette hardiesse :--Je n'ai rien dit d'aussi à propos ; *il répond à présent de ma vie.*

On trouve tout dans la musique, disoit M. Dubucq, morale, amour, politique, etc.

Il faut se faire remarquer ou par

la perfection de l'ensemble, ou par celle de quelques parties.

L'harmonie est à la pensée ce que la déclamation est au sentiment.

Les idées abstraites restent fixes; les choses varient nécessairement sans cesse.

Il faut prendre garde de ne pas entasser les exemples de choses communes; un seul suffit pour se faire entendre.

On ne peut assez admirer la quantité de choses qu'on remarque dans le style, avant qu'on ait commencé la phrase : ce qu'on ne dit pas, l'idée qu'on fait précéder, la place qu'on a choisie, etc.

Pour ajouter aux synonymes *mener* et *conduire*, il me semble qu'on pourroit dire : Dans un ménage bien assorti, la femme doit *mener* et le

mari doit *conduire*. L'un tient au sentiment, et l'autre à la réflexion.

Il n'est pas surprenant que, dans certains caractères, les paroles fassent beaucoup moins d'impression que le ton que l'on prend en les prononçant; car les uns sont beaucoup plus près de l'ame que les autres.

Ce qui devroit guérir les prétentions, c'est qu'on ne prétend jamais qu'à la chose qu'on n'a pas.

Il faut toujours tâcher, quand on dit des choses spirituelles, d'avoir le visage tranquille : un grand mouvement de physionomie montre l'effort et le trouble de la tête; d'ailleurs il semble dire : C'est un morceau exquis que je vous donne; faites-y bien attention.

Le vicomte de Ségur n'a de confiance que celle qu'on lui montre; il la perd dès qu'on la lui refuse.

Ce qu'on nomme l'air déphlogistiqué, est, dit M. de Buffon, l'air phlogistique, c'est-à-dire, réduit à sa plus grande pureté, dépouillé de toutes les parties humides et hétérogènes, et le principal et le meilleur aliment du feu. Aussi l'effet du feu dans une cheminée est d'abord d'épurer l'air de toutes les particules humides, mais ensuite, et à la longue, de consumer tellement l'air qui lui sert d'aliment, qu'on ne peut plus respirer dans la chambre : c'est ainsi qu'une bougie allumée dans un carrosse fermé, consume en peu de tems tout l'air qui pouvoit être respiré, et bientôt l'on se trouve mal. On est parvenu à brûler le fer avec la même facilité que le bois, en mettant un peu d'amadou enflammé sous un long fil d'archal, et en l'approchant de cet air épuré, qui prend feu avec la plus grande facilité ; le fer brûle ainsi tout entier. Les poumons font

à peu près dans nos corps ce que font les soufflets dans nos forges ; ils pompent un air pur qui approche beaucoup du feu, qui se répand dans le sang, et lui donne la vie : l'air qu'on expire ensuite est le moins pur de tous les airs, et il sort chargé de particules hétérogènes qu'il a recueillies dans l'intérieur de notre corps. On a donc désigné avec beaucoup de justesse les gens forts et actifs, par cette phrase reçue, *ils sont remplis de feu ;* car souvent nous disons plus de choses que nous n'en savons.

Pour bien écrire, il faut surtout s'exercer à la patience, revenir sans cesse sur le même objet, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à son sommet, et se dire encore, Celui qui penseroit plus long-tems, trouveroit un sommet plus élevé. Il faut se souvenir de ce précepte d'Horace :

. . . . . *Cui lecta potenter erit res.*

Diderot étoit né avec du talent ; mais il ne put jamais fixer sa pensée à retoucher ses écrits : et ainsi ses écrits sont restés médiocres. Il est impossible de bien écrire en françois, sans penser profondément, car cette langue est naturellement ingrate, et il faut qu'elle tire des idées son charme et son énergie : mais la langue italienne est susceptible de tant de grâces et d'harmonie, qu'elle peut seule faire de grands écrivains. Les poëtes françois ont gâté la langue ; Racine est le seul qui s'y soit conformé.

On pourra toujours appliquer aux gens qui pensent beaucoup sur un objet, cette maxime de Socrate, qui s'applaudissoit d'avoir une femme méchante : *Si je ne puis la rendre meilleure par tous mes soins, je suis sûr du moins que je me rendrai meilleur.*

Il est bien important d'occuper ses premières

premières années, car c'est le seul moyen de savoir employer les dernières.

Le feu des vieillards est rare ; ils ont besoin de penser long-tems pour trouver quelque chose : mais ce feu est plus pur que celui des jeunes gens.

Lorsque l'on écrit dans le premier moment de vivacité, lorsqu'on s'abandonne à ses idées, il arrive toujours qu'on exprime la même pensée sous deux ou trois formes différentes ; et c'est ce qu'on peut appeler *radoter*, qui ne signifie en effet que *redire*. Il ne faut jamais exprimer sa pensée qu'une seule fois dans la même page ; cependant si elle est belle et utile, il faut la rappeler à chaque occasion naturelle : mais la représentation de la même idée, dans le même moment et dans le même lieu, sous plusieurs formes différentes, est fastidieuse pour le lecteur.

Il faut s'appliquer à chercher dans les livres et dans les conversations, ou les traits qui agrandissent et fortifient les pensées qui nous occupent, ou les observations qui peuvent se changer en maximes de conduite. Bien peu de personnes se seroient arrêtées à ce vers d'Horace que j'ai cité plus haut, et en auroient conclu qu'il faut revenir cent fois sur le même objet pour en tirer quelque chose de bon.

De toutes les langues, celle qui se rapproche le plus de la langue grecque, c'est la langue angloise; aussi Pope a fait la plus belle de toutes les traductions d'Homère.

Il est impossible de bien écrire en françois sans avoir une grande connoissance des langues étrangères; et cette connoissance ne doit pas se borner à entendre les ouvrages, car il faut encore en connoître le génie et l'avoir

étudié si l'on veut devenir plus habile dans la sienne : rien ne s'apprend bien que par comparaison, sans en excepter l'estime.

L'instinct, le sens des Castors, dit M de Buffon, ne se développe qu'avec leurs pareils. Cela rappelle ce qu'on voit tous les jours dans le monde, où les gens d'esprit n'ont de l'esprit qu'avec ceux qui leur ressemblent.

Quoi que l'on voie, quoi que l'on entende, il faut tâcher de se demander le *pourquoi ;* et pour le découvrir, il faut étudier avec soin le *comment :* c'est le seul véritable moyen d'exercer sa pensée et d'acquérir des connoissances.

Les jeunes personnes ont des pensées, mais elles font rarement des réflexions, deux choses absolument différentes.

Les lois de la société sont sans

cesse en contraste : on permet d'y peindre des sentimens exagérés; et cependant on ne veut que des mouvemens monotones, et rien qui déborde.

On s'attache aux personnes qui s'appuient sur nous et qui nous le laissent connoître.

Ce que l'on appelle un premier mouvement, dit M. Dubucq, n'est jamais que le second; et l'homme qui dit une injure n'auroit pas cédé à ce premier mouvement s'il n'avoit laissé introduire dans son cœur des sentimens de haine : c'est ce qu'il représente par l'emblème du serpent, qui fait aisément passer tout son corps où il a passé sa tête. Grande leçon de morale pour tous les hommes et pour tous les genres de vices!

L'exercice continuel d'une petite qualité, a peut-être la valeur d'un acte

de vertu ; et *vice versâ* pour le vice. Cette observation doit être un grand motif pour se corriger de l'humeur, des tracasseries, et de tous les petits défauts qui rendent les autres moins heureux.

Depuis que l'opinion est devenue la reine du monde, on doit être bien plus attentif à toutes ses paroles ; elles deviennent des actions, et prennent même la place et la force des lois.

On ne doit pas dire de quelqu'un, *Il reçoit des idées étrangères comme des entraves ;* car le mot *recevoir* entraîne l'idée de bon accueil, et il altère la pensée par une idée accessoire : il faut, *Les idées étrangères sont pour lui comme des entraves ; sont* ne porte avec soi aucune idée collatérale.

Il semble à notre foible intelligence que l'homme est parvenu à sa per-

fection relative, du moment où il n'est plus double ; c'est-à-dire, quand il trouve ses plaisirs dans ses devoirs.

Il faut comparer la *Fauvette*, écrite et composée par M. de Buffon, avec le *Rossignol* de M. de Montbelliard. Dans le premier article, les descriptions ne commencent qu'après que l'auteur a répandu, par des idées générales, un grand intérêt sur l'objet qu'il traite. Le défaut des écrivains est de dire trop de choses. Les descriptions de M. de Buffon sont courtes ; il n'y met que les principaux traits. Souvent un ouvrage, réduit au tiers, auroit un très-grand succès qui ne produit point d'effet, parce que l'auteur n'a su faire aucun sacrifice. Cette diffusion rend obscur.

Quand on est obligé de dire une chose commune, il faut tâcher d'y jeter toujours un peu d'intérêt. C'est

ainsi que M. de Buffon, dans son histoire de *l'Oie*, ne nous a pas appris platement qu'elle donne les meilleures plumes; mais il dit, *cette plume avec laquelle j'écris son histoire :* et en peignant le cygne, il a fait venir avec beaucoup d'art, d'idées et de nuances, la fable de Léda, dont il falloit parler nécessairement; s'il l'avoit annoncée brusquement dans son discours, on n'auroit vu en lui que le lecteur d'Ovide.

Les jeunes gens ne doivent lire sur le sujet de leur étude, que les livres où l'on trouve les idées mères: mais les hommes de génie et ceux dont l'esprit est formé, peuvent se permettre d'autres lectures; car ils ont le secret de découvrir les paillettes d'or dans les monceaux de sable.

L'abandon, et les gestes naturels qui le suivent involontairement, sont préférables, dans la conversation ,

aux récits et aux discussions des gens à prétentions : notre tour d'esprit, quel qu'il soit, est toujours celui que nous devons préférer ; il faut s'y livrer sans crainte ; le naturel lui donne toujours quelque charme dont sôuvent nous ne nous doutons pas.

L'archevêque d'Aix paroît faire peu de cas de l'imagination. Newton, dit-il, n'en a pas eu besoin pour faire ses découvertes. Il vante surtout son Optique : c'est mal choisir, à ce qu'il me semble ; car l'optique nous apprend comme le créateur a répandu les couleurs sur toute la nature, qui seroit terne sans cet éclat et cette variété ; et l'on peut dire, sous ce rapport, que l'imagination est l'optique de la parole. Newton même n'auroit point fait de découvertes s'il n'avoit pas pressenti d'avance, par l'imagination, les vérités dont il a donné ensuite la preuve. Il faut dis-

tinguer deux genres d'imagination, l'une qui ne travaille que sur des êtres absolument fantastiques, et l'autre qui réunit des vérités connues à des idées inconnues, et qui s'appuient les unes par les autres. C'est l'imagination qui produit les systèmes; c'est un beau don de la Providence fait à l'homme, pour qui tout est obscurité, et qui est obligé de suppléer sans cesse par la pensée à ce qu'il ne sauroit voir : il ne peut même rien connoître au dehors de lui que par l'imagination; c'est cette belle faculté qui nous élève jusqu'à l'Être suprême, qui fait l'alliance du ciel avec la terre, qui nous fait connoître, comme dit l'apôtre, *les choses que l'œil n'a point vues et que l'oreille n'a point entendues;* c'est elle qui recule les bornes de notre entendement. Vouloir nous restreindre au petit nombre de vérités dont nous avons la preuve démonstrative et

rigoureuse, c'est nous réduire à deux ou trois idées.

On a tort de parler une langue qui n'est pas la sienne; car on cherche ainsi, dans la conversation, les mots qu'on sait et non la pensée qu'on a.

Chaque jour de notre vie est une nouvelle preuve que dans les plus petites choses, comme dans les plus grandes, la source du bonheur général, du bonheur particulier, et plus sûrement encore de notre bonheur particulier, est dans la vertu, mais dans la vertu la plus scrupuleuse, dans celle qui fait sacrifier de grands plaisirs et de grandes convenances à une simple nuance de plus grande honnêteté ou de plus grande pureté. Il faut prier l'Être suprême que ce principe soit sans cesse présent à notre pensée, que nous n'y manquions jamais, même sans y penser, qu'il ne soit pas plus séparé

de nous que l'air qui nous environne, et que nous le respirions comme cet air, sans y réfléchir, mais continuellement.

En examinant attentivement tous les caractères, on pourroit aisément trouver le point sensible de chacun: j'en connois un dont ce point est le sentiment de la reconnoissance; et involontairement on appuie toujours sur le sentiment qui nous domine, et on l'augmente ainsi. Les cœurs reconnoissans sont pleins de piété; ils aiment Dieu plus qu'eux-mêmes; le respect filial est presque une passion dans leur cœur: mais la tendresse paternelle ou maternelle est beaucoup moins vive; toutes leurs affections particulières, tous leurs goûts de société, la vivacité de leurs relations, tiennent presque toujours à des souvenirs, etc.

Rousseau pense que pour cultiver

son goût, il faut s'exercer à voir, à sentir, et à juger du beau par inspection, et du bon par sentiment : il voudroit donc borner nos études, lorsqu'elles n'ont pas d'objet fixe, à des livres de goût et de mœurs.

La meilleure définition des vertus, c'est le tableau des gens vertueux.

Rousseau, dans son système de lecture, tâche toujours de tirer peu de beaucoup de choses, pourvu que ce soit la qu'intessence, l'extrait exquis et véritablement utile, du moins dans ses rapports avec lui. Il cherche à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque; il cherche à convertir ses connoissances à son usage, à ne point s'en charger mais à s'en nourrir. Peu lire, et beaucoup méditer sur ses lectures, voilà son plan; car il vaut toujours mieux trouver soi-même les idées qu'on rencontreroit dans les livres; c'est ainsi

qu'on les moule à sa tête et qu'on se les approprie : mais en les recevant telles qu'on nous les donne, nous les conserverons toujours sous une forme qui n'est pas la nôtre, et qui nous les rend étrangère. Nous sommes plus riches en idées que nous ne pensons.

Cultiver son esprit par les pensées des autres, c'est, ce me semble, recueillir de nouveaux rapports pour ses propres pensées ; et tel écrivain qui, avant d'avoir fait des études et des lectures sur le sujet dont il étoit occupé, ne pouvoit comparer ses idées qu'entre elles, se trouve tout d'un coup de nouveaux moyens, quand les idées d'autrui viennent ranimer les siennes ; souvent même elles prennent par ce rapprochement, plus de hauteur, d'éclat et d'étendue.

Une ame tendre ne peut pas

graduer sa sensibilité ; il est aisé de se rendre maître, en peu de tems, de toute sa puissance d'aimer sur la terre.

> Le tems, cette image mobile
> De l'immobile éternité.
>
> *Beaux vers de* Rousseau.

Le tort de M. Dubucq est d'avoir des idées infinies ; on ne sait ni où elles commencent ni où elles se terminent.

Quand on jouit, dit-il, d'une grande réputation, il ne faut pas se montrer trop souvent en public ; car l'opinion s'épuise par ses bienfaits. La retraite, comme la mort, fixe à jamais la renommée.

Donner, dit-il encore, est un si grand plaisir, qu'il ne faut jamais donner assez pour se priver de cette jouissance pendant le reste de sa vie : il faut prendre les agriculteurs pour modèle ; on sait que pour avoir une

belle récolte, ils laissent tomber la semence grain à grain, et ne la versent pas à pleines mains.

En abusant beaucoup, on se met toujours dans le cas de reculer.

L'esprit et la santé ont besoin de beaucoup d'indulgence: il ne faut jamais composer quand le travail déplaît, ni faire les lectures qui nous ennuient; comme il ne faut jamais manger avec répugnance.

Diderot étoit affecté dans le naturel, et naturel dans l'affectation.

Donner quelque désagrément aux personnes dont nous désirons ardemment le bonheur, est une grande contradiction, mais à laquelle tous les humoristes sont sujets: la maladie n'est pas une excuse pour eux; chaque élans de douleur devroit être un avertissement de douceur et de vertu.

On ne peut mettre aucune comparaison pour le bonheur, entre avoir des torts soi-même ou souffrir de ceux d'autrui ; il vaudroit mieux peut-être ne pas nous souvenir des mauvais procédés, dans la crainte que le reproche ne fût assez peu mesuré pour nous rendre aussi coupables que ceux à qui on l'adresse.

Ce proverbe anglois, *Ayez soin d'économiser les deniers, les louis auront soin d'eux-mêmes*, peut s'appliquer aussi aux pertes de tems: combien de minutes ne négligeons-nous pas chaque jour! Il convient encore aux personnes incapables de crime ou de grands vices, mais qui ne cherchent pas à se corriger de leurs petits défauts.

Le discours de le Mierre à l'Académie est plein d'esprit. Comment est-il possible qu'un homme qui n'avoit fait encore que des choses de mauvais

mauvais goût, ait si bien réussi dans un ouvrage de ce genre? C'est qu'il avoit toujours visé au génie, et qu'il n'avoit que de l'esprit: il avoit frappé trop haut; plus bas il auroit tiré des sons.

M. de Rulhière, quoique sans passion, met aux choses la suite et l'importance qu'elle leur donne ordinairement, et il supplée à la chaleur par la continuité.

LETTRES,

ET FRAGMENS DE LETTRES.

A Mme. NADOT.

VOTRE écriture, madame, ce cachet noir et à présent terrible pour moi, mille souvenirs douloureux qui sont venus m'assaillir à la fois, m'ont fait ouvrir votre lettre avec une sorte de terreur. Cependant il faut tout l'étourdissement où j'ai été plongée, pour que je n'aie pas cherché quelque soulagement en vous écrivant la première : l'impression que vous m'avez laissée étoit celle d'une sœur de M. de Buffon ; je ne dois rien ajouter de plus. La terre vient de le perdre, cet homme qui étoit entré si avant dans les secrets du Créateur ! le siècle vient

d'être privé de son plus bel ornement ; et si cette mort dépouille ainsi l'univers de sa gloire, que devons-nous penser, vous et moi, madame, qui soutenions avec lui les plus touchantes et les plus flatteuses relations ? Avant de connoître M. de Buffon, je n'avois encore vu qu'une portion de ce monde ; à présent ce grand homme n'est plus. Et ma curiosité est éteinte. Et pouvois-je penser qu'il eût déjà atteint le terme de sa vie ? tout en lui m'avoit fait oublier notre néant ; et c'est encore dans ce lit funèbre, où les forces lui manquoient pour souffrir et pour parler, qu'il en retrouvoit pour aimer et pour penser : l'empreinte des plus grandes idées étoit sur sa physionomie ; la mort et l'immortalité sembloient s'y rencontrer ensemble, et il ne paroissoit occupé, dans les intervalles de ses douleurs, que de la grande circonstance où il se

trouvoit. Mlle. Blesseau vous dira, madame, qu'il m'a parlé dernièrement de vous et de vos sujets de peine, dans les termes les plus affectueux : sa grande ame, qui sembloit faite pour exister seule, s'étoit cependant attachée à tout ce qui avoit pu en approcher. Il m'est doux de vous entendre retracer, avec tant de charmes, toutes ses vertus particulières ; je les avois pénétrées sans en connoître les détails, et j'ai toujours goûté auprès de lui le plaisir inexprimable d'unir la morale au génie et les dons du Ciel à ceux de la terre. Cette grande ombre errera sans cesse autour de moi : j'ai mis son buste dans un lieu solitaire ; j'y recueillerai ses dons et ses précieuses lettres ; et là, si le poids des années et les dérisions de la jeunesse viennent à m'humilier dans mes derniers jours, j'irai m'y rappeler que je fus cependant aimée de M. de Buffon,

et les larmes que je verserai sur ce marbre vivant pour moi, m'assureront trop, hélas! que ma gloire ne fut point un songe.

J'ai vu rarement M. de Buffon sous les rapports que vous me présentez; continuellement occupée de lui parler de sa gloire présente, je n'avois pas pensé à l'entretenir de ses plaisirs passés, et quand je le voyois à distance, ce n'étoit jamais que dans l'avenir. Je vous envoie une copie de la lettre qu'il m'a écrite quelques jours avant de cesser de vivre; vous jugerez, madame, que votre sublime frère est entré tout entier dans le tombeau, et que la vieillesse, la maladie et la mort même, combattant à la fois contre sa belle ame, n'ont pu l'ébranler un moment, ni la faire reculer en arrière. Mlle Blesseau a servi M. de Buffon mieux qu'il n'auroit pu l'être s'il eût été sur un trône dont il étoit digne; car la puissance

a des bornes et l'affection n'en admet aucune. Je pouvois bien m'attacher à cette aimable fille comme à une personne au-dessus de son état, puisqu'elle m'a paru même au-dessus de l'humanité ; elle a tout surmonté, jusqu'à sa douleur quand M. de Buffon pouvoit l'apercevoir ; et jamais je n'oublierai l'image touchante qu'elle m'a présentée sans cesse, lorsque dans le silence, assise jour et nuit à la même place, les yeux fixés sur le même objet, elle n'avoit de mouvement que celui qu'il lui imprimoit, de sensibilité que pour ses souffrances, et de pensée que pour aller au-devant de tout ce qui pouvoit être utile, et prévenir ce qui pouvoit déplaire : ce qu'elle a supporté, souffert et adouci, ménagé, concilié, ne pourra jamais se rendre par la parole ; elle m'a paru un phénomène moral et sensible ; comme si tous les phénomènes devoient être connus

de M. de Buffon ou lui appartenir. Croyez, madame, que je sens le prix infini de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; la sœur de M. de Buffon eût été toujours pour moi un être surnaturel par les souvenirs qu'elle m'auroit rappelés, et le style de ses lettres est une nouvelle preuve de son origine. Il me sera toujours bien doux, madame, de cultiver vos bontés, et de vous témoigner tous les sentimens dont vous m'avez pénétrée. . . . . .

. . . . . .

A M. POLIER DE SAINT-GERMAIN.

J'avois été véritablement affligée, monsieur, de quitter Lausane sans vous voir et sans vous entendre; car je ne puis regarder comme une entrevue le moment si court que vous voulûtes bien m'accorder: lorsqu'on

ne se connoît encore que par la pensée et d'une manière abstraite, l'on a besoin de se familiariser un peu avec la personne réelle. Dans les tems de la Fable, on consultoit sans crainte les oracles des dieux; mais on s'intimidoit à leur apparition : cette comparaison ne paroîtra pas exagérée, quand on aura lu l'excellent ouvrage que vous m'avez envoyé; car il contient les principes et la morale des anges. Je n'ai pu l'étudier ni vous répondre aussitôt que je l'aurois désiré, au milieu d'une vie surchargée d'occupations et fatiguée de délassemens. Votre livre devroit, certainement, avoir le prix d'utilité que l'on distribuera bientôt; je vais l'envoyer à un académicien à qui j'en ai parlé : mais je connois trop l'esprit et le genre de goût qui président à nos jugemens, pour me flatter d'un succès dont j'aurois cependant une satisfaction inexprimable.

L'idée que vous avez eue, monsieur, dans votre retraite, nous occupe ici depuis long-tems; mais nous n'avons que des architectes qui veulent bâtir les ponts sans arcades, et établir sur elle-même tout l'édifice de la morale. Vous avez donné à la vôtre des fondemens solides; l'œil est ainsi rassuré, et les plus grands poids de l'intérêt personnel ne pourroient la faire crouler en ruines. Aimable et respectable vieillard! qu'il est beau d'avoir travaillé toute sa vie à un ouvrage qui devoit honorer vos cheveux blancs, et de donner des leçons au monde, en lui présentant en même tems un exemple que tout autre que vous ne pourra s'empêcher de citer! Je voudrois entrer avec vous, monsieur, dans de plus grands détails; mais je renvoie cet entretien au nouveau séjour que je me propose de faire à Lausane: cette conversation m'intéressera beaucoup, car ce n'est pas vous seulement

qui affectionnez ce livre si pur ; tous les cœurs honnêtes doivent avoir pour lui le cœur et les yeux de son père. Si cet enfant chéri emploie encore quelques expressions de sa patrie, c'est très-rarement, et seulement pour nous rappeler l'heureux séjour dans lequel il a vécu ; ce sont des vêtemens de lin plus simples que la soie, et qui sont l'emblème de l'innocence. Je sais qu'on avoit proposé ce sujet que vous avez traité, à M. Diderot et à Jean-Jacques, et ils l'avoient refusé : le premier n'a jamais connu les hommes ; il a passé sa vie dans une nature idéale, son esprit fut un beau songe ; mais l'on ne peut rêver quand on établit les principes de la conduite des hommes. Rousseau crut trop à sa vertu et trop peu à celle des autres pour faire un bon livre de morale. Vous n'êtes, monsieur, ni enthousiaste ni misanthrope ; et c'est pour cela que vous avez si

bien rempli une tâche très-difficile, et que vous m'avez pénétrée de reconnoissance.

A M. le docteur FAVRE.

J'ai lu, monsieur, avec beaucoup d'intérêt et de plaisir, la charmante lettre que vous m'avez écrite; je l'ai fait lire à M. Necker, afin de lui donner bonne opinion de ma patrie. Je voudrois pouvoir vous témoigner ma reconnoissance, en vous rendant un compte fidelle de l'état actuel de notre littérature; mais depuis longtems j'ai été obligée de sacrifier mes goûts à mes devoirs: et cependant je reviens souvent avec délices à ces premières idées de ma jeunesse; et même en voyant chacun autour de moi chercher à l'envi de misérables ressources contre le poids du tems, j'ouvre un livre, et je me dis comme le chat au renard, je n'ai qu'un seul

bon tour, mais il ne me manque jamais au besoin. L'expérience apprend bientôt que ceux qui ont mille fantaisies, n'ont pas un seul goût; comme ceux qui aiment tout le monde, n'aiment rien; car il faut que nos sentimens et nos idées soient concentrés pour produire le bonheur.

Vous m'avez écrit mille choses ingénieuses sur l'esprit des Parisiens et sur leurs opinions; mais vous peignez un moment qui n'existe plus; on peut à présent faire des réputations par des prôneurs. L'opinion a cessé de se laisser gouverner par les gens de lettres, elle les a quittés sans retour; et de despote, elle est devenue républicaine. Je me réjouis avec tout le monde de cet effet naturel de l'abus de l'esprit et de la raison. Les philosophes du siècle commencèrent à prêcher la tolérance, et on les prit pour des anges; mais bientôt, comme celui dont parle Milton, on décou-

vrit à leur ris moqueur, qu'ils vouloient détruire en paroissant vouloir conserver. Ainsi, monsieur, un bon livre, quoique étranger, seroit accueilli en France ; et je ne doute point, en jugeant de votre style par vos lettres, que le vôtre n'eût un grand succès dans tous les pays.

Ce que vous me dites sur l'éducation, est aussi fin que juste: mais tant que les hommes se borneront aux règles particulières et individuelles, ils ne feront que remplir leur devoir et n'auront rien à dire au public; et nous sommes toujours comme ces acteurs qui s'adressent au parterre sans regarder leurs interlocuteurs. Je ne puis m'empêcher de vous parler de mes pertes: j'ai vu finir pour ce monde, dont il faisoit l'ornement, ce grand homme supérieur même à son siécle, et dont l'ame se rapprochoit cependant de toutes les personnes qui n'étoient pas indignes d'être aimées.

C'est en prononçant mon nom, c'est en me laissant, par son testament, des droits à l'immortalité, qu'il s'est évanoui pour jamais. J'ai vu rendre à la poussière la plus belle de toutes les organisations; j'ai vu détruire par quelques grains de sable, celui dont le génie sembloit occuper l'enceinte du monde: l'Être suprême auroit-il voulu nous montrer qu'il pouvoit donner à la moindre de ses œuvres, la force de faire disparoître la plus sublime de toutes? Le volume de M. de Buffon sur l'Aimant a été publié six semaines avant sa mort; sa grande ame a emporté avec elle le secret des végétaux, ou du moins un système qui, comme tous les siens, ressembloit trop à la vérité pour n'être pas confondu avec elle. Enfin, la chaîne des idées de ce grand homme étoit si bien formée, que la mort seule a pu la rompre; ou plutôt elle ne l'a pas rompue, car de si hautes

pensées doivent se réunir immédiatement à celles qu'on a dans les cieux.....

A M. le comte de SCHEWALOF.

Vous aviez donc sollicité les grâces de l'impératrice pour le malheureux Rousseau ? Ce sentiment de compassion, toujours si aimable, mais si noble quand il porte sur un grand homme, étoit bien digne de vous. Le hasard a fait tomber ses Mémoires entre mes mains pendant quelques jours seulement ; j'y ai trouvé l'exécution d'une entreprise bien extraordinaire, celle de montrer non le cœur humain, mais le cœur d'un homme entièrement à découvert : très-différent de Montaigne, qui a trouvé dans les replis de son ame ce qui pouvoit convenir à tous les autres hommes, tandis que Rousseau n'a démêlé dans la sienne que des pensées

et des sentimens bizarres, et qui ne pouvoient intéresser personne que par cette goutte de nectar qui découle continuellement de sa plume, par cette profonde sensibilité qui le rapproche toujours des autres dans le moment où il semble s'en éloigner le plus. Quand on a lu ce tableau si vrai et si touchant, on ne peut plus s'étonner de sa défiance et de ses soupçons; car il n'avoit en lui-même aucun moyen positif de porter un jugement. Ces Mémoires sont donc extrêmement curieux: on y trouve la simplicité emphatique des enfans pour des minuties indignes d'une telle plume, si cette plume ne les avoit embellies; on y trouve aussi le même degré d'importance attaché à toutes les folies de l'âge mûr; et cette vérité de nos premières pensées, que les écrivains effacent ordinairement par la réflexion, est une grande leçon de morale, et fait connoître parfaitement

parfaitement l'origine et les gradations du talent et du caractère. . . .

. . . . . .

A Mme. de MONTESSON.

Je suis désolée, et M. Necker l'est de même ; il croit qu'il ne pourroit, sans manquer à ses devoirs les plus essentiels, admettre de nouveau le protégé de votre bonté bien plus que de votre choix. Dans la peine extrême que M. Necker éprouve de ne pouvoir témoigner sa parfaite soumission, il se console un peu par le sentiment qu'il a de la supériorité de vos lumières et de la droiture de votre ame. Il voit bien que si votre sensibilité agit seule dans un moment où des devoirs plus importans ne vous obligent pas de la vaincre, vous sauriez mieux que personne lui imposer silence, si les lois de la justice vous empêchoient de l'écouter. Daignez

donc, madame, pardonner à l'administrateur ; c'est sous cet aspect qu'il peut être un homme impassible : sous tout autre, vous lui communiqueriez toutes les impressions que votre éloquence et le seul son de votre voix peuvent produire. Vous devez avoir tous les empires sur les ames honnêtes, excepté un seul, celui d'inspirer des sentimens que vous n'auriez pas dans les mêmes circonstances. Vous obéir ou vous imiter sont deux moyens bien flatteurs de satisfaire son orgueil ; mais l'un est encore plus puissant que l'autre.

A M. l'abbé de LILLE.

Je ne puis, monsieur, plaisanter sur vos imprudences ; cette dernière est d'un genre tout nouveau : autrefois Phaëton se précipita en conduisant le char d'Apollon ; aujourd'hui c'est Apollon qui se casse le cou en

montant celui de Phaëton. Comment voulez-vous que ce pauvre M. Rosset ne soit pas écrasé sous le poids d'une divinité? Vous me contraignez à ne pas traiter sérieusement un accident qui me fait une véritable peine; soyez persuadé que cependant personne n'a plus d'inquiétude que moi, et sur ses suites, et sur cette témérité qui vous expose continuellement.

Voici, monsieur, votre brevet dans la forme que vous désirez; je ne m'étois pas aperçue de ce petit retard qu'on vous faisoit éprouver: j'ai représenté qu'une guerre entreprise pour la gloire de la France, ne devoit rien coûter à un homme qui a contribué autant à cette gloire; ces raisons ont paru bonnes. Nous attendons votre rétablissement avec impatience, et nous vous prions de ne pas oublier alors les petits soupers du lundi.

Portrait de M. NECKER, fait en 1787.

Tout le monde voudroit connoître la vie et les pensées des hommes distingués par leur génie ou par leurs actions; mais il est presque impossible de n'être pas trompé dans cette recherche. La calomnie se hâte de défigurer les grands caractères; l'indifférence les assimile à toutes ses idées d'habitude; la flatterie les dénature en cherchant à les embellir; et l'amitié, qui les considère sous un seul point de vue, ne les montre que de profil, selon ses goûts et ses intérêts. Ainsi, un grand homme ne pourroit être bien représenté que par une ame intimement unie à la sienne, qui ne fît qu'un avec lui, et qui ne s'aperçût de sa double existence que par l'admiration ou la tendresse. J'ai donc osé me charger de peindre M. Necker:

j'ai fixé, comme Dibutadis, l'ombre d'une figure chérie ; cette ombre, moins frappante dans le milieu du jour, s'est agrandie pour moi à mesure que nous avons approché du soir de la vie, et il me devient plus aisé d'en marquer les contours. O toi qui fus seul dans tous les tems l'objet de toutes mes affections ! toi qui ne peux me reprocher d'avoir donné à de vains plaisirs des jours que le devoir et la tendresse t'avoient consacrés, souffre, avant que le tems ou la maladie m'aient arrachée de ton sein, souffre que je sois auprès de toi l'interprète fidelle de la renommée ! Je veux te montrer à tes yeux tel qu'elle te fera paroître un jour ; je veux te montrer tel que tu es. Viens regarder ton image dans un cœur qui ne fut jamais rempli que par elle ; viens y lire le tableau ineffaçable de tes rares vertus, et te garantir de tes *propres inquié-*

tudes * ; que ce cœur, qui ne t'a jamais trompé, t'apprenne à te rendre justice, et ne permets pas à la calomnie de troubler des destinées que tes éminentes vertus ont rendues si belles.

M. Necker naquit original en tout : ses traits ne ressemblent à ceux de personne ; la forme de son visage est extraordinaire ; mais le génie et la bonté se trouvent exprimés, dans ce *tableau vivant*, d'une manière si énergique, qu'il est impossible de le regarder avec attention sans ressentir l'impression de l'un et de l'autre, sans l'admirer et sans s'attendrir. Il a surtout dans le regard ce je ne sais quoi de fin et de céleste que les peintres n'ont jamais osé exprimer que dans la figure des anges. Bien différent des autres hommes, dont le visage s'altère par les passions, je l'ai souvent observé dans des mou-

* Citation de l'ouvrage de M. Necker.

vemens d'indignation et d'irritation ; jamais cette première image d'une bonté sans pareille n'étoit altérée. Je l'ai observé aussi dans des états de langueur, même d'affaissement ; jamais les rayons du génie ne pâlissoient autour de sa tête. Il naquit dans une ville libre ; ses parens, distingués sous tous les rapports, lui donnèrent une excellente éducation : mais ils le crurent plutôt un enfant singulier qu'un prodige, car il est aisé de s'y méprendre ; cependant il se montroit seul en tout par son génie, quoique lié à tout par sa sensibilité. Les études qu'on lui faisoit faire l'occupoient peu ; il étoit né penseur, et les pensées d'autrui ne pouvoient se mêler avec les siennes ; comme ces substances pures en chimie qui ne perdent ni n'augmentent de poids par aucune modification. D'ailleurs son caractère particulier se développa plutôt que ses talens, et il en étoit

tourmenté avant que ses facultés fussent assez puissantes pour faire tourner ce caractère à leur avantage. Un seul penchant devient quelquefois le germe d'un grand homme. M. de Buffon étoit assez curieux dès son enfance, pour ne vouloir rien admettre sans en connoître la cause ; M. Necker, assez penseur pour ne vouloir se déterminer sur rien sans des motifs suffisans : aussi lorsque sa raison n'étoit pas encore formée, il étoit la victime de ses incertitudes ; et n'ayant pas la force nécessaire pour tout peser, il se déterminoit souvent par le sort, ou par des règles bizarrement inventées. M. Necker, voué de bonne heure aux affaires, appela dans le cercle de ses réflexions tous les grands objets qui occupent la société ; et après en avoir acquis l'intelligence, il en eut bientôt l'instinct. Il étudia les passions des hommes au milieu de leurs intérêts, et il se forma cette

promptitude de jugement qui, par un seul trait, quelquefois même par une seule expression, saisit la nature quand elle n'est pas sur ses gardes, montre dans un point tout un caractère, et dévoile souvent les actions passées et les actions à venir. Cette intelligence des hommes ne le rendit cependant sévère qu'envers lui-même, et j'ai eu occasion de connoître des traits singuliers de sa délicatesse. C'est ainsi que M. Necker devint grand, habile et vertueux, dans une école d'où il sortoit si rarement des hommes distingués : comme on voit un noble et généreux lion croître et s'embellir dans les mêmes climats où les renards et les ours ont creusé leurs tanières. C'est alors, c'est dans ce développement des qualités et des facultés les plus rares, que j'ai commencé à le connoître, sans apercevoir d'abord toute l'étendue de son génie ; car en faisant quelques

efforts, on peut atteindre jusqu'aux hommes qui ne s'élèvent qu'un peu au-dessus des autres, et l'on prend cet effort même pour la preuve de leur grandeur : mais quant aux intelligences qui planent très-haut sur nos têtes, il faut qu'elles laissent échapper de grands traits de lumière pour que nous puissions les apercevoir. C'est donc par la succession des tems et des événemens que je me suis formé une idée juste de M. Necker : devenue son heureuse compagne, il me fut plus aisé de juger d'abord de ses vertus ; et il a depuis répandu sur ma vie tant de bonheur de différens genres, que la reconnoissance que je lui dus alors pour m'avoir épousée sans fortune, est à présent le plus foible de tous les sentimens qui m'unissent à lui.

M. Necker aime la gloire ; il n'est pas exempt d'amour propre, si l'on peut donner ce nom à la conscience

raisonnable de ses facultés ; et cependant c'est de tous les hommes le moins personnel. Hors du règne de l'opinion, il ne se compte pour rien ; et cette opinion même il ne l'estime qu'avant de l'avoir obtenue. Il poursuit la gloire et les louanges comme les chasseurs poursuivent une proie qu'ils négligent et dédaignent dès qu'elle est tombée à leurs pieds.

Les qualités de M. Necker sont franches et bien terminées ; je n'oserois prononcer qu'elles sont parfaites ; mais elles sont entières, sans le mélange d'aucun autre sentiment. Qu'on me permette de m'expliquer : l'on dit souvent de tel homme, qu'il n'est pas susceptible de rancune, et cependant ce même homme pense aux mauvais procédés de ses ennemis, car il pense qu'il leur pardonne ; on dit aussi que telle personne est fort désintéressée, et cependant l'on sait qu'elle s'occupe de ses bienfaits, et

qu'elle veut qu'on lui en tienne compte : mais si je me hasardois de peindre ici ce que c'est que ce mot *désintéressé* appliqué à l'ame de M. Necker, je ne parlerois ni de la noblesse de ses procédés, ni de sa pureté, ni de sa délicatesse, ni, en un mot, de tout ce qu'il y a de grand dans le mépris de l'argent, et dans le sacrifice qu'on en fait soit à l'estime publique, soit à sa propre hauteur, soit à des sentimens de générosité et de bienfaisance ; ces vertus appartiennent tellement à M. Necker, que je rougirois d'en faire l'éloge, comme on n'oseroit louer une vestale de la chasteté de ses regards : je peindrois son désintéressement par un côté bizarre, et qui lui en ôte presque le mérite, en montrant que des goûts d'une nature plus élevée ont effacé de sa tête toutes les idées relatives à sa fortune ; et voici quelques traits de ce caractère singulier

que je choisirai entre mille autres du même genre, pour éviter les longueurs: M. Necker a quitté les affaires dans un moment où il pouvoit décupler sa fortune, simplement parce qu'il étoit ennuyé d'un genre de travail qui ne lui présentoit plus rien d'attrayant ni de nouveau; et cette fortune même eût été double, si un sentiment trop subtil pour mériter le nom de vertu, ne l'eût engagé à la partager avec son ancien associé. Je tentai vainement alors de le fixer encore quelque tems à des occupations qui n'étoient plus de son goût: il se sépara absolument de la maison qu'il avoit formée; et en abandonnant ainsi un fonds qui lui appartenoit, il ne s'y réserva aucun intérêt, ni même aucune facilité d'y faire valoir son argent, sous quelque dénomination que ce pût être; il le retira et me le remit en entier, sans garder à sa disposition ni un seul papier, ni la plus

légère somme. Depuis ce tems je m'en suis seule occupée ; j'ai acheté, vendu, affermé, bâti, placé, disposé de tout à mon gré, sans presque oser lui en parler, ayant éprouvé, au premier mot, ou de l'humeur, ou les marques du plus mortel ennui. Sa fortune n'a plus attiré ses regards, que dans le seul moment où, par un sentiment estimable, il voulut en déposer la plus grande partie au trésor royal ; car elle devint alors un objet public digne de son attention. Après sa retraite, dans toutes les révolutions des contrôleurs généraux, rien n'a pu le déterminer à reprendre ce dépôt, dont on lui paie un intérêt fort au-dessous de celui que rendent les fonds publics. Il m'a cédé de si bonne foi et depuis si long-tems le maniement de ses affaires, qu'il en a oublié jusqu'à la propriété, et qu'il est reconnoissant quand je fais une dépense à sa prière, et timide quand il me la

propose. Notre intérieur présente, à cet égard, le contraste aimable et risible d'un grand génie en tutelle, d'un homme qui pourroit gouverner la fortune des deux Indes, dont l'insouciance pour l'argent est si bien connue, que ses domestiques la prennent pour de l'ineptie, et que les plus petits détails qui le concernent me sont rapportés, sont décidés et exécutés sans qu'on pense à l'en instruire. Enfin, M. Necker, si grand dans les grandes choses, est comme ce dieu de la Fable, qu'on vit tour à tour régner dans les cieux et servir sur la terre. J'ai souvent remarqué, en pensant à la générosité et au désintéressement de M. Necker, que la perfection des qualités morales n'étoit pas faite pour intéresser les autres hommes, en ce qu'elle n'a aucun rapport avec eux. Pour qu'ils sentent le prix d'une vertu, il faut qu'ils reconnoissent à quelque signe

la possibilité du vice opposé : voilà pourquoi l'on veut toujours que le mot de *vertu* désigne un effort. D'ailleurs l'amour propre ne tient compte des choses qu'autant qu'on lui montre bien ce qu'elles nous coûtent. Personne n'a su gré à M. Necker de pardonner à ses ennemis ; personne ne lui a su gré des sacrifices immenses d'argent qu'il a faits et dans son intérieur et au dehors, et l'on en a souvent exigé et reçu de lui sans lui en rendre la moindre grâce ; car l'on mesure sa fortune par sa générosité, et l'on aime mieux lui supposer de grandes richesses qu'une grande ame. Cependant dès que M. Necker gouverna les finances, il devint un économe sévère de la fortune publique : l'argent n'étant qu'une image et un équivalent général, le sien ne lui promettoit des jouissances qu'en le répandant ; mais celui du trésor royal lui parut sacré, car il lui représentoit

le bonheur du peuple. C'est le vase qu'on emploie sans attention à des usages domestiques, mais devant lequel on se prosterne quand il est fondu dans le moule d'un Dieu.

M. Necker réunit un caractère grand et noble à cette simplicité de mœurs si originale et si piquante. Indifférent à tous ses droits comme particulier, il connoît ceux des hommes vertueux et indépendans, et toute la dignité qui leur convient. Dans sa première jeunesse, il fit remarquer son éloquence, en soutenant les intérêts d'un corps * de citoyens utiles, mais qui n'avoient pu se concilier la faveur du gouvernement. Bientôt après il plaida la cause du peuple, contre un système accrédité par les riches, et il parut inspiré dans un sujet déjà rebattu et

* La compagnie des Indes.

presque trivial *. On le vit combattre en France les principes d'un ministre puissant, tandis qu'il étoit chargé en France même des affaires orageuses de sa patrie, de cette république semblable à la mer Caspienne, dont la surface peu étendue, et qui n'a de communication avec aucune grande mer, effraie cependant tous les navigateurs ; république qui subsista fière et tranquille tant qu'elle fut représentée par M. Necker.

Il a occupé ensuite une des grandes places du royaume, sans autre récompense que l'estime des nations, et sans autre appui que celui de sa vertu : comme ces ponts majestueux qui se soutiennent par la liaison parfaite de toutes leurs parties, dégagés de ces arches pesantes qui nuisent à la navigation, et qu'on est obligé de réparer à chaque instant. Enfin,

* La liberté du commerce des grains.

il a mis le dernier trait à la noblesse de sa conduite, quand, au milieu des plus grands succès et des présages les plus flatteurs, et avec la conscience de son génie et le sentiment de ses forces, il n'hésita point à sacrifier une place qu'il aimoit, à la crainte trop bien fondée de ne pouvoir plus y faire le bien qu'on attendoit de lui, et de s'avilir en conservant encore un crédit personnel dont la nation ne recueilleroit aucun fruit. Telle est, si je ne me trompe, la véritable grandeur; on la trouve toujours aussi loin de la hauteur que de la bassesse.

Il faut à M. Necker de grands motifs de travail qui précèdent sa pensée et ses actions; il faut aussi que le devoir fixe l'emploi de son tems: son esprit fait des prodiges de valeur au moment du combat; mais il se relâche et s'énerve après la victoire. Né pour de grandes vertus comme

pour une grande gloire, il échappe aux petits devoirs et aux petits succès. Une femme d'esprit le comparoit à ces chiens d'Albanie qui restent couchés tant qu'on ne leur présente que de foibles adversaires, mais qui se relèvent et s'enflamment dès qu'un lion paroît dans l'arène. Ses méditations continuelles le rendent souvent distrait et quelquefois stérile : comme ces montagnes qui recèlent un volcan, et dont le peu de fécondité prouve l'embrasement intérieur. Ainsi, sans m'écarter de ma comparaison, s'il arrive à M. Necker de sortir de cette léthargie apparente, ce n'est pas pour produire quelques fleurs, c'est pour répandre des torrens de flamme. Il a deux genres de sensibilité; celle qui nous embrase de l'amour des belles et des grandes choses : cette qualité noble et constante le modifie en tous sens; il est toujours sous ses bannières; il lui obéit au moindre signe,

sans réflexion et sans contrainte : mais sa sensibilité pour les personnes qu'il aime, est plus susceptible de nuances; elle le rend heureux ou malheureux, triste ou gai, par des aperçus qui échapperoient à la plupart des hommes. Cependant ces mouvemens intérieurs qui influent sur son humeur, n'influent pas sur sa conduite; ses affections le précèdent tantôt en colonne de feu et tantôt en nuages : mais c'est toujours le même guide qu'il suit, quoique sous des formes différentes. Enfin je n'ai jamais connu un homme plus vertueux comme homme public, ni plus vertueux comme particulier; et cependant il n'y eut jamais deux hommes séparés qui eussent moins de rapports dans leur caractère : l'homme public est exempt de tout défaut, l'homme particulier est vertueux par ses défauts mêmes; l'un est ferme et l'autre est foible; l'un est économe et l'autre est libéral; l'un

est sévère et l'autre indulgent; l'un raisonne et l'autre sent; l'un ne cède qu'aux motifs de la justice, et l'autre cède à tous les sentimens de bonté; l'un s'environne de glace, afin de rejeter vers le cœur toutes les forces de la vie, l'autre obéit à la première impression, et l'on trouve dans toutes les parties de son être ce foyer de sensibilité que l'homme public réservoit pour la nation. Homme public, nous l'avons vu avare de son tems, comptant les minutes, abrégeant les choses qui l'intéressoient le plus; homme particulier, nous le voyons s'amusant des moindres bagatelles, jouant comme un enfant, et liant toute sa vie à celle des gens qui l'aiment: homme public, nous l'avons vu exigeant un travail assidu, irrité de la moindre négligence; homme privé, il ose à peine demander à ceux qui l'entourent les soins les plus communs; il faut voler au devant de ses goûts;

un air un peu moins ouvert le rebute ; il ne veut rien que du sentiment, et il ne pense pas qu'on lui doive rien à aucun titre. M. le président Hénault disoit à Mme. du Deffant : Si vous aviez assassiné votre amie, et qu'elle ressuscitât le lendemain, vous seriez fort surprise de lui trouver de l'humeur contre vous. M. Necker a le méme caractère, mais dans un sens opposé : il auroit donné sa vie à quelqu'un, qu'il n'oseroit pas, le lendemain, lui demander un léger service, il seroit très-reconnoissant s'il s'en ressouvenoit, et incapable de le lui rappeler.

M. Necker a la vue trop étendue pour un particulier ; il découvre trop les inconvéniens des choses dans leur plus grand développement. Ce tour d'esprit a ses avantages quand on forme de grands projets ; car alors les obstacles étant nécessairement assortis à l'objet dont on s'occupe,

ils méritent d'être considérés et d'être évités: mais dans les choses les moins importantes, l'obstacle ne vaut pas souvent le tems de la réflexion, et il faut avancer malgré tous les inconvéniens; car la vie étant un composé de détails, on n'arriveroit jamais si l'on se reposoit sur tous ceux qu'on aperçoit. M. Necker voit donc à la fois toutes les grandes et toutes les petites choses, et il en souffre. Sa vue est continuellement blessée en découvrant de trop près, et en grossissant, comme un microscope, ce que la nature a voulu nous cacher; et enfin il est obligé de relever vers le ciel des yeux dont la perfection l'incommode sur la terre.

M. Necker, se sentant entraîné par son imagination et par sa profonde sensibilité, s'est étudié, dès sa jeunesse, à mettre dans tous ses discours réfléchis, et dans toute sa conduite préméditée, une mesure parfaite. Je

suis persuadée cependant que cette qualité acquise a diminué pendant long-tems l'effet que ses vertus sublimes et naturelles auroient dû faire. Des paroles précises et exactement vraies font une grande impression quand on les adresse au public ; mais elles réussissent moins en conversation, où l'on a l'habitude de tout exagérer : les hommes, dans leurs relations particulières, ne sont pas faits à cette modération ; il ne faut jamais leur présenter des comptes tout réglés par l'architecte ; ils en rabattent encore la moitié, et ruinent l'ouvrier. M. Necker hait l'exagération, parce qu'il a dans son cœur et dans son esprit la véritable mesure de la grandeur. Il a vu les proportions les plus parfaites, modelées sur la belle nature ; il connoît l'Apollon du Belvédère, et il lui compare toutes les statues : mais le vulgaire, qui n'a point d'idée de ce chef-d'œuvre, ne

pense qu'à la hauteur vague des colosses, et il faut porter son imagination vers cette grandeur factice, qu'il est si aisé de se représenter.

J'ai admiré dans beaucoup d'hommes des talens distingués, dans d'autres des facultés extraordinaires ; je n'ai vu à aucun, autant qu'à M. Necker, la facilité d'être tout ce qu'il veut. Duclos disoit, Mon talent, à moi, c'est l'esprit ; car il le mettoit à la place de tout : mais ce n'étoit pas du talent. M. Necker peut dire, Mon talent, à moi, c'est le génie : mais c'est que le génie devient tout ce qu'il désire ; c'est le premier élément de toutes les facultés de l'esprit.

M. Necker n'a jamais fait aucun effort pour réussir dans les petites choses ; car il est exempt de toute espèce de prétention. Accoutumé, par sa profonde sensibilité, à ne s'appartenir jamais à lui-même, et, par les élans de sa pensée, à franchir

sans la moindre peine, des intervalles immenses, il connoît exactement la puissance de son génie, et il trouve impossible tout ce qui ne lui est pas facile, et facile tout ce qui ne lui est pas impossible.

Il n'y eut jamais d'esprit plus original : il a toujours creusé dans son propre fonds; il y trouve des richesses inépuisables : semblable à ces mines qu'on découvre au sein de la terre, sans savoir comment elles s'y sont formées, quoique elles puissent suffire à nos besoins présens et à ceux de toute la postérité. M. Necker a attiré successivement dans ses réflexions toutes les idées possibles, sans connoître l'opinion des autres et sans même la demander. Il trouve des ressources dans les circonstances les plus difficiles ; il lève les obstacles des pensées comme ceux des choses, et il rencontre le centre au milieu des ténèbres, comme un autre l'auroit

trouvé au grand jour ; il semble enfin qu'il ait plusieurs sens qui nous soit inconnus. Dès sa jeunesse, il pensoit toujours et ne lisoit point ; en sorte que son esprit a quelque chose d'antique ; on diroit qu'il a existé avant les autres. Démocrite crut devoir se priver de la vue pour n'être pas distrait dans ses études par les objets extérieurs : l'homme de génie, qui ne veut jamais être détourné de ses propres pensées par celles d'autrui, suit un système à peu près pareil ; il intercepte toutes les lumières du dehors ; il ne veut en recevoir que de son seul entendement. La plupart des gens qui ne renouvellent pas leurs pensées par la lecture, ont quelque chose de trop subtil : en tirant d'un fonds unique tout ce qui doit ourdir leur trame, ils sont obligés de rendre leur fil extrêmement fin pour qu'il puisse y suffire. Mais M. Necker est fort différent ; tout ce qui vient de lui

prend au contraire une consistance remarquable ; les choses les plus communes ou les plus petites s'agrandissent dans la profondeur de ses pensées ; il ressemble à ces admirables animaux qui changent l'onde dont ils se nourrissent, en branches de corail. M. Necker est certainement un homme de génie ; mais il n'a aucun droit à l'orgueil, car il n'a rien fait par lui-même : la nature l'a achevé tel qu'il est ; et l'usage même de ses facultés, il ne le doit qu'aux circonstances et aux sollicitations. Sa pensée est involontaire ; il réfléchit quand il faudroit agir, il s'occupe des détails comme des idées générales ; enfin il est dominé par les mouvemens de son génie, ainsi que d'autres le sont par les accès de leurs passions. Il a sur tous les objets une pensée à lui ; cependant il ne peut se soustraire à l'empire de celles des autres : les idées étrangères sont pour lui autant

d'entraves qui le gênent et qui l'arrêtent dans un petit espace ; si l'on veut qu'il marche, il faut l'en débarrasser : enfin son génie est tout ou rien ; il faut qu'il entre dans un sujet, qu'il s'en pénètre, qu'il le suive dans tous ses détours, qu'il y règne, sans cela il n'écoute point, il ne s'intéresse point : il n'a jamais rien parcouru avec le fil d'Ariane ; il s'est fait jour par-tout où il a passé, et personne après lui ne risquera de s'y perdre. Si les hommes, comme on l'a dit, ont été des anges avant leur séjour sur la terre, je crois que M. Necker fut chargé, dans son premier état, de débrouiller le chaos avant que le créateur daignât y descendre pour en faire ses mondes et les peupler d'êtres sensibles.

L'esprit de M. Necker n'a que deux bons momens ; le premier aperçu, et le dernier terme de la réflexion : il a l'instinct le plus parfait et la

justesse d'un résultat long-tems médité ; il part toujours du centre, et il fait de longs détours, en s'égarant, pour y revenir enfin et pour prendre le meilleur parti. Il faut qu'il se détermine très-promptement ou très-lentement. De là viennent ses indécisions, et les retours fâcheux qu'il fait sur ses résolutions quand elles sont exécutées : il se repent même de ce qu'il a fait de mieux ; car l'instinct n'a qu'un moment qu'on ne peut retrouver, et l'enchaînement des raisons solides demande aussi d'être repris tout entier pour être senti de nouveau ; tandis que les gens qui se décident par caractère ont toujours le même penchant et la même volonté, et ne se repentent jamais. Le repentir de M. Necker ressemble à des remords ; le génie, la raison et l'esprit étant en lui de purs dons du ciel, quand il croit en avoir mal usé, il souffre comme un homme qui

auroit trahi les sentimens de la nature.

Je ne lui connois d'autre passion que l'amour de tout ce qui est grand et beau, dans le sens le plus noble et le plus vertueux ; il n'a pas même la passion du travail, auquel il ne se livre que par devoir. La nature a cru avoir assez fait en lui donnant le génie ; elle l'a privé du plaisir qu'on trouve à en jouir.

Il est rare que les gens d'esprit ne soient pas remarquables par quelques contrastes ; et si l'on n'en est pas frappé plus souvent, c'est qu'ils travaillent eux-mêmes à les effacer ; c'est que l'éducation et la réflexion altèrent presque toujours les plus charmans ouvrages de la nature pour les rendre plus conformes à l'ennuyeuse uniformité de nos goûts. M. Necker, si sensible, si noble, si grand, a l'esprit porté à la plaisanterie : les ridicules le frappent et le charment ; il les

les rend avec autant de finesse que de gaieté; souvent même il se permet, en badinant, de descendre trop bas, et il monte à cheval sur un bâton, sans en faire excuse à personne. D'abord il imite l'imbécille dont il se moque; ensuite il voit d'un peu plus haut le ridicule du sot, et il le peint avec toutes les grâces de l'esprit; enfin il prend son vol; il n'aperçoit plus la nature humaine que sous l'image de celui qui l'a créée, et il nous pénètre d'admiration et d'amour pour elle: c'est ainsi qu'on le voit s'agrandir insensiblement; pareil à ces génies des Arabes, qui paroissoient d'abord des pygmées, et dont la taille, se développant successivement, égaloit enfin les plus hautes montagnes, et frappoit d'étonnement et de terreur tous les témoins de cette étrange métamorphose.

Ce sont les plus nobles passions dont la nature humaine puisse être

susceptible, qui ont instruit M. Necker dans l'art d'écrire : il naquit éloquent ; et à peine peut-on dire que la réflexion ou l'habitude ait ajouté quelque chose à la perfection de son style. Jamais personne n'a eu aussi profondément que lui le sentiment et la connoissance de sa pensée ; il l'a vue naître dans son sol ; elle n'a point été entée sur des racines étrangères : il sait comme il faut l'exprimer, et les phrases reçues ne lui suffisent jamais. C'est ainsi que son style est tout à la fois naturel et original, clair et majestueux ; et s'il est remarquable par une parfaite harmonie, c'est encore l'ouvrage de la nature sans études : car on donne aux choses le ton qui leur convient ; et les Sauvages ont une musique noble quand ils volent au combat ou qu'ils offrent des sacrifices.

Les pensées de M. Necker sur l'administration ont été rarement

admirées en société, ou bien jugées par deux ou trois personnes; elles sont trop grandes pour un petit tribunal, et d'ailleurs il faut des yeux bien exercés pour prévoir l'effet de la perspective et de la proportion: les idées qui tiennent à une longue chaine échappent souvent aux gens du monde. M. Necker pense en grand sur les grands objets, et il ne peut être entendu que par le grand nombre; mais il pense, en revanche, avec tant de finesse sur les choses communes, qu'il ne peut alors être entendu que par le petit nombre. C'est ainsi que la nature se fait admirer dans l'oiseau-mouche et dans l'éléphant, dans la finesse des détails, et dans la grandeur de l'ensemble.

Après avoir tâché de faire connoître le génie de M. Necker, après l'avoir loué par toutes les expressions que la langue peut me fournir, je crois n'avoir rien fait encore; il me

semble que le modèle que j'en conserve dans mon imagination est infiniment supérieur. Et en effet, on a vu des orateurs s'exprimer aussi noblement; on a vu des penseurs trouver des idées profondes et ingénieuses et les enchaîner; on a vu de bons esprits capables de saisir l'ordre nécessaire pour bien présenter les objets et pour exercer l'empire de la raison : mais personne, non jamais personne n'eut peut-être autant que lui cette pénétrante sensibilité qui donne la vie à la vie même, et dont toutes les expressions s'insinuent dans les cœurs. M. Necker n'a rien écrit froidement; il a toujours obéi le premier aux mouvemens involontaires de son ame. Qui pourra le suivre dans ses nobles épanchemens, sans reconnoître l'ascendant invincible de la vertu et de la bonté, et sans se prosterner devant elles avec amour et reconnoissance?

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

F 38307